

UNIVERSITE DE DIJON - FACULTÉ DES LETTRES

HISTOIRE D'UN LIVRE
AFFAIRES DE ROME

par F. DE LAMENNAIS (1836)

ÉTUDE CRITIQUE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

M^{lle} Amalie HOISS

Diplômée de l'Institut britannique de Florence



DIJON
IMPRIMERIE BERNIGAUD & PRIVAT
15, RUE BOSSUET, 15
1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548226_0021

UNIVERSITÉ DE DIJON - FACULTÉ DES LETTRES

HISTOIRE D'UN LIVRE

AFFAIRES DE ROME

par F. DE LAMENNAIS (1836)

ÉTUDE CRITIQUE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

M^{lle} Amalie HOISS

Diplômée de l'Institut britannique de Florence



DIJON

IMPRIMERIE BERNIGAUD & PRIVAT

15, RUE BOSSUET, 15

1933

A MES CHERS PARENTS
trop tôt enlevés à mon affection

PRÉFACE

Cet ouvrage est le fruit d'une étude attentive des *Affaires de Rome*, de F. de Lamennais, d'après les sources originales, les documents imprimés et les recherches que j'ai faites aux archives.

Le livre que l'écrivain breton a écrit en 1836 est la conséquence de ses doctrines, de ses pensées de réformateur, de la haine qu'il s'était attirée de toutes parts. Il sera facile de comprendre pourquoi j'ai commencé par un long *Avant-propos*, qui a pour titre *Origines du livre*, au lieu d'aborder tout de suite la question. J'ai rapporté avec une scrupuleuse exactitude toutes les critiques que ses doctrines et ses œuvres lui ont values, sans les approuver ni les condamner. Toutefois on ne peut qu'admirer un homme pour qui la vérité, l'humanité et l'amour fraternel tel qu'il est prêché dans l'Évangile furent l'intangible loi.

AVANT-PROPOS

Les Origines du Livre

Instaurare omnia in Christo.

Quelle vision plus belle que celle de voir les peuples marcher à l'ombre de la Divine Croix et suivre la loi d'amour universel que le Sauveur du monde prêcha au peuple de la Judée ? Réaliser cette vision, tel était le but que l'abbé F. de Lamennais s'était proposé, afin d'apporter un remède aux maux qui affligeaient l'humanité au commencement du xix^e siècle.

Lamennais est une des figures les plus orageuses et les plus instructives qu'offre l'histoire de la pensée à l'époque romantique. Pour saisir et retracer les traits si marqués de cet écrivain original et sévère, il faudrait étudier toute sa vie dans ses péripéties les plus diverses, et la suivre à travers les vicissitudes d'une carrière aussi glorieuse que tourmentée.

Sa conduite s'explique par ses idées. Lamennais, cet esprit noble et chimérique, ardent et sincère dans les doctrines les plus extrêmes, est à peine connu aujourd'hui dans le parti politique et social qu'il a illustré. Il a été souvent l'interprète de la démocratie,

il a connu ses besoins et compris ses souffrances, il a trouvé un remède aux maux qui l'affligent. La démocratie l'a aimé, croyant voir en lui le Prophète de l'avenir ; puis elle l'a oublié, sinon méconnu.

Au sortir de la Révolution française, c'est par une renaissance religieuse, dont le *Génie du Christianisme* est le poème brillant et généreux, et dont le Concordat de 1801, conclu entre Napoléon et le pape Pie VII, a été l'instrument diplomatique et politique, que s'ouvre le xix^e siècle, si souvent accusé de scepticisme et d'impiété. A diverses reprises, le mouvement religieux, qui, à aucun moment, ne s'interrompt, prend le pas et l'emporte sur les intérêts sociaux ou politiques, dynastiques ou nationaux qui touchent et émeuvent les peuples, ébranlent et entraînent les événements. Or, ce fut la destinée grandiose et tragique de Lamennais d'être l'un des promoteurs les plus puissants et des ouvriers les plus actifs de ce grand mouvement, dans sa période la plus éclatante et la plus féconde. Au sein d'une véritable léthargie de la foi chrétienne et de la pensée philosophique, une voix venait de s'élever tout à coup avec une force et un éclat extraordinaires, âpre dans son éloquente ironie, violente dans ses invectives, irrésistible par l'ascendant d'une dialectique tour à tour forte et subtile, et par les charmes d'une imagination à la fois séduisante et dominatrice. Cette voix était celle d'un prêtre, la veille encore inconnu, et qui, le lendemain, parut investi dans l'Église d'une puissance égale à celle de Bossuet. Enfin, il existait donc un prêtre qui sût écrire ! Tout le clergé de France, particulièrement le jeune clergé, celui des presbytères de village comme celui des grandes paroisses des villes populeuses, tres-

saillit de joie et d'espérance, à la vue de ce champion qui descendait dans la lice, armé comme personne ne l'avait été depuis la mort du grand évêque de Meaux, et à qui l'on donna bientôt, comme La Bruyère l'avait fait à Bossuet en pleine Académie française, le titre de dernier des Pères de l'Église.

Après la publication de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, les premiers qui, dans l'Église, jetèrent un cri d'alarme furent les Jésuites. Bien que l'abbé de Lamennais adoptât sur beaucoup de points leurs opinions et leurs doctrines, il leur apparut comme un auxiliaire isolé et indiscipliné qui échappait à leur direction et les éclipsait par son génie. Non contents de lui témoigner peu de bienveillance, ils se défièrent toujours de lui, et dès ce moment, ils le comptèrent parmi ceux que l'esprit de leur institut leur commande de combattre avec la plus grande énergie. Bien qu'aujourd'hui il ne reste rien de l'*Essai*, rien, excepté son apparition dans le monde religieux, moral et littéraire, qui fut plus qu'un événement, une sorte d'ébranlement général des esprits, dont les suites se font encore sentir, les grands hommes de son temps et le jeune clergé furent ravis de ce livre. Les traductions se multiplièrent dans les principales langues d'Europe. Quant à l'influence que Lamennais avait acquise, on raconte un grand nombre de conversions opérées par lui ; les évêques s'inspiraient de son ouvrage dans leurs mandements ; à Rome on réservait l'accueil le plus empressé à l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Le Pape lui fit offrir un logement au Vatican, et quand il le reçut, après lui avoir donné sa bénédiction, il lui fit remarquer que son cabinet avait pour tout ornement un Christ, une image de la Vierge

et le portrait lithographié de l'écrivain qui était la force et la joie de l'Église, désignant ainsi Lamennais lui-même. C'était le Père Ventura de Raulica, de l'ordre des Théatins, qui avait offert ce portrait au Souverain Pontife. D'après une information sûre, on sait que le Pape, après le départ de Lamennais, dit au cardinal Turiozi : « Ce Français est un homme distingué ; c'est un écrivain, il a du talent, de l'instruction ; je lui crois de la bonne foi, mais c'est un de ces amants de la perfection qui, si on les laissait faire, bouleverseraient le monde » (1).

Une lettre que le cardinal Bernetti écrivit au duc de Laval-Montmorency, alors ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, conteste que le pape Léon XII ait jamais eu la pensée d'appeler l'abbé de Lamennais dans le Sacré-Collège. Le cardinal Bernetti ajoute qu'à l'une de ses audiences, le Saint-Père, d'une voix calme et presque triste, lui dit : « Eh bien ! nous l'aurions mieux jugé que pas un. Quand nous l'avons reçu et entretenu, nous avons été frappés d'effroi. Depuis ce jour nous avons sans cesse devant les yeux sa face de damné ». Puis : « Oui, ce prêtre a une face de damné. Il y a de l'hérésiarque sur son front, ses amis de France et d'Italie voudraient pour lui un chapeau de cardinal. Cet homme est trop possédé d'orgueil pour ne pas faire repentir le Saint-Siège d'une bonté qui serait justice si on ne considérait que ses œuvres actuelles ; mais étudiez à fond, détaillez les traits de son visage, et dites-moi s'il n'y a pas une trace de la malédiction céleste » (2).

(1) SPULLER, *Lamennais, Etude d'histoire politique et religieuse*, Paris, Hachette, 1892, in-16, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 126 et 127.

Sans manquer à la mémoire du cardinal Bernetti, qui n'a jamais été investi, d'ailleurs, du privilège de l'infaillibilité, on peut juger que cette histoire est trop arrangée pour être vraie. Rien ne manque, ni l'accusation d'orgueil, ni la prédiction de la future destinée d'hérésiarque de l'abbé de Lamennais, ni, enfin, cette face de damné qui annonce, visiblement, la malédiction céleste... La vérité, sans doute, est plus simple. En tout cas, telle est l'impression que les écrits de Lamennais avaient produite sur le Saint-Siège, et sa position devant le haut clergé.

Les abbés Gerbet et de Salinis fondèrent alors un journal : le *Mémorial catholique*. L'abbé de Lamennais devint leur plus éminent collaborateur, et leur donna deux écrits qui firent beaucoup de bruit, l'un sur la *Loi relative aux congrégations de femmes*, l'autre sur la *Loi du sacrilège*. Dans ces deux pamphlets, Lamennais allait jusqu'au bout des doctrines ultramontaines les plus caractérisées, au point que les Jésuites mêmes, déclarèrent que jamais les théologiens romains n'avaient ni admis, ni proposé des thèses aussi extrêmes. L'abbé de Lamennais ramassait ainsi ses forces pour combattre le gallicanisme, tel qu'il est formulé dans la Déclaration de 1682 : c'était, à ses yeux, l'hérésie la plus dangereuse dont pût souffrir l'Église. Il écrit alors son livre : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, où il reprend la série de ses déductions : sans pape point d'Église ; sans Église point de christianisme ; sans christianisme point de société : donc le pape est au-dessus de tout. Quand le livre parut, il sembla dépasser toutes les bornes. L'écrivain fut déféré aux

tribunaux. Il comparut devant les juges du tribunal correctionnel ; mais il fut acquitté.

Lamennais avait une foi absolue en Rome, vers laquelle ses regards étaient incessamment tournés ; toutefois, il lui semblait qu'elle restait immobile, silencieuse, en un siècle où l'on permettait aux opinions les plus diverses de s'exprimer tous les jours par la voix de la presse, et où l'on voyait les nations se lever et marcher. Comment ne serait-il pas troublé par tant de quiétude en face d'un si grand mouvement ?

Si l'abbé de Lamennais n'est plus royaliste, il est toujours papiste, et il estime que Rome devrait jouer le rôle principal dans ce mouvement mystérieux qui lui paraît entraîner le monde vers un avenir inconnu. Il ne tarde pas à croire que la papauté, plus soucieuse de ses intérêts terrestres que de sa domination spirituelle, pourrait bien être au-dessous de la grande mission que, dans ses rêves ambitieux de réformateur, il prétendait lui assigner. La partie jeune et ardente du clergé, particulièrement un groupe de laïques distingués qu'attiraient son génie et sa renommée, formaient autour de lui une école qu'il n'eut aucune peine à transformer en parti. Il avait fondé, à la Chênaie, une maison d'études, où il voulut s'entourer de quelques jeunes gens d'élite qui fussent le noyau de cette école appelée à régénérer l'Église. Il cherchait avant tout à remettre l'Église en contact avec le monde, dont, suivant son opinion à cette époque, elle ne peut, ni ne doit abdiquer la direction. La Chênaie et Malestroit furent ainsi une sorte de Port-Royal menaisien, et il faut remonter aux beaux siècles de l'Église afin de retrouver une pareille asso-

ciation d'âmes passionnées pour ce qu'elles croyaient être le bien.

En 1828, parut le livre *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, où Lamennais attaquait l'idolâtrie monarchique qui s'était étalée sous l'Ancien Régime ; il proclamait son mépris pour la Charte, invitait l'Église à séparer sa cause de celle des rois, soutenait la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, et réclamait un renouvellement des études dans le clergé.

Le 16 octobre 1830, l'abbé Gerbet fit paraître le journal *l'Avenir*. Ce titre, choisi par Lamennais lui-même, qui en était le principal collaborateur, signifiait pour lui Dieu et Liberté. L'abbé Lacordaire, l'abbé Rohrbacher, M. de Coux, M. d'Ault-Dumesnil, le comte Charles de Montalembert, M. Harel de Tancrel et M. Waille, gérant du journal, étaient les principaux collaborateurs. On dit que l'histoire du journal *l'Avenir* était le roman de la presse. Cette publication eut un succès prodigieux, non seulement en France, mais dans toute l'Europe et au delà. Plus de 140.000 francs de souscription, recueillies en quelques mois, tant pour le procès que Lamennais eut à soutenir, que pour les Irlandais pauvres en proie à la famine, prouvent l'influence que ce courageux journal exerça dès qu'il parut, et les persécutions de tout genre auxquelles il fut en butte la prouvent mieux encore. Il ne dura qu'une année (1831), mais Lacordaire a pu dire que « cette année mémorable resterait à jamais ensevelie comme une vierge dans son cœur » (1).

(1) SPULLER, *Lamennais, Etude d'histoire politique et religieuse*, Paris, Hachette, 1892, in-16, p. 174.

Quel était le but de ce journal ? L'intention de Lamennais se révèle dans le passage suivant. « Alors, nous conçûmes la double pensée de préserver le catholicisme des malheurs qui le menaçaient, et, en unissant étroitement sa cause à celle de la liberté, de préparer le triomphe durable et pacifique de celle-ci ». « Nous pensions, dit-il encore, que les peuples, ayant aujourd'hui le sentiment d'un droit social dont ils attendent le soulagement de leurs souffrances intolérables, par la substitution d'une liberté légitime à la servitude que leur impose le pouvoir oppressif des souverainetés absolues, devraient trouver dans le christianisme un appui et une règle pour atteindre le but sans désordres, puisque la loi évangélique, qui, en rappelant aux hommes leur égalité native et le bien de fraternité, qui doit les unir, a tant contribué à l'abolition de l'esclavage moderne, ou de l'esclavage politique. Et combien ne leur fut pas devenue chère et vénérable la religion céleste, qui, compatissant à leurs maux, eût ouvert pour les adoucir, tous les trésors de sa charité inépuisable, et béni au nom de Dieu, qui ne fait point d'exceptions entre ses enfants, les efforts tentés en faveur du faible, du pauvre, c'est-à-dire de l'incomparablement plus grande portion de la famille humaine, pour l'affranchir de la tyrannie que quelques-uns exercent sur elle à leur profit, au mépris de toutes les notions de justice gravées dans la conscience universelle ? Il nous semble que s'il était une voix pour ramener le monde au catholicisme, c'étoit celle-là » (1).

Lamennais demande à l'Église de se pencher sur

(1) *Ibid.*, p. 174-175.

ces plaies et sur ces misères, d'y apporter le baume de la charité chrétienne, et d'animer de son souffle tout puissant de grâce et de bonté ces foules qui ne demandent qu'à s'incliner sous une main paternelle. Quelle hardiesse étonnante, imprévue, et si audacieuse qu'elle fut jugée coupable !

Lamennais ne faisait que remonter à la source de l'inspiration chrétienne, et c'est en reprenant la tradition des siècles de foi, en se reportant aux premiers jours du christianisme qu'il devint initiateur. Il va droit au fond de la question : comment réconcilier la religion avec la liberté ? En séparant la religion de la politique, et cette idée n'est pas moins juste, ni moins féconde que ses vues sur l'Église. Non seulement, il pense que le temps est venu de briser l'antique alliance du trône et de l'autel, mais il va jusqu'à soutenir que le Pontife romain ne doit conserver d'autre autorité que son autorité spirituelle. Il veut en faire le souverain des âmes dans l'univers, et il déclare qu'un pareil souverain doit renoncer à tout pouvoir temporel.

Les fondateurs de l'*Avenir* ne se contentèrent pas de proclamer platoniquement leur amour de la liberté, il le mirent hardiment en pratique. Convaincus, suivant le mot de l'un d'eux, que l'on ne reçoit pas la liberté, mais qu'on la prend, ils organisèrent, en décembre 1830, sur de plus larges bases que celles de toutes les entreprises analogues et déjà tentées sous la Restauration, une *Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, dont l'abbé de Lamennais fut le directeur. Elle avait pour but de faciliter la résistance légale en face de la violation des droits légitimes des catholiques ; elle voulait

soutenir les faibles ou les vaincus pour intimider les forts ou les vainqueurs ; elle espérait servir de lien commun et solide à toutes les associations locales qui combattraient contre les tyrannies anti-religieuses. Le comité de cette œuvre active avait Lamennais pour président.

Cette politique hardie et ce langage nouveau jetèrent un grand trouble dans les esprits des clercs et des laïques ; tout le monde fut saisi de surprise. Le clergé se partagea en deux camps. Les évêques lancèrent des mandements de blâme et sollicitèrent vivement du Saint-Siège un bref de censure. Déjà la nonciature apostolique à Paris se rangeait du côté de l'épiscopat, et l'on commençait à murmurer dans les sacristies contre les périls que faisait courir au clergé, comme à l'Église, la polémique risquée des novateurs. On attendait, on annonçait de Rome l'ordre de suspendre la publication de l'*Avenir*, et les abonnements devenaient plus rares. On faisait parler Rome sous le manteau. A tout prix il fallait sortir d'une situation équivoque.

L'abbé Lacordaire songea à suspendre la publication et à aller à Rome demander au Pape même la parole décisive, le conseil infaillible sur la conduite à suivre. Pour quelques-uns des rédacteurs de l'*Avenir*, c'était la meilleure solution, la retraite la plus honorable ; pour Montalembert, c'était courir le risque, au cas où il serait désavoué par le Saint-Siège, de voir brusquement s'interrompre cette renaissance catholique dont l'*Avenir* avait glorieusement donné le signal.

Lamennais quitta Paris le 21 novembre 1831 et arriva à Rome en compagnie de Lacordaire et de

Montalembert le 31 décembre. Il avait des amis et des partisans à Rome. Des ordres monastiques, les Capucins avec le cardinal Micara, les Carmes avec le P. Olivieri, étaient disposés en sa faveur. En revanche, les cardinaux de l'ordre séculier, les princes du Sacré-Collège, le cardinal Lambruschini, le cardinal Zurla, vicaire du Pape, d'autres encore, parmi lesquels le cardinal duc de Rohan, réfugié à Rome depuis la révolution de juillet, ardent légitimiste, qui ne pouvait pardonner aux rédacteurs de l'*Avenir* la hardiesse avec laquelle ils avaient rompu avec toutes les monarchies, étaient hostiles à ces novateurs.

Par considération pour M. de Montalembert, qui était un de ses amis d'enfance, le cardinal de Rohan consentit à recevoir Lamennais et Lacordaire, mais le cardinal Zurla leur opposa un refus, qui fut pour eux un premier avertissement. Quelques jours après leur arrivée à Rome, l'abbé de Lamennais et le comte de Montalembert s'étaient présentés à l'ambassade de France avec les égards convenables pour solliciter l'intervention de M. de Sainte Aulaire afin d'être introduits au Vatican. Mais celui-ci leur fit comprendre que l'ambassadeur était en mauvaise posture pour les secondar dans cette circonstance, car le gouvernement nourrissait les dispositions les moins bienveillantes envers le polémiste. Le Pape considérait l'*Avenir* comme un périodique à tendances révolutionnaires. Toutes les démarches auxquelles le fier Breton était assujetti pour approcher du Pontife devaient lui paraître humiliantes.

Les adversaires les plus redoutables que les rédacteurs de l'*Avenir* rencontrèrent à Rome furent les Pères de la Compagnie de Jésus, en particulier le

P. Rozaven, le théologien le plus consommé que l'Église eût connu après Bossuet. Ils pressaient le Pape de se prononcer contre ces révolutionnaires audacieux, qui séduisaient les peuples et les poussaient à la révolte au nom de la religion. Le gouvernement français agissait dans le même sens, secondé par le parti carliste, à la tête duquel se trouvaient le cardinal de Rohan, le cardinal Lambruschini et les Jésuites « que l'on rencontre partout où se noue quelque intrigue » (1). Bernetti fit savoir aux trois solliciteurs que la faveur désirée leur serait accordée le 13 mars, à condition qu'ils ne parleraient en aucune façon d'affaires ; en outre, ils auraient pour introducteur le cardinal de Rohan.

Presque aussitôt après leur arrivée à Rome, l'abbé de Lamennais, d'accord avec ses amis, avait décidé de faire présenter au Pape, non plus un exposé de ses doctrines, mais un *Mémoire* justificatif de l'œuvre accomplie par le journal l'*Avenir* et l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. Ce Mémoire fut rédigé presque entièrement par l'abbé Lacordaire, et c'est le cardinal Pacca, doyen du Sacré-Collège, qui se chargea de le présenter au pape, Grégoire XVI. Toutefois, pas un mot ne fut dit sur l'objet de leur voyage à Rome.

Le spectacle de la Ville éternelle et de la Curie romaine produisirent sur Lamennais une impression profonde de dégoût et de mépris. Vers la fin de février 1832, le cardinal Pacca leur remit de la part du Pape une lettre évasive et dilatoire, où il leur faisait savoir que « tout en rendant justice à leurs talents et

(1) LAMENNAIS, *Affaires de Rome*. Paris, Pagnerre, in-8, 1844, p. 14.

à leurs bonnes intentions, il était mécontent qu'on eût remué depuis peu certaines controverses et opinions au moins dangereuses », et il les prévenait « qu'il ferait examiner, selon leurs désirs, l'exposé de leurs doctrines, mais que cet examen devait être fort long ; ils pouvaient retourner en France, où l'on prendrait soin de les avertir, lorsqu'il serait terminé » (1).

Lamennais ne vit dans cet ajournement indéfini qu'une concession nouvelle faite par la papauté aux puissances temporelles. Au contraire, l'abbé Lacordaire discerna clairement, dans la lettre transmise par l'intermédiaire du cardinal Pacca, le parti pris de la cour de Rome de ne céder aux objurgations des rédacteurs de l'*Avenir* que pour leur imposer silence, s'ils continuaient à l'obséder : aussi, dès ce moment, la résolution d'abandonner l'abbé de Lamennais et de revenir en France se présenta à son esprit. Déjà des dissentiments avaient éclaté dans l'intimité des relations quotidiennes entre le maître et le disciple, en présence de Montalembert, qui donnait presque toujours raison à Lamennais, « à celui qui l'avait engendré à la véritable vie morale » (2). Lacordaire et Lamennais au fond n'étaient point faits l'un pour l'autre : ils n'entendaient de la même manière ni la religion, ni la politique. Aussi, le 15 mars, Lacordaire repartit, tandis que Lamennais resta à Rome, retenu par le repos que lui offrait Ventura dans quelque couvent des Théatins. Il espérait qu'on allait se livrer tout de suite à l'analyse de ses doctrines, et que sa présence à Rome pouvait lui être favorable, s'il fal-

(1) SPULLER, *Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse*. Paris, Hachette, in-16, 1892, p. 198.

(2) *Ibid.*, p. 199.

lait des éclaircissements. Dans l'expectative de ce dénouement, Lamennais alla au monastère de Frascati, où il entreprit une étude des *Maux de l'Église et de la société, et des moyens d'y remédier*. Il rêvait peut-être à un succès de l'*Avenir*, tant il était sûr de la cause, et à une réponse laudative. Les jours passaient, l'argent n'était pas inépuisable, et Lamennais demeurait impuissant devant le mutisme romain. « Puisqu'on ne veut pas me juger, disait-il, je me tiens pour acquitté » (1). Erreur, non de conscience, mais de fait, que le malheureux prêtre devait payer ! Cependant les évêques préparaient une censure de son œuvre, en vue de l'anéantissement du philosophe et du théologien.

Au mois de juillet « les pèlerins de Dieu et de la liberté » ne tardèrent pas à quitter Rome ; c'était le 9 juillet 1832. Leur intention était de recommencer leurs travaux. Lorsqu'ils furent à Munich, ils reçurent l'Encyclique *Mirari Vos*, envoyée par le cardinal Pacca, sur les ordres du Pape. D'après les mêmes ordres, on leur envoya une lettre explicative de cet acte, qui fut remise à Lamennais le 30 août, lorsque, avec les autres collaborateurs — Lacordaire y était déjà — ils assistaient à un banquet de bienvenue, que les principaux écrivains de la ville leur avaient offert.

On venait de boire à l'union des catholiques de France et d'Allemagne, lorsque l'abbé de Lamennais fut prié de sortir un moment. On lui remit la lettre et l'Encyclique. Celle-ci, sans désigner ni aucun écrit, ni aucune personne, portait la condamnation des

(1) *Ibid.*, p. 203.

doctrines exposées et défendues par l'*Avenir*. En rentrant dans la salle, Lamennais dit à ses collaborateurs, à voix basse et pour eux seuls : « Je viens de recevoir une Encyclique du Pape contre nous ; nous ne devons pas hésiter à nous soumettre » (1).

Le lendemain il présenta à ses amis, pour qu'ils la signâssent, une déclaration de soumission à l'autorité suprême du vicaire de Jésus-Christ, annonçant de plus que le journal l'*Avenir*, provisoirement suspendu, ne reparaitrait plus et que l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse* était dissoute avec la liquidation immédiate des comptes.

On sait que, le soir même où on lui remit l'Encyclique, il dit à Rio et aux autres : « Dieu a parlé » (2). Se promenant de long en large dans sa chambre, il exprimait sa résignation avec une verve qui rendait les témoins de cette scène muets de surprise et d'admiration.

Lamennais ne tarda pas à voir dans le document du Saint-Siège un pacte d'union entre la papauté et les princes contre la renaissance des peuples, entre Grégoire de Rome et Nicolas de Russie, contre la malheureuse et héroïque Pologne. Et il conclut, avec assez de rapidité, que la *Mirari Vos*, même dans la pensée de son auteur, n'était qu'une machine politique et un acte de diplomatie sans aucun caractère dogmatique.

Quel coup pour cette âme sincère et violente ! Pourtant, il fallait cesser la publication de l'*Avenir*

(1) SPULLER, *Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse*, p. 206.

(2) A.-F. RIO, *Épilogue à l'art chrétien*. Paris, Hachette, in-8°, 1872, t. II, p. 175.

et dissoudre l'*Agence générale*. Après avoir pris connaissance de cette pièce, le Saint-Père fit savoir qu'il était satisfait. Mais ce fut, en France, dans les rangs de l'épiscopat, que l'on affecta de n'être point satisfait. On déclara que cette soumission était faite pour la forme et non de plein cœur, qu'elle comportait de véritables restrictions mentales, car les accusés n'avaient pas désavoué ni renié leurs doctrines, tout en ayant dissous l'*Agence* et mis fin à l'*Avenir*, et que c'était précisément ce désaveu qui constituerait la vraie, la seule soumission. Ainsi, à l'heure même où l'abbé de Lamennais voulait et cherchait la paix, de toutes parts, dans le haut clergé, on s'apprêtait à lui faire la guerre la plus acharnée. Lacordaire crut bon de se séparer de lui, et, le 11 décembre, il quitta brusquement la Chênaie.

Le Souverain Pontife, seul juge des intérêts généraux de l'Église catholique, répondit à la lettre de soumission de Lamennais, par un *Bref* adressé à l'évêque de Rennes. Il demandait que l'écrivain s'engageât à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique et à ne rien écrire ni approuver qui ne fût conforme à cette doctrine. En transmettant le *bref* à l'intéressé, M. de Lesquen, évêque de Rennes, exprimait l'espoir d'une docilité filiale. Mais Lamennais était attaché à l'idée de la séparation des deux domaines, le spirituel, où il se déclarait soumis, et le temporel, où il entendait conserver son indépendance, en vue de sa mission de réformateur chrétien qu'il comptait poursuivre. Cela entraîna la dissolution de la congrégation de Saint-Pierre, fondée autrefois pour former une milice dévouée au Pontife romain. Les disciples songèrent

à se disperser. La Chênaie fut abandonnée, et Males-troit ne tarda pas à être fermé. Ce fut à ce moment que l'abbé de Lamennais se brouilla, pour une affaire de minime importance, avec son frère, l'abbé Jean.

Cependant, même à cette époque où il sentait redoubler l'orage qui devait l'abattre, Lamennais ne songeait pas à quitter l'Église. On continuait autour de lui à incriminer sa soumission au Saint-Siège. On la présentait comme incomplète, hypocrite, pleine de réticences et d'arrière-pensées. Sur les instances d'un ami, l'abbé Gerbet, Lamennais signa une déclaration qu'il écrivit en latin. Il y affirmait suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique. Cette déclaration fut mise sous les yeux du Pape par les soins du cardinal Pacca ; elle fut envoyée aussi à l'évêque de Rennes, qui manifesta aussitôt la résolution de rendre à l'abbé de Lamennais ses pouvoirs ecclésiastiques et même de les étendre, pour peu qu'il en exprimât le désir.

Maintenant, Lamennais n'aspirait qu'à la liberté. Dans la solitude de la Chênaie, il avait pu se procurer quelque soulagement en écrivant un livre auquel chaque jour il ajoutait une page. Il composait dans sa tête, tant son cœur était débordant d'amour et de haine, d'irritation et de mansuétude, de tristesse et d'espérance. Il composait au bruit du vent qui secouait les arbres de la forêt, ou bien sous l'influence plus douce de la brise marine qui provoque le rythme régulier des flots, de ces flots qui avaient toujours inspiré son âme et avaient parlé à son cœur quand il était enfant. Ces pages étincelantes d'éloquence et de poésie étaient les *Paroles d'un croyant*. Ce livre célèbre, virulent pamphlet, a été appelé le livre de sa liberté.

L'âme si diversement passionnée de l'auteur s'y reflète toute entière. La curiosité du public était en éveil et l'on racontait que les typographes bondissaient de joie, en plaçant une lettre après l'autre. Il parut le 30 avril 1834. Ce fut Sainte-Beuve qui le lut le premier et chercha un éditeur. Les plus hautes autorités ecclésiastiques se prononçaient déjà sans retenue contre lui, et disaient qu'il faudrait changer le titre pour celui-ci : *Apocalypse de Satan*. On se demandait si l'on n'était pas un assassin, un voleur, un mécréant, un monstre, en défendant sa propriété, en voulant la conserver, en ayant du respect pour les chefs des nations, pour la législation établie, enfin pour toute règle, pour tout ordre existant. Le prince de Metternich assurait que le petit livre avait produit en Belgique une secousse analogue à la révolution de 1830. On devine quels pouvaient être les sentiments de Grégoire XVI, lui qui pensait avoir usé des procédés les plus charitables à l'égard de l'ancien ultramontain, et qui se croyait joué maintenant par un pamphlétaire, infidèle à ses promesses sacrées. Il lui parut donc nécessaire de foudroyer le prophète et le philosophe et d'en finir, cette fois, avec le ménaisianisme.

L'Encyclique *Singulari Nos* de 1834 porta le dernier coup à Lamennais, qui, ne voyant plus dans l'Église romaine que la société du passé, s'engagea sans réserve au service de la démocratie, qui lui parut devoir être jusqu'à la fin de sa vie la société de l'avenir.

Les lecteurs qui entrèrent le mieux dans les sentiments de Lamennais furent les républicains. Ils virent que les *Paroles* prêchaient la fraternité des hommes

et des nations, les avantages de l'association, la lutte contre les lois mauvaises, l'excellence de la confiance en Dieu et en la prière.

« Deux fois dans sa vie, au premier volume de son *Essai* et à l'apparition de ses *Paroles*, il a été donné à l'abbé Félicité de Lamennais d'ébranler le monde au bruit de ses cloches et d'obliger les enfants des hommes à lever leurs regards vers le ciel » (1).

Ce court résumé de l'œuvre de Lamennais jusqu'à sa séparation avec l'Église montre clairement l'inconstance humaine, même dans ceux qui semblent inébranlables. Nul homme n'aurait paru plus enflammé de zèle, plus épris d'amour pour Dieu et le peuple que Lamennais ; nul homme n'aurait paru défendre la cause de Rome avec plus d'ardeur que lui, et pourtant... cet ange qui avait levé son épée comme un juge inflexible, cet ange était tombé. Certes, soit que l'on envisage Lamennais comme un croyant ou comme un révolté, il est toujours un beau sujet d'études, car autour de lui se groupent d'autres études non moins importantes. Si l'on voulait étudier l'œuvre de Lamennais, et surtout le livre dont il est question ici, détachée du milieu où il a vécu, on n'aurait sûrement pas la même idée que l'on a après avoir embrassé le tableau de l'histoire de cette époque et de celle qui l'a immédiatement précédé. Sa figure lumineuse et bizarre, deviendrait banale si on la détachait de l'arrière-plan, si on l'isolait. Il faut se faire une idée précise du temps où Lamennais a vécu, et connaître le terrain où il a si ardemment travaillé, combattu et malheureusement succombé.

(1) DUINE, *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*. Paris, Garnier in-8°, 1922, p. 204.

CHAPITRE PREMIER

« Les Affaires de Rome »

LES IDÉES ET LES DOCTRINES

L'année 1836 est restée mémorable dans l'histoire de la religion catholique, à cause d'un livre que l'auteur des *Paroles d'un croyant* fit paraître. Le titre en était simple : *Affaires de Rome*, mais le contenu remplit les âmes de douleur et de haine.

Le but de ce livre est clairement expliqué dans la seconde page : « Nous avons donc pensé que rien aujourd'hui ne nous empêcherait de céder aux instances, que depuis longtemps on nous faisoit de rendre publiques certaines pièces relatives à nos rapports avec Rome au sujet de l'*Avenir* » (1).

Si la rupture avec Rome était à peine latente dans la *Préface des Troisièmes Mélanges*, publiées en février 1835, elle était évidente dans les *Affaires de Rome*, qui furent publiées au commencement de novembre 1836, après une année de travail. Ce livre est consacré

(1) LAMENNAIS, *Affaires de Rome*. Paris, Pagnerre, in-8°, 1844.

en effet à l'exposé du conflit de Lamennais avec le Saint-Siège. « L'attaque du prêtre a toujours ainsi un caractère particulier de froideur et d'assurance ; on sent dans les coups qu'il porte une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais (1).

Celui-ci habitué à regarder de loin le sanctuaire, ne s'en approche qu'avec respect, même quand la divinité l'a quitté, mais le prêtre, qui en connaît les secrets, l'ouvre et le livre aux regards avec l'audace d'un familier. Mais l'apologiste devenant apostat, le prêtre laissant par son testament une sanglante injure au dogme qu'il a servi, voilà des phénomènes où les mystères de la croyance apparaissent pour ainsi dire, à nu » (2).

Mais pourquoi ce prêcheur de justice et de vérité s'était-il décidé à rendre publics ses rapports avec Rome, à mettre son âme à *nu* devant ceux-là mêmes qui le haïssaient et qui auraient voulu l'anéantir comme un second Savonarole ? Il affecte de parler de l'Église, qui lui fut si chère et pour laquelle il avait tant combattu et travaillé, comme d'une chose qui ne l'intéresse plus ; ainsi éclate le bouleversement qui a dérangé son esprit.

Le livre est plein de modération, ce qui a beaucoup étonné, étant donné le caractère passionné de Lamennais. Pourtant « cette modération n'est qu'à la surface, la colère est au fond ; une colère froide et sans violence parce qu'elle s'accompagne d'un souverain mépris » (3).

(1) Mgr RICARD, *L'école menaisienne*, 2^e édit. Paris, Plon et C^{ie}, in-12, 1883, p. 390.

(2) *Ibid.*, p. 391.

(3) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie, ses doctrines*. Paris, Perrin, in-16, 1913, t. III, p. 122.

Dans la première partie des *Affaires de Rome*, Lamennais fait un exposé passionné de ses intentions, de ses principes de réforme, et du but auquel il vise. Il montre comment les fondateurs de l'*Avenir*, « convaincus que la liberté à laquelle aspirent les peuples chrétiens et qui certainement deviendra la base de la société future, loin d'être opposée au christianisme, n'en est qu'une conséquence directe, un développement nécessaire, crurent servir l'humanité souffrante de ses propres efforts et de ses résistances qu'ils rencontrent, en essayant de ramener à sa source primitive le sentiment partout si vif qui pousse les nations à s'affranchir. Car ce n'est pas tout, il s'en faut, de renverser les oppresseurs... » (1).

Voilà ce qui attira le plus la haine des puissances. Selon Lamennais, « toutes les causes du mal sont contenues dans l'égoïsme, dans l'amour exclusif de soi, comme toute cause de bien est dans l'amour d'autrui et dans le dévouement que cet amour inspire » (2). « Le vrai, l'unique remède, ajoute-t-il, Dieu l'a mis dans la loi évangélique destinée à unir les hommes par une fraternelle affection, qui fasse que tous vivent en chacun, et que chacun vive en tous. La liberté réelle et l'esprit chrétien sont inséparables » (3).

Après cet exposé, l'auteur montre comment l'*Avenir* se proposait de défendre l'institution catholique, languissante et persécutée, dont les racines presque desséchées devaient s'étendre dans le sein de l'humanité même, afin de pouvoir recouvrer sa vigueur

(1) LAMENNAIS, *Affaires de Rome*. Paris, Pagnerre, in-8, 1844, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 3.

(3) *Ibid.*, p. 3.

éteinte. Comme la religion avait subi des échecs très durs, soit à cause de la corruption des siècles précédents, soit à cause de la Révolution, il fallait quelque chose de semblable à ce qui se passa lors de la première éducation de l'Évangile » (1), pour ramener au christianisme les populations et pour apporter la paix dans les âmes et dans les nations entières. « La fraternité universelle, proclamée par Jésus, cette doctrine si belle, si consolante, si divine, recueillie dans les profondeurs désolées de l'âme humaine, y ranima soudain les germes flétris du Vrai et du Bien que Dieu y avoit déposés originairement. Ce qu'une société égoïste et corrompue avoit abaissé, le Christ le releva » (2).

Lamennais étoit donc allé à Rome pour obtenir du Pape un jugement dogmatique sur le système adopté par les rédacteurs de l'*Avenir*. Il s'étoit flatté, avec une candide assurance, de convertir le Pape à ses idées ; il n'eut pas même l'occasion de les lui exposer.

Dans les *Affaires de Rome*, il ne fait qu'affirmer la loi évangélique en disant qu'on doit accepter d'être le dernier pour être le premier. Il soutient que l'Église, au début, avoit été un centre d'amour autour duquel s'étoit reconstituée l'humanité, et qu'elle doit « redevenir ce qu'elle fut en ses commencements, pour recouvrer, avec la confiance des masses populaires, son influence sur elles » (3). Mais il s'étoit trompé, car Rome ne pensait pas de la même manière que lui. Voilà une des raisons qui lui attirèrent tant d'implacables ennemis. Ces ennemis, il les rencontra même

(1) *Ibid.*, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 4.

(3) *Ibid.*, p. 5.

pendant son second voyage à Rome, comme il le décrit au commencement de cet ouvrage.

Ajoutons que les vues développées dans l'*Avenir* « tendaient à unir la cause de l'Église à la cause des peuples et de la liberté, par conséquent à rompre l'alliance, plus apparente toutefois que réelle, entre l'Église et les vieilles souverainetés » (1).

On voit clairement qu'après l'immense déception, c'est-à-dire, après l'Encyclique *Singulari Nos*, un renversement s'opéra dans l'âme de Lamennais. « Ce fut comme une conversion à rebours ; de là ses vives attaques contre la Papauté, et son empressement à fouiller le passé de l'Église pour y trouver le moyen de la déshonorer aux yeux du monde entier. Tout son amour pour elle s'est brusquement changé en haine ; il voudrait même la faire disparaître pour hâter le progrès de l'humanité » (2).

Voici comment il s'adresse à l'Église : « Votre puissance se perd et la foi avec elle. Voulez-vous sauver l'une et l'autre, unissez-les toutes deux à l'humanité telle que l'ont faite dix-huit siècles de christianisme » (3). Puis : « Abandonnez les débris terrestres de votre ancienne grandeur ruinée ; repoussez-les du pied comme indignes de vous : aussi bien l'on ne tardera guère à vous dépouiller ». « Votre force n'est point dans l'éclat extérieur ; elle est dans le sentiment profond de vos devoirs paternels, de votre mission civilisatrice ; dans un dévouement qui ne connoisse ni lassitude, ni bornes. Reprenez avec l'esprit qui les

(1) *Ibid.*, p. 25.

(2) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie, ses doctrines*. Paris, Perrin, in-16, 1913, t. III, p. 136.

(3) LAMENNAIS, *Affaires de Rome*, p. 26.

animait, la houlette des premiers pasteurs et, s'il le faut, les chaînes des martyrs. Le triomphe est certain, mais à ce prix seulement » (1).

Ces paroles, qui semblent être prononcées par un saint touchent d'une manière puissante. Non seulement elles soulignent la vérité des idées de Lamennais, mais elles prouvent que l'institution catholique, lorsqu'elle conquiert le monde, dut être souverainement populaire, puisqu'elle reposait sur le principe de l'égalité des hommes devant Dieu, et de la fraternité universelle. L'auteur ajoute que l'Église, modifiant son institution primitive, acquit avec de grandes richesses une existence séculière ; qu'elle étendit son autorité dans un domaine qui n'était pas originairement le sien, en sorte que les papes confondirent et concentrèrent en eux-mêmes les deux puissances, religieuse et politique. Il en résulta une sorte d'état mixte, impossible à définir nettement, un assemblage fortuit de prétentions hétérogènes, dépendantes de principes divers sans connexion logique. Tout cela ne se rapporte qu'au pouvoir temporel des papes, qu'il voudrait voir disparaître. Lamennais justifie enfin ses bonnes intentions et celles de ses collaborateurs en rappelant qu'ils avaient combattu pendant vingt ans en faveur du pouvoir spirituel du Pape et qu'ils ne pensaient pas que cette grande cause pût s'affaiblir entre leurs mains. Il exprime aussi leur désintéressement personnel. Bien qu'ils aient pu, en combattant pour l'Église catholique, montrer un zèle imprudent et peu éclairé, leur intention était pure. « La voie où nous marchions, écrit-il, hérissée de souffrances

(1) *Ibid.*, p. 27.

et de persécutions, ne conduisait qu'aux cours d'assises » (1).

Dans la narration de son voyage à Rome, dans la description des pays qu'il visita, l'écrivain affirme un talent qui s'était révélé deux ans plus tôt dans les *Paroles d'un Croyant*. La poésie répandue dans certaines descriptions, nous transporte sur la Riviera et nous rappelle la plume de l'autre grand génie breton, Chateaubriand. La nature imposante ou gracieuse, s'emparant de l'âme, apaise les pensées tumultueuses. Son âme avait en effet besoin d'apaisement, de cet apaisement doux qui endort l'esprit dans une vague contemplation de l'infini, de rêves célestes. Cette grande âme, cet esprit inquiet de poète romantique, fut charmé par la beauté de l'Italie. Il exprime son admiration par ces mots : « Quiconque aime la nature et en sent les beautés, s'il a vu l'Italie, désire la revoir ; et combien d'autres charmes attirent encore dans cette séduisante contrée ! » (2).

Dans quelques pages des *Affaires de Rome*. Lamennais a la faiblesse de se venger de l'animosité des Jésuites envers lui, animosité qui datait de loin et qui s'était acharnée contre lui. Il montre comment leur institution avait quelque chose d'antisocial, et comment ils tendaient à la domination universelle. « Quand, disparus de la scène du monde, les Jésuites n'appartiendront plus qu'à l'histoire, son équitable impartialité lui imposera le devoir d'être envers eux plus sévère que nous » (3).

La seconde partie des *Affaires de Rome* comprend

(1) *Ibid.*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 10.

(3) *Ibid.*, p. 17.

le *Mémoire* présenté au Souverain Pontife, Grégoire XVI, par les rédacteurs de l'*Avenir* et les membres du conseil de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. Après avoir parlé du voyage des trois pèlerins à Rome, des causes qui l'ont amené, des incidents qui l'ont marqué, des conséquences qu'il a eues, Lamennais montre l'état de la religion en France sous la Restauration, après que l'on eût ôté à l'Église tous ses privilèges, tous les biens immenses dont la Révolution l'avait dépouillée et dont le Souverain Pontife avait fait le sacrifice dans le Concordat de 1801 ; il montre également à quel point le clergé était alors traité en ennemi. Il souligne enfin, d'une manière claire et touchante, les bienfaits apportés par l'*Avenir* et l'*Agence*. Chaque fois que des églises furent violées, des croix abattues, des droits de l'Église outragés, quel que fut l'auteur de l'attentat, ils élevèrent leur voix.

Il serait trop long d'énumérer tous les triomphes que l'*Avenir* procura à l'Église catholique, tous les élans d'admiration, toutes les épreuves de sympathie qu'il sut s'attirer de toute part, même dans le Nouveau Monde. En récompense de ce travail assidu, de cet amour fraternel, des peines que les rédacteurs eurent à supporter, on les a traités d'hérétiques et de schismatiques. Tel était le *Mémoire* rédigé et présenté par Lamennais. On ne l'invita pas, on ne l'autorisa pas à se défendre ni à s'expliquer. Ici Lamennais est touchant. Peut-être, encore une fois se fait-il illusion, en se persuadant qu'il eût cédé à un mot paternel ; mais on ne peut pas dire que cela n'eût pas eu lieu ; et le silence humiliant gardé envers lui, le plus grand apologiste de l'Église à cette époque, semble autori-

ser ses plaintes. On est tenté de lui donner raison lorsqu'il s'écrie : « Je me suis souvent étonné que le Pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse, dont il ne résulterait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous eût pas dit simplement : « Vous avez cru bien faire, vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connois mieux que vous les besoins et les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais, avant d'intervenir en des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide » (1). « Ce peu de paroles, ajoute Lamennais, aurait tout fini ». Or pas un mot ne vint rassurer cette grande et généreuse nature, entraînée par un excès d'idéal. On resta de part et d'autre dans cette attitude de froide réserve et de silencieuse défiance, qui envenimait tout et brisait l'âme de Lamennais, car les natures sensibles et nerveuses comme la sienne sont incapables de supporter l'attente, l'incertitude, les sous-entendus, les équivoques de la politique. Ainsi mille émotions contradictoires ébranlaient son âme.

Après le *Mémoire*, Lamennais ajoute d'autres réflexions et affirme encore une fois que « les personnes les mieux instruites de Rome n'ont jamais eu la moindre connoissance qu'on se soit occupé de cet examen promis » (2). Pourtant l'on sait que le cardinal Pacca, par un billet fort court, lui avait annoncé qu'on procéderait à l'examen demandé.

(1) *Ibid.*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 89.

Voici son impression sur Rome à ce moment : « On peut venir là pour y mourir, mais non pour y vivre ; car de vie, à peine y en a-t-il une ombre. Nul mouvement, si ce n'est le mouvement caché d'une multitude de petits intérêts qui rampent et se croisent au sein des ténèbres, comme les vers au fond du sépulchre » (1). Il ne voit plus en Rome la Ville éternelle, mais il lui semble que « La cité reine, assise au milieu d'un désert, est devenue la cité de la mort : elle y règne dans toute la puissance de sa majesté formidable » (2).

En parlant des anciennes familles qui la peuplaient, il ne manque pas de se tourner encore contre les papes et de faire ressortir tout le mal qu'autrefois il aurait eu la prudence de voiler.

Il admire les souvenirs religieux qui abondent à Rome, les pieuses traditions que rappellent en si grand nombre les monuments chrétiens, et qui produisent une vive impression sur les âmes croyantes. « Comment ne seroient-elles pas profondément émues au sein des catacombes, le Saint-Pierre à la fois et le Vatican de cette glorieuse époque où les pontifes de Jésus-Christ, ayant pour autel les os des martyrs et pour palais une voûte souterraine, célébroient à la lueur d'une pauvre lampe, au milieu de la nuit, les mystères saints, et après la prière qui fortifie, disoient aux fidèles : Vous voulez régénérer le monde, eh bien ! sachez souffrir et mourir ! » (3) Il consacre quelques pages au récit de son séjour paisible chez les Théatins à S. Andrea della Valle, où il avait été reçu par

(1) *Ibid.*, p. 91.

(2) *Ibid.*, p. 91.

(3) *Ibid.*, p. 95.

l'excellent Père Ventura, alors général de l'ordre. Son âme est remplie de gratitude pour tous les soins délicats dont il fut l'objet parmi « ces bons religieux si édifiants, si appliqués à leurs devoirs, si éloignés de toute intrigue » (1). La vie du cloître, régulière, calme, intime, lui donne l'impression de quelque chose qui n'est pas tout à fait terrestre, ni encore complètement céleste. Il ajoute que « le vrai moine est peuple et ne peut être que peuple, ne fût-ce qu'à cause de sa pauvreté, au moins individuelle. Quant aux moines ambitieux, aux moines de cour, serviteurs et flatteurs des grands, il n'est point de pire race dans le monde » (2). C'est surtout le *porporato* qui cause l'indignation de Lamennais. Toutefois il garde le souvenir bienveillant de certaines autorités ecclésiastiques qui ont acquis son estime.

A la description de son voyage à Rome, sur laquelle on a porté les jugements les plus divers, succède une lettre du cardinal Pacca, adressée à l'abbé breton. D'autres lettres suivent qui montrent clairement le contact et la friction de l'apologiste avec la papauté. Quant à l'exactitude des faits, elle n'a pas été sérieusement contestée, sauf sur quelques détails. La continuation des *Affaires de Rome*, c'est-à-dire *Des maux de l'Église et de la société*, ne confirme que trop ses doctrines. Ces écrits doivent être pris comme des poèmes qu'anime un souffle de vie, où l'âme de l'écrivain transparait dans son ardeur puissante, et non comme des théories élaborées avec réflexion, avec sang-froid, dans un esprit d'impartiale critique.

L'épilogue, enfin, est un travail dont les expressions,

(1) *Ibid.*, p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 99.

le style, les images sont poétiques. On y sent l'écrivain mystique jusqu'à l'exaltation.

Saint Justin, un des premiers Pères de l'Église, dans son *Dialogue avec le Juif Tryphon*, dit à Rome : « Prononcez dix mille paroles où il n'y ait rien à redire, mais laissez échapper une syllabe qui déplaît, qui ne soit point parfaitement claire ou tout à fait exacte, on ne fera aucune attention à ce que vous aurez dit de bien, mais on s'acharnera sur cette pauvre syllabe, et l'on s'efforcera d'en faire sortir quelque chose de faux et d'impie » (1). Ces paroles peuvent s'appliquer au cas de Lamennais. Lamennais a erré dans ses doctrines, mais il a erré croyant bien faire. Toutefois ses adversaires oublièrent tous les services que ce grand homme avait rendus à son pays et à l'Église en particulier, et se livrèrent à une véritable débauche de grossièretés et l'appelèrent « plagiaire, ignorant, hypocrite, mouchard » ! (2). Ainsi Lamennais fut exposé aux coups qu'on lui portait de toutes parts.

Philosophes, critiques, clergé, tous critiquèrent les doctrines de l'abbé breton ; leurs jugements vont de la bienveillance la plus flatteuse à l'animosité la plus acharnée. Quelle avait été la tâche de Lamennais ? Immense, sans doute. Il voulait réveiller son siècle de l'assoupissement léthargique où il était tombé, et reconstituer sur des bases solides la foi religieuse en la dépouillant des prestiges trompeurs de la poésie. L'apologiste avait conscience de la grandeur et de

(1) Mgr. RICARD, *L'École Menaisienne* 2^e édit. Paris, Plon et C^{ie}, 1883, in-12, p. 128.

(2) *Ibid.*, p. 209.

l'originalité de cette tentative. Depuis que la raison s'était déclarée souveraine, il crut devoir aller droit à elle, la saisir sur son trône, et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu.

Lamennais signala d'abord que la cause principale du désordre social était la *négarion du principe d'autorité*. Des hauteurs de la défense antique de la foi, il était descendu aux discussions arides de la philosophie, à la question de la certitude, qui est le problème le plus redoutable et cependant le plus important de la recherche philosophique de la vérité. Son système sur la certitude est celui du sens commun, c'est-à-dire que si la raison individuelle est impuissante, la raison commune ou universelle ne l'est pas. C'est de ce principe trop absolu que découleront plus tard ses erreurs théologiques, philosophiques, politiques et sociales, car le sens commun d'une époque n'est pas toujours exactement le sens commun d'une autre. Puis, le criterium de Lamennais est contradictoire.

Le programme de l'École menaisienne se résume dans ces quelques mots de son livre *Des Progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Église*. « Nous demandons pour l'Église catholique la liberté promise par la Charte à toutes les religions, la liberté dont jouissent les protestants, les juifs, dont jouiraient les sectateurs de Mahomet et de Bouddha s'il en existait en France... Nous demandons la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté de l'éducation : et c'est là ce que demandent comme nous les Belges, opprimés par un gouvernement persécuteur » (1). On

(1) LAMENNAIS, *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, Paris, Paul Daubrée et Cailieux, édit., in-8°, 1836-1837. Préface p. VIII et IX.

sait que, depuis son procès, Lamennais avait cessé d'être royaliste ; maintenant il ne va pas jusqu'à prêcher ouvertement l'alliance avec le libéralisme, mais il le fera bientôt. Déjà le prospectus de l'*Avenir* énonçait hardiment l'intention de séparer entièrement la religion de la politique, de soustraire l'Église à toute influence séculière et de réclamer sans relâche, pour les catholiques, la liberté. Lamennais voyait le temps rouler ses flots sur les vastes ruines du passé, et deux choses demeurer seulement : Dieu et la liberté. Depuis la Fronde, le clergé français avait corrompu dans son propre sein l'esprit du catholicisme ; ainsi, trouvant la servitude près de l'autel, les hommes s'effrayèrent de Dieu. De là le philosophisme du XVIII^e siècle, de là les persécutions, devenues fatales, de 1793. Les catholiques étaient en défiance de tout ce qui se présentait sous le nom de liberté. On doit aussi rappeler que le Voltairianisme et l'*Encyclopédie* avaient triomphé de tous les anathèmes de l'Église, de tous les efforts du clergé, et des Jésuites mêmes. Dans ce chaos, Lamennais sut entraîner les âmes vers une foi vive qu'il suscitait au cœur de ceux qui lisaient ses ouvrages. « C'était l'honneur devant Dieu et les hommes de l'École de Lamennais d'avoir ravivé dans les âmes françaises et au sein du clergé de France cette flamme sacrée que Tertullien désignait par un beau néologisme. Il l'appelait *Romanitas* ! » (1).

La faute principale de Lamennais c'est d'avoir oublié que personne dans l'Église, excepté le Pape,

(1) Mgr. RICARD, *L'École Menaisienne*. 2^e édit. Paris, Plon et C^{ie}, 1883, in-12, p. 330.

ne peut parler en son nom et lui indiquer la marche qu'elle doit suivre. C'est pour avoir eu cette audace qu'il a été frappé, et ceux qui ont osé le suivre ont été frappés comme lui.

Lamennais n'avait pas une connaissance pratique de la société, à cause de la vie retirée qu'il avait menée ; puis, il ignorait Rome ; d'où sa chute inévitable. Il aurait dû savoir que le Vatican n'accepte pas les opinions non orthodoxes qui touchent à la politique variable des temps et des lieux.

Lamennais rattachait le libéralisme au christianisme. Après avoir rêvé une sorte de christianisme évolutif et progressif, il s'est affranchi, faisant un pas de plus vers la conquête totale de la liberté spirituelle, du joug, non seulement des anciens dogmes, mais de toute idée surnaturelle. Il proposait comme remède aux maux de l'Église ce que l'on appelle aujourd'hui « la séparation de l'Église et de l'État ». La part prise par Lamennais dans l'évolution considérable de la pensée religieuse de son temps, évolution aussi certaine que profonde, et qui, en dépit des efforts faits pour l'entraver, la dissimuler ou la dénaturer, persiste et dure encore, cette part suffit à sa gloire.

Lamennais est un de ceux qui ont regardé vers l'avenir des sociétés modernes et qui ont indiqué, avec la conviction la plus hardie et la plus sincère, les chemins vers lesquels s'orientaient leurs désirs anciens, leurs recherches indécises et tremblantes. Aussi bien l'avenir ne l'oubliera point ; son nom est assuré de vivre et ce nom ira grandissant dans la mémoire des hommes. « C'est Lamennais, écrivait Lacordaire à son ami de collège, M. Foisset, qui sera en France

le fondateur de la liberté chrétienne et américaine » (1).

Selon Joseph de Maistre, les doctrines de l'abbé de la Chênaie firent l'effet d'un tremblement de terre sous un ciel de plomb. L'âme du génie malheureux, meurtrie par la réalité, s'était réfugiée dans le rêve, qui lui inspira un idéalisme dangereux. Combien de fois, en lisant ses pages, on se sent entraîné par le charme de ses paroles ! Combien de fois on se sent transporté vers la paix éternelle et l'amour universel ! Dans le désir impatient d'une perfection ici-bas, il s'est laissé entraîner au delà de toute vérité et de toute justice. Le but de Lamennais était de spiritualiser, de guérir, de moraliser chrétiennement une société passée du matérialisme à l'indifférence. Ses doctrines religieuses et politiques, qui reposaient sur la théorie du *sens commun*, étaient opposées au principe du *libre examen*, qui, selon lui, causait le progrès de l'incrédulité dans les âmes de cette époque. Voulant écarter un danger, il ne s'était pas aperçu qu'il en créait un autre. Il avait, dans l'efficacité de sa méthode, une confiance absolue, qui lui fit croire qu'il n'existait aucun moyen de défendre solidement la religion en dehors d'elle. De là l'opposition à son système philosophique qui le fit dénoncer à Rome. Voilà pourquoi le Pape, Grégoire XVI, dans l'Encyclique qui condamnait les *Paroles d'un Croyant*, avait dénoncé la dangereuse témérité de la philosophie du *sens commun*.

Son tort est d'avoir excité les peuples à la révolte, sans songer que, dans l'Évangile, Jésus-Christ a pr-

(1) SPULLER, *Étude d'histoire politique et religieuse*. Paris, Hachette, 1892, in-16, p. 169.

ché le contraire, et sans réfléchir que la révolte produit parfois un mal pire que le mal présent. Il est impossible d'avoir ici-bas un gouvernement parfait, exempt de toute injustice et de tout abus ; donc, si l'on voulait toujours établir des gouvernements parfaits, la société humaine serait condamnée à une perpétuelle anarchie. Puis il faut considérer qu'un pouvoir autoritaire n'est pas nécessairement un pouvoir tyrannique. En tout cas, lorsqu'un pouvoir outrepassé ses droits, avec de la sagesse et de la patience de la part du peuple et de ses représentants, on peut le contenir sans le renverser et sans engendrer plus de mal que de bien. L'histoire nous montre que l'ordre, la justice et même la liberté n'accompagnent pas toujours les révolutions. Mais le spectacle de la misère du peuple, qui travaillait comme une bête, sans protection, isolé, traité injustement, avait toujours révolté l'âme de Lamennais. Lamennais était hostile à la législation qui causait cet isolement. Il pensait que la démocratie, obligée de lutter contre les forces réunies du capital, devait revendiquer le droit d'association, qu'il considérait comme un droit naturel. On reconnaît là les germes d'un syndicalisme qui, plus tard, défendra généreusement le peuple contre la prépondérance excessive du patronat. Quelles furent les conséquences des doctrines de Lamennais ? En lisant un article sur l'apologiste, publié le 2 mai 1837 dans l'*Univers Religieux*, par l'abbé Henri Lacordaire, on comprend qu'elles ont eu leurs effets. Lacordaire attribue aux doctrines contestables de Lamennais l'insuccès des tentatives de renaissance des études ecclésiastiques, opérées par M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui avait essayé de créer un vaste établissement

destiné à la culture des sciences sacrées ; de M. de Quélen, archevêque de Paris, qui prépara les bases d'un établissement analogue ; enfin de M. le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, qui laissa par son testament des fonds destinés à ce noble but. Cet insuccès est naturellement attribué à des questions philosophiques.

Il fut un temps où Lamennais ne voyait pas de milieu entre l'athéisme et le catholicisme le plus ultramontain. Aujourd'hui c'est lui qui creuse la tombe où il voit déjà l'Église et la Papauté s'ensevelir. Il semble que, à ce spectacle, la raison devrait succomber ! Mais, chez Lamennais, les passions politiques prennent la place des passions théologiques ; le pontificat du peuple remplace le pontificat de Rome.

Lamennais, homme de passion, se précipite avec fureur dans un système, puis il le foule aux pieds avec mépris, parce que ce système ne se plie pas aux brusques changements de ses idées et de ses passions. Sur la parole du Pape, il change de méthode, et fait ce qu'il n'avait pas fait auparavant : il raisonne, nie, affirme et déclare que la croyance fondée sur les bases rationnelles ne tient pas debout. La théorie de la croyance s'élabore en effet dans l'esprit de ce prêtre pendant qu'il écrit les *Affaires de Rome*. De traditionaliste absolu qu'il était, il se transforme en rationaliste pur, et celui qui refusait tout à la raison individuelle, finit par lui reconnaître, à elle seule, le droit de tout juger. Après la publication des *Affaires de Rome*, sa philosophie se résume dans la croyance en Dieu, dans l'immortalité de l'âme et dans les fonctions futures. Il évite même de prononcer le nom du Christ, ce qui fait douter qu'il ne croit même plus à sa

divinité. Le dogme de l'expiation, selon le sens catholique, lui semble d'origine païenne et il le rejette, de même que la révélation du péché originel

Dans une lettre confidentielle, publiée dans les *Affaires de Rome*, le cardinal Pacca faisait observer à Lamennais que le Saint Père désapprouvait ses doctrines relatives à la liberté *civile et politique*, doctrines qui, contre l'intention des rédacteurs, sans doute, tendent par leur nature à exciter et à propager partout l'esprit de révolte contre les souverains. Cet esprit de révolte, dont étaient pleins les *Paroles d'un Croyant* et l'*Avenir*, est assurément en opposition avec les principes de l'Évangile, et par conséquent avec le dogme qui prêche aux peuples l'obéissance et aux souverains la justice. Il est bon de rappeler à cet égard que, sans le règne de Dioclétien, une légion thébaine, composée de 6.000 soldats chrétiens, commandée par saint Maurice, se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles. On sait pourtant que, dans certaines circonstances, la prudence exige que l'Église tolère comme un moindre mal certaines doctrines, qui d'ailleurs ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable. Les principes révolutionnaires de Lamennais sautent aux yeux tout de suite quand on examine ses doctrines, car il voulait rompre les liens qui rattachent l'Église à l'État, en renonçant volontairement à la rétribution que les membres du clergé reçoivent du budget, et cela pour gagner à l'Église une indépendance absolue. La liberté de la presse, la liberté d'association et d'enseignement étaient le fondement nécessaire du système de Lamennais.

Dans les *Affaires de Rome* Lamennais dit qu'au

Vatican on ne vit pas avec plaisir arriver à Rome « les pèlerins de Dieu et de la liberté ». Cette réticence s'explique, car souvent on est allé solliciter cette Cour pour la mêler à des passions et à des troubles particuliers. Qu'on se souvienne du quiétisme ! N'est-ce pas Fénelon qui déféra lui-même son livre et sa cause au Pape, qui se prononça sur l'insistance de Louis XIV ? Que de ressorts ne fit-on pas jouer dans les controverses du jansénisme pour obtenir du Pape la fameuse Constitution qui, pendant près d'un siècle, remua et troubla l'Église de France ! La temporisation n'est pas la vertu des Français ; aussi Lamennais ne devait-il pas s'attendre à obtenir de Rome un jugement immédiat.

Rome est trop scrupuleuse et trop lente. Puis, sans s'en apercevoir peut-être, Lamennais demandait au Saint-Siège des armes pour troubler le monde.

En résumé, Lamennais ne proposait rien moins au Pape que de se mettre à la tête d'une croisade contre les rois, que de pousser dans presque tous les pays du monde le cri de l'insurrection et, ce qui est plus surprenant encore, de le faire au nom du Christ, qui a toujours prêché la paix et l'obéissance à l'autorité.

Un autre point que Lamennais oublia, pour ne pas dire qu'il le méconnut, c'est qu'il ne faut pas aller demander des chartes et des constitutions politiques à Rome. Il avait en outre oublié que les promesses sur lesquelles l'Église fonde sa perpétuité sont aujourd'hui et seront demain ce qu'elles étaient hier. Son salut est placé au-dessus de toutes les révolutions et de tous les gouvernements de ce monde, au-dessus même des fautes, des passions et des vues étroites ou mondaines de ses chefs !

On peut même se demander quels sont en effet les torts qu'il reproche à Rome dans son livre. Il est vrai qu'il est doué d'une intelligence extraordinaire, mais il n'est qu'un simple prêtre, et il a la hardiesse de se mettre à réformer le monde, sans avoir consulté au préalable le successeur de saint Pierre. Et après avoir tant travaillé, il va consulter le Pape, il veut le faire parler. Son erreur consiste donc à se mettre à l'ouvrage sans se demander si ce qu'il entreprend est conforme à la loi évangélique, qu'on appelle le *dogme*. Il veut faire vivre les prêtres de l'aumône des fidèles seulement, ce qui est mettre l'Église en révolution. C'est sur la foi de son propre esprit qu'il ébranle le système catholique et prétend retremper l'Église dans le martyre et dans la pauvreté. Or il ne comprend pas que l'Église ne peut changer ni même évoluer ; elle accomplit sa mission divine, voilà tout. Il ne songe même pas que la société civile a une fin toute temporelle, tandis que l'Église a une fin éternelle, que la première vise aux biens matériels, la seconde au bonheur céleste.

L'influence des doctrines de Lamennais est sensible chez presque tous les écrivains philosophiques et les poètes de son temps. On dirait que c'est le courant de l'époque, car Lamennais lui-même avait eu des précurseurs qui ont eu de l'influence sur lui à leur tour : telles les doctrines de Saint-Simon, le Nouveau Christianisme, le Christianisme évolutif ; telle George Sand, tel Balzac et tant d'autres. C'est ainsi que Balzac écrit sur l'Église du *xix^e* siècle : « Tu ne peux plus redevenir vierge, il te faudrait un maître. Ton temps arrive. Tu sens déjà la mort. Tes héritiers te croient riche, ils te tueront et ne recueilleront rien.

Essaie au moins de jeter tes hardes qui ne sont plus de mode, redeviens ce que tu étais jadis. Mais non ! tu t'es suicidée ! » (1).

Non seulement de son temps, mais jusqu'à la fin du siècle passé, les écrivains, en France, s'inspirèrent avec éclat de la philosophie de Bonald, de de Maistre, et surtout de Lamennais. Christian Maréchal, dans son ouvrage *Lamennais et Victor Hugo*, dit qu'il a l'espoir que cette philosophie aura bientôt sa renaissance, cette philosophie sociale, chrétienne à la fois, c'est-à-dire catholique, qui disciplina des pensées comme celles de Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Lamennais, etc. D'autres croient apercevoir un rapport entre les doctrines de Rousseau et celles de Lamennais. Ce rapprochement n'est pas tout à fait exact, car la démocratie de Rousseau est créée pour servir de base au régime constitutionnel et dérive de la libre volonté des hommes. Le seul point commun entre les doctrines religieuses de ces deux penseurs est la conception d'une religion pure et simple, d'une religion qui soit le soutien des pauvres. Après la rupture avec Rome, Lamennais devient déiste en religion, comme Rousseau devient révolutionnaire en politique.

Lamennais est en opposition avec le dogme lorsqu'il excite les peuples à la révolte, car l'Église n'a jamais prêché la révolte contre l'autorité publique même quand les moyens pour le faire ne lui manquaient pas, comme dans le cas de la légion thébaine.

(1) H. de BALZAC, *Études philosophiques. Jésus-Christ en Flandre* Paris, Michel Lévy Frères, 1863, in-16, p. 250.

Saint Paul, dans sa lettre aux Romains, dit que toute autorité vient de Dieu ; et saint Pierre recommande d'obéir à toute autorité, surtout aux rois, qu'il considère comme les messagers de Dieu.

Dogmatiquement, dans les écrits de Lamennais, on ne trouve pas d'erreurs sur la grâce et le libre arbitre, mais on en trouve qui sont d'origine sociale, qui ont rapport aussi bien à la société civile qu'à la société religieuse, dans le sens où il conçoit les autorités démocratiquement ; par conséquent, il sape les fondements de la religion. Il attaque l'infailibilité du Pape après l'Encyclique de 1832, où celui-ci expose les doctrines catholiques qui ont rapport à la nature de l'autorité civile, et, par conséquent, à l'obligation de se soumettre. Il est vrai que l'Encyclique n'est pas un document dogmatique, mais, bien qu'elle ne donne pas de définitions, elle confirme les doctrines et les traditions. Donc, si ce n'est dans la forme, elle est, en substance, dogmatique et doit être obéie.

Lamennais n'a pas rappelé que l'Église est une société qui vit de la révélation, et que le Pape, selon les paroles de l'évangile de saint Mathieu, est le maître absolu de l'Église, et, comme tel, doit être obéi et respecté : « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que la chair et le sang ne vous ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et je vous dis que vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les

cieux » (1). Après l'Encyclique, Lamennais aurait dû se convaincre que les enseignements du Pape sont indiscutables. *Roma locuta est, causa finita est*. Or il avait même oublié que le Pape ne peut pas errer lorsqu'il enseigne comme maître de l'Église, étant assisté du Saint-Esprit qui est l'inspirateur de la vérité révélée, car dans l'Évangile on lit : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles... ». « Quand le Consolateur Esprit de Vérité sera venu, Il vous enseignera toute la vérité, car il ne parlera pas de lui-même mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir » (saint Jean, chap. XVI).

Dans son livre des *Affaires de Rome* Lamennais confond le mot « infaillibilité » avec le mot « impeccabilité », lorsqu'il rappelle toutes les fautes commises par les papes. A l'égard de l'infaillibilité il faut ne pas oublier que le Concile du Vatican, tenu en 1869-1870, sous le pontificat de Pie IX, affirme que le Pape est infaillible seulement s'il parle *ex-cathedra*, c'est-à-dire comme chef suprême de l'Église universelle, dans ce qui a rapport à la foi et aux mœurs, avec des formules qui sont des définitions. Le Pape a aussi le droit de traiter des questions d'un ordre inférieur, mais il a surtout le droit suprême sur la morale, et, en fait de morale, l'Église ne transige pas.

Une autre erreur de Lamennais consiste à relever partialement un fait et à le généraliser ; par conséquent, ce qui pouvait être juste pour une partie devient injuste pour l'ensemble. Dans les *Affaires de Rome*, par exemple, on lit : « l'Église est malade, etc.... » (2) ; puis, dans son pessimisme, Lamennais a

(1) Évangile selon saint Mathieu, ch. XVI.

(2) P. 209.

une conception telle de l'Église qu'il la défigure complètement. Ainsi, dans son désir de vouloir lui être utile et la sauver, il oublie que personne dans l'Église, excepté le Pape, ne peut parler en son nom et lui indiquer la marche à suivre. Ailleurs Lamennais prétend que Rome est muette et ne se soucie pas de ce qui arrive dans le monde, plus préoccupée qu'elle est des intérêts temporels que des intérêts divins. Cette affirmation est fausse, car, pendant la Révolution française, le Pape protesta contre la condamnation à mort de Louis XVI. Après la Convention, la Constitution civile du clergé fut condamnée par Pie VII. Le pape protesta aussi contre le démembrement de la Pologne. Sous Bismarck, il intervint contre la « Kulturkampf ». De 1780 à 1790 il y eut, en Toscane, sous la protection du grand duc Léopold, une tentative de révolte avec l'évêque Ricci de Pistoie, mais le Pape Pie VI, dans l'Encyclique *Unigenitus Dei Filius* condamna l'audace de cet évêque et ses soixante propositions hérétiques. Celui-ci refusa de se soumettre et fut frappé par le Pape avec le grand duc qui l'avait protégé. En même temps, en Autriche, Joseph II, frère de Léopold, voulut se mêler du gouvernement de l'Église, et le Pape protesta. En France, avant Lamennais, Bossuet et Fénelon reconnurent leurs erreurs et les rétractèrent. En Italie, David Lazzeretti de Castel del Piano fit une tentative de révolte, mais il fut combattu lui aussi. Le Pape intervint même dans la question des mariages entre catholiques et protestants en Allemagne, où le gouvernement voulait imposer aux évêques une législation spéciale. Voilà comment Lamennais, partial et injuste, se laisse emporter par la violence de ses passions.

Par ses doctrines, Lamennais n'a rien apporté de nouveau, si l'on excepte l'idée de syndicalisme, des associations catholiques et de la formation du parti religieux. Mais il en est sorti une merveilleuse commotion morale qui, devant les ruines et sur les débris entassés, loin de les décourager, donna au clergé et à la jeunesse d'alors la sainte audace d'entonner un cantique de vie. Les conférences de Notre-Dame, et ces conférences plus intimes qui soulagent tant les pauvres, les conférences de saint Vincent de Paul, sont sorties des doctrines de l'*Avenir*. Il en est sorti la loi de 1850, en faveur de la liberté d'enseignement ; le réveil de l'esprit et du prosélytisme catholique, le retour de l'Église de France à l'unité romaine, l'aguerissement des enfants de l'Église contre l'arbitraire, de quelque côté qu'il vienne procèdent, eux aussi, de Lamennais. Ses adversaires prétendent que ce n'est rien, ou peu de chose ; mais je crois que ce « peu de chose » a donné des fruits considérables. Sans doute Lamennais n'a rien apporté de nouveau au point de vue doctrinal, car depuis Tertullien jusqu'à nos jours, beaucoup de religieux furent déclarés apostats, à cause de leurs doctrines révolutionnaires et contraires au dogme. Marsilio Patavino, par exemple, avait déjà exprimé des doctrines semblables à celles de Lamennais sur les rapports entre l'Église et l'État. Pierre de Vaux, au ^{xii}^e siècle, fut condamné comme hérésiarque et devint le chef des Vaudois. Les Hussites, partisans de la doctrine de Jean Huss, précurseur de la Réforme, qui fut brûlé vif en 1415, ont soutenu pendant longtemps des doctrines à peu près semblables à celles de Lamennais. Enfin, Arnaud de Brescia, hérésiarque, réformateur et poli-

tique célèbre, fut condamné et brûlé vif à Rome, en 1155. Récemment lorsque Pie X condamnait en France la séparation de 1902, au même moment Mgr Bonomelli, évêque de Crémone, cherchait à faire de même, mais le Pape le rappela à l'ordre et lui imposa l'obligation de se rétracter devant le peuple. Plus loin de nous, au xvii^e siècle, le chanoine belge, Febronius, qui était janséniste, soutint exactement ce qu'affirme Lamennais quant aux relations entre l'Église et l'État.

Les *Affaires de Rome* sont un chef-d'œuvre de style, d'éloquence et de naïve loyauté. Dans ce livre mouvementé, à côté des fiévreux halètements de la lutte, on goûte les spectacles charmants de la nature, dans des élans d'amour qui font oublier la révolte et le sarcasme qui, dans une âme si noble, attristent amèrement. Grâce à son style Lamennais a été justement appelé le second Bossuet. Entre toutes les natures poétiques de son temps, la sienne fut la plus sincère. A côté des passions on respire une haleine douce, on perçoit un vif sentiment de poésie qui nous transporte vers les régions sereines et nous fait goûter des moments de paix et de délices. Les descriptions merveilleuses qui rehaussent ce livre sont comme des notes suaves, comme un son doux de harpe au milieu d'un orage ; l'on y sent un homme passionné et tendre, une âme éprise de violence et d'amour.

Lamennais eut toujours, en effet, des sentiments généreux et exquis ; il pensa et sentit pour son propre compte, il fut vrai jusqu'au bout. En de certains moments, il a des élans sublimes, il se demande parfois comment on peut être triste quand « les feuilles

et les fleurs avec leurs mille nuances » réjouissent la nature. Dans tout ce qui respire il entend une voix qui bénit Dieu, soit le petit oiseau qui chante ses louanges dans le buisson, soit l'insecte qui bourdonne sous l'herbe. « Mon âme, pourquoi es-tu triste, se demandait-il, lorsqu'il n'est pas une seule créature qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté d'être, qui ne se plonge et ne se perde dans l'amour » (1).

Quand Lamennais s'élève au-dessus de l'atmosphère impure de la passion, parle de Dieu et adresse une louange à la nature, il est vraiment lui, avec la splendide richesse de son imagination, avec l'élan de son cœur noble et tendre. Or le sens esthétique s'est réveillé en lui pendant son voyage à Munich, sous l'influence de Rio et de Montalembert.

Le style de Lamennais est varié, plastique, vivant, mais la grandeur de ses expressions ne correspond pas toujours à la force concentrée de sa pensée intime. L'imagination le transporte et, dans un langage paradoxal, il proclame les plus belles erreurs.

L'éloquence de ce génie malheureux fut admirée même de ses adversaires. L'abbé Frayssinous, l'un de ses plus violents ennemis, dit que Lamennais possédait « un genre d'éloquence qui réveillerait un mort » (2).

Le souffle de poésie, de vérité et de vie qui anime ses écrits, et surtout les *Affaires de Rome*, mériterait que l'on s'y arrête plus longuement. C'est à regret qu'on résiste au charme de ces pages délicieuses, comme celles qu'il consacre à décrire les

(1) Mgr. RICARD, *L'École Menaisienne*. Paris, Plon et C^{ie}, édit., 1883, in-12, p. 264.

(2) *Ibid.*, p. 133.

côtes de la Provence, les pays et les montagnes qu'il traverse.

Dans son livre de la rupture, à côté des expressions passionnées, et de son inflexibilité, il y a des accents qui émeuvent jusqu'aux larmes et qui font répéter que cet homme était « fort comme le diamant et tendre comme une mère » (1).

Pour juger Lamennais et ses doctrines, il faut considérer le moment et le lieu où il a vécu. Pour comprendre tous les services qu'il a rendus à la religion catholique, on doit rappeler qu'en France, à cette époque, l'impiété montait toujours davantage, que la multitude ne dissimulait plus sa rage anti-religieuse et que les processions devaient être protégées par les baïonnettes. On sait aussi que la religion se mêlait de politique à la cour. L'alliance entre le trône et l'autel faisait prévoir la chute de celui-là. Le peu de religion qui subsistait n'était qu'un instrument destiné à seconder la politique. On sait aussi que tout ce qui avait été tenté depuis trois siècles pour lutter contre l'envahissement des doctrines anti-catholiques et même anti-chrétiennes en France n'avait produit aucun effet. Bossuet avait prêché et avait écrit des œuvres importantes, et tant d'autres après lui, mais leur génie et leur vertu n'avaient pu triompher de l'irrégion. Ce fut Lamennais qui se leva pour se battre, défendre sa foi et réveiller dans les cœurs les sentiments assoupis ou attiédés. Il fut donc le grand promoteur du mouvement de régénération, qui commença avec le *Génie du Christianisme*, et offrit aux

(1) *Ibid.*, p. 384.

âmes désespérées le refuge du christianisme. En un mot, Lamennais sut faire tourner les regards du peuple de France, attaché à ses vieilles croyances, vers le ciel. Il inspira le dégoût des plaisirs grossiers, éloignant le peuple du matérialisme. Il pensa que l'homme est assiégé par beaucoup de maux, dont la plupart sont causés par ses fautes, que donc, une vie droite et pure éloigne beaucoup de maux.

Lamennais connut la maladie de son siècle et comme remède, il fit lever cette aube indécise qui se montrait à l'horizon. Il lutta et resta longtemps sur la brèche ; il sut convertir et soulager ; puis il vit les rangs se dégarnir, et, regardant autour de lui, il aperçut tout à coup la solitude se faire à ses côtés. Après la publication des *Affaires de Rome*, il resta seul, ou presque seul...

CHAPITRE II

Les Jugements sur les « Affaires de Rome »

On pouvait imaginer que les catholiques accueilleraient sans faveur un livre où l'auteur annonçait qu'il abandonnait le christianisme de Rome pour suivre le christianisme de la race humaine. D'abord, Lamennais avait dit « le roi et le pape », puis « le pape seulement ». A présent, il dit « plus de pape », « Dieu et le peuple », la liberté sous-entendue.

Lacordaire se hâta de publier une lettre sur le Saint-Siège. Montalembert, après l'apparition des *Affaires de Rome*, de peur d'être compromis, lui aussi, jugea convenable de faire une nouvelle déclaration d'obéissance au Pape.

La réponse la plus solide et la plus pénétrante au point de vue confessionnel, la mieux écrite et imprégnée de cette onction sacerdotale qui convenait de prêtre à prêtre, en un tel sujet, fut écrite par l'abbé Gerbet, dans ses *Réflexions sur la chute de M. de Lamennais*, dont je parlerai plus loin. Rome se contenta de mettre l'ouvrage à l'*Index*.

Comme après la publication des *Paroles d'un Croyant*, on ne manqua pas d'écrire en vers sur Lamennais, ou de l'injurier d'une manière ou d'une autre, parfois dans une prose grossière. Alfred de Vigny, par exemple, aurait voulu que Lamennais se condamnât au mutisme, même qu'il s'immolât « aux pieds de la croix » pour punir sa pensée, qu'il entrât à la Trappe et qu'il se dévouât auprès des cholériques. (1)

On pourrait observer que le poète du *Jardin des Oliviers* avait une grande soif de pénitence pour les autres ; qu'on est sévère quand on juge son prochain ; que tout est grave dans les fautes d'autrui, léger dans les siennes !

Sainte-Beuve qui avait écrit la Préface aux *Paroles d'un Croyant*, et s'était chargé de la publication de ce livre, constate que l'auteur du pamphlet destiné à bouleverser le monde, n'a pas changé de sentiments, et qu'il vise toujours à « spiritualiser, guérir, moraliser chrétiennement une société passée du matérialisme à l'indifférence ». « Quoiqu'il en soit, M. de Lamennais, à nos yeux, n'est plus l'homme qui se distinguait entre tous ceux du siècle par un caractère singulier d'autorité et de foi, il est beaucoup plus du siècle, beaucoup moins prêtre et beaucoup plus écrivain et poète que nous l'avions cru le voir. Mais si le trait principal que nous lui avons attribué s'est trouvé imaginaire, tant d'autres traits de vertu, d'ingénuité, de talent nous paraissent et nous paraîtront toujours les mêmes dans cette respectable figure » (2). Sainte-

(1) F. DUINE, *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*. Paris, Garnier, 1922, in-8, p. 210.

(2) SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*. Paris, Calman-Lévy, in-18, 1876, p. 198.

Beuve ajoute que *Les Affaires de Rome* est un livre destiné à clore la série de ceux que cet auteur avait déjà publiés. « De plus, cette publication, observe le critique, ne ressemble pas à ses précédentes, ni par le ton, ni par les principes, elle se rattache à cette série d'écrits futurs que nous promet l'illustre auteur. Singulière énergie, révolution individuelle à jamais étonnante que celle qui raye d'un trait de plume et renvoie comme à néant tout le passé d'une telle vie, et qui fait qu'à plus de cinquante-trois ans, on en recommence une nouvelle, à beaucoup d'égards une contraire, avec toute la ferveur de la jeunesse, avec tout le dégagé, tout l'absolu d'une première entreprise » (1).

« En examinant ce livre, nous supposons que nous avons lu tous les livres de M. de Lamennais, et que, nous nous en souvenons ; l'illustre auteur, dans sa marche infatigable peut se comparer à une comète ardente qui a successivement apparu à l'horizon de plusieurs mondes d'esprits, salué d'eux avec transport à cause de son éclat, à mesure qu'il se découvrait pour la première fois dans leur ciel. Il y avait dans son entier développement une courbe aussi vaste que réelle et régulière. Mais l'astre voyageur continuait d'aller, nous avons cessé de croire à une évolution continue, réglée par un secret compas » (2).

« Chose singulière, ajoute encore Sainte-Beuve, et à jamais digne de méditation pour ceux qui en ont été témoins ! Tandis que M. de Lamennais luttait ainsi et se croyait sûr et ne doutait pas, il dérivait sans

(1) *Ibid.*, p. 248.

(2) *Ibid.*, p. 249.

s'en apercevoir d'abord, et ne se tint plus. Y eut-il pour lui un moment où le vase sacré se brisa entre ses mains, et où la divinité de ce qu'il avait cru s'évanouit avec fracas comme dans un orage ? Y eut-il déclin et descente insensible jusqu'au bout, comme pour ces villages au penchant des montagnes qui glissent peu à peu du rocher sans secousse ?... Lui seul pourrait nous le dire, si sa mémoire parlait. Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'influence comme atmosphérique du siècle qui, en deux ou trois années, a rongé et pénétré cette trempe si forte et l'a oxydée si profondément. Dans cette volonté de fer, dans cette chaîne logique d'airain, dans cette vie constamment austère et intègre, il y a eu un moment où tout s'est brisé... oui, tout » (1).

Sainte-Beuve fait remarquer les contrastes que l'on rencontre dans cet ouvrage et qui sont dus peut-être au temps qui s'écoula entre son voyage à Rome et la composition de l'ouvrage. « Cette contradiction, dans le courant du livre, est continuelle et frappante » (2). Le critique blâme, chez Lamennais, les phrases sévères qui se trouvent à la fin de ce livre et qui se rapportent aux protestants et aux saint-simoniens.

M. Sylvestre de Sacy, en 1837, fait paraître un article sur les *Affaires de Rome*, où il reproche à Lamennais d'abandonner le catholicisme, après en avoir été la gloire. « Aujourd'hui, c'est l'histoire de son procès à Rome et de sa condamnation que M. de La Mennais publie sous ce titre : *Affaires de Rome* ;

(1) *Ibid.*, p. 257.

(2) *Ibid.*, p. 263.

c'est aussi l'histoire de son âme dans cet épouvantable cataclysme qui a submergé en un moment toutes ses anciennes idées, histoire plus curieuse et plus saisissante, à mon gré, que celle de beaucoup de rois et d'empereurs ! roman dont les péripéties et la catastrophe ont, pour un esprit sérieux, un intérêt bien autrement vif, bien autrement touchant que les aventures vulgaires qui composent ce qu'on appelle d'ordinaire un roman ! M. de La Mennais a d'ailleurs mis dans ce livre singulier tout le talent qu'on lui connaît. Son récit est ferme et bref. Sous un air contenu, la passion lui échappe en traits d'un froid mépris ou d'une haine amère. Tout l'orgueil que peut contenir le cœur de l'homme déborde dans ces pages, toutes les passions violentes y bouillonnent. Heureusement une teinte de mélancolie touchante tempère de temps en temps l'arrogance de l'homme de parti, et nous ouvre le fond de ce cœur qui saigne encore du coup cruel porté à ses convictions. Quelquefois aussi les malédictions perpétuelles, et, il faut le dire, insupportables à la fin, de M. de La Mennais contre tout ce qui est autorité, font place à de délicieuses descriptions des lieux qu'il a vus. L'abus des images et des formes bibliques est le défaut de ce livre, défaut qui se trouve, au surplus, dans tous ceux que M. de La Mennais a publiés jusqu'ici. Au fond, l'ange foudroyé n'est pas abattu. Le pape a condamné M. de La Mennais ; M. de La Mennais condamne le pape et l'Église catholique : il leur prédit une chute prochaine et inévitable. C'est la conclusion de l'ouvrage. Le pape et l'Église catholique répondront sans doute à M. de La Mennais qu'il y a de sa part bien de l'orgueil à vouloir substituer sa propre infail-

libilité à l'infailibilité du siège de saint Pierre, et qu'après tout, les moyens de salut qu'il n'imagine pas, Dieu les trouvera » (1).

Après des considérations aussi simples que frappantes M. S. de Sacy continue : « La parole en vertu de laquelle vous avez cru si longtemps à l'infailibilité des successeurs de saint Pierre n'est pas effacée de l'Évangile. Tant de crimes, tant de vices monstrueux dont quelques papes ont souillé leur siège, tant d'intrigues politiques auxquelles ils n'ont pris que trop de part, les empoisonnements et les trahisons d'un Alexandre VI, les voluptés d'un Léon X, les emportements et la politique toute guerrière d'un Jules II, le trafic scandaleux des choses saintes, l'abus énormes des excommunications, tout cela vous était connu et tout cela n'ébranlait pas votre foi en l'infailibilité du pontificat. Comment l'Encyclique de Grégoire XVI a-t-elle tout à coup fait tomber pour vous le prestige ? » (2). M. S. de Sacy finit son article par ces mots : « M. de Lamennais outre tout, exagère tout, insulte, maudit rois et papes ! Aussi, malgré un admirable talent, est-il à craindre qu'il ne reste guère de lui qu'un nom extraordinaire, et que ses livres ne passent comme ses idées, promptement » (3).

L'*Univers*, journal religieux, politique, scientifique et littéraire, publie un article qui a pour titre : *Publication nouvelle de M. de La Mennais « Les Affaires de Rome »*.

« On annonçait, depuis quelque temps, un nouvel

(1) Sylvestre de SACY, *Variétés littéraires, morales et historiques*. 2^e édit., t. II. Paris, Didier et C^{ie}, 35, quai des Augustins, 1859, in-16, p. 19 et 20.

(2) *Ibid.*, p. 23.

(3) *Ibid.*, p. 26.

ouvrage de M. F. de Lamennais ; cet ouvrage vient de paraître. Il est intitulé : *Affaires de Rome*. C'est, en effet, un récit des rapports de l'auteur avec le Saint-Siège, surtout depuis la publication de l'*Avenir* ; ou plutôt c'est à l'occasion de ces rapports, un plaidoyer réfléchi et froidement raisonné contre l'Église de Jésus-Christ. La parole de l'écrivain n'a point sa fougue accoutumée ; mais elle est habile à semer les défiances et à créer des préventions. Il ne parvient point à dépouiller toujours le langage de son ancien amour pour le centre de l'unité chrétienne ; toutefois sa modération contrainte et même parfois un vernis d'indifférence dissimulent mal la profondeur de sa blessure et un ressentiment qu'il se cache peut-être à lui-même » (1).

Ce critique continue en disant qu'un catholique ne peut trouver dans *Les Affaires de Rome* aucun appui et aucune consolation, et que même le libraire qui en est dépositaire refuse de livrer le volume au public.

« La défection de M. de Lamennais est bien déplorable, et ce qu'il y a de plus triste c'est qu'il ne semble pas être encore là où il doit aller, si, touché de la grâce, il ne recouvre pas le précieux don de la foi » (2).

Ce même auteur ajoute que Lamennais semble avoir tenu beaucoup à occuper les trompettes de la renommée. Par conséquent il devra encore s'estimer heureux d'être combattu, « car, autrement, son nouveau livre passerait inaperçu ».

M. l'abbé Foisset, le 2 décembre 1836, adresse une

(1) *L'Univers, journal religieux, politique, scientifique*, p. 661, in-fol., n° 56, 5 nov. 1836,

(2) *Ibid.*, p. 853, n° 78, jeudi, 1^{er} déc. 1836.

lettre à l'*Univers*, dont il est le collaborateur ; cette lettre se rapporte aux *Affaires de Rome*.

« Je ne suis qu'un soldat et je n'ai que du zèle ; mais je viens de lire le dernier écrit de M. de La Mennais et quel est le prêtre, quel est le simple fidèle qui n'a pas à cette lecture frémi d'une indicible impatience de protester contre cette inqualifiable publication ? » (1)

Le critique veut montrer que les deux prétentions de Lamennais sont celles de se justifier par ce livre et celle d'en finir avec la foi catholique. Après des considérations, plus ou moins heureuses, après une litanie de *n'est-il pas vrai*, il affirme que ce livre est dangereux sous tous les rapports et que l'auteur n'a pas le droit de « dénaturer la pensée de Rome ; elle est précise et, comme toujours, d'une incomparable exactitude ». L'abbé Foisset termine sa critique ainsi : « Au reste la question peut se vider sans ambages quelconques. Et nous aussi, nous nous emparons de l'argument, et nous disons aux catholiques : « Voici que M. de La Mennais jette le masque et lutte corps à corps contre l'Église. D'un côté un homme isolé, qui a le triste courage de se renier lui-même et qui ose frapper sa mère en aveugle, sans savoir que mettre à la place des ruines qu'il invoque ; de l'autre, les promesses divines et une tradition de dix-huit siècles. Choisissez ! »

Le 9 décembre 1836, l'*Univers* publie un autre article, qui contient une critique du livre de la rupture avec Rome. On commence par une appréciation de l'article que Sainte-Beuve avait déjà écrit sur ce livre et l'on ajoute que « La voix de M. Sainte-Beuve

(1) *L'Univers*, n° 79, p. 937 et 939, in-fol.

ne saurait être suspecte à l'auteur des *Affaires de Rome*. C'est une voix amie, la voix d'un disciple qui lui était venu aux jours de l'*Avenir*, qui était resté fidèle aux *Paroles d'un croyant* » (1).

Le 17 décembre, ce même journal, reprend sa critique sur le livre de l'abbé : « Nous avons hésité quelque temps à reparler encore de la nouvelle brochure de M. de La Mennais, désirant éloigner le plus possible de nous et de nos frères, un grand scandale et une grande douleur ; toutefois, comme il est de notre devoir de prémunir nos lecteurs contre toutes les tentatives de l'esprit d'erreur... », Il ajoute : « Il est difficile de donner en peu de lignes une idée complète de ce déplorable volume, tant il renferme de choses diverses. Politique, controverse, souvenirs de voyages, mémoires personnels, histoire générale, prophéties, il y a de tout cela dans les *Affaires de Rome* et tout cela raconté, discuté, déclamé en un style tour à tour âcre comme l'épigramme, pompeux comme l'épopée, froid et serré comme la dialectique, menaçant comme une vision de l'Apocalypse. Mais si la forme est variable et peu aisée à déterminer, rien de plus clair, en revanche, que la pensée qui a constamment inspiré l'auteur : c'est d'un bout à l'autre une pensée de haine et de vengeance contre l'Église catholique, un dessein formel, et bien prémédité de l'avilir, de la perdre aux yeux du monde entier, d'anéantir son autorité. A cette seule fin tendent toutes les pages, toutes les lignes de l'ouvrage. Depuis la description de Rome spirituelle et temporelle, depuis les portraits de ses personnages les plus

(1) *Ibid.*, n° 85, p. 1009, in-fol.

éminents, des corps religieux les plus respectables, jusqu'à la peinture des mœurs italiennes, des constitutions et des gouvernemens ; le paysage même et le beau ciel de l'Italie, tout devient arme entre les mains de M. de La Mennais. Il ne se lasse point de frapper ; tantôt directement, tantôt d'un côté, comme pour donner le change » (1).

Après avoir montré comment certains passages ont une ressemblance avec les *Provinciales*, il continue : « Chacun savait que la plume de M. de La Mennais devenait souvent une hache ou un brandon ; fallait-il ce voyage d'Italie pour nous apprendre qu'elle pouvait encore se changer en un stylet ? »

« Il faudrait un volume, ou mieux plusieurs pour réfuter en détail toutes les objections et allégations accumulées dans les *Affaires de Rome* ».

« D'une manière toujours calme et pondérée, ce journal développe des considérations sur ce qui a poussé l'apologiste à renier cette même Église pour laquelle il avait tant lutté. Mais il finit par déclarer que Lamennais n'a pas agi suivant des jugemens d'humilité et de soumission et « qu'on peut et qu'on doit le plaindre assurément, mais il faut fermer son livre ou effacer cet axiome de jurisprudence : *Irato non creditur* » (2).

A.-F. Rio, dans son *Épilogue à l'art chrétien*, raconte ses relations avec l'abbé Lamennais surtout pendant le voyage de Rome, et il se déclare fier de jouir de l'intimité d'un homme qui versait la lumière à pleines mains. « C'était toujours l'influence de mes amis de Rome, c'est-à-dire de M. de Lamennais, que M. de

(1) *Ibid.*, n° 92, p. 1093.

(2) *Ibid.*, n° 92, p. 1094.

la Ferronnays redoutait pour moi » (1). Plus loin cet écrivain ajoute que Lamennais, selon lui, se rend coupable du péché d'indifférence en matière d'esthétique. « Il savait et peut-être il sentait que le beau constituait un domaine à part ; mais il laissait à d'autres le soin d'explorer les merveilles de ce nouveau monde, et l'on peut voir dans les pages qu'il a écrites sur le voyage qu'il fit alors à travers les Romagnes et la Lombardie, à quel point les œuvres d'art proprement dites lui étaient indifférentes. Tout ce qu'il a vu à Bologne ce sont les abus du gouvernement pontifical, et à Ferrare le vandalisme de la garnison autrichienne. Ce sont toujours les préoccupations politiques qui dominent. Elles sont encore plus exclusives quand il arrive à Venise. Il y a vu la misère de la population, la ruine du commerce, l'insolence de la police, et les canons braqués sur la place Saint-Marc ; mais il n'a pas vu un seul tableau, ni une seule statue, ni même une seule église, tant son sens esthétique était encore obtus à cette époque ! Ce fut à Munich que ce point de vue lui fut révélé pour la première fois » (2).

On sait que cette affirmation est vraie, car d'autres critiques, parmi lesquels Charles Boutard, disent que ce fut au contact de M. de Rio et de Montalembert que le sens esthétique s'éveilla en Lamennais et se développa au point de lui inspirer les belles descriptions qui donnent tant de charme aux *Affaires de Rome* ; pourtant, quelques-uns le méprisent, même à cet égard.

(1) Rio, *Epilogue à l'art chrétien*. Paris, Librairie Hachette, 1872, t. II, in-8, p. 148.

(2) *Ibid.*, p. 162.

M. de Rio résume le voyage de Lamennais à Rome, son séjour à Munich et la rupture avec Lacordaire. « Après toutes ses explosions de colère contre Rome, et la hiérarchie romaine, continue-t-il, il ne restait plus qu'à insulter personnellement le chef de cette hiérarchie et l'on va voir si l'écrivain s'est refusé cette satisfaction ».

« Rome est bien le pays de la haine basse qui marche dans l'ombre et blesse en se cachant. Notre bon Père Ventura vient d'être victime comme tu verras par sa lettre incluse. Cette vengeance d'hommes infâmes qui poussent un lâche et imbécile vieillard, me peine profondément à cause de l'attachement que le Père Ventura avait pour le séjour de Rome. C'était son bonheur, sa vie. Dieu punira tous ces attentats d'une tyrannie mourante » (1).

Il est inutile de prolonger l'examen de cette critique qui passe au crible le contenu des *Affaires de Rome* avec des remarques importantes et justes, mais non dépourvues d'une certaine âpreté, ce qui gâte en partie ce travail.

Un autre adversaire, l'abbé Clausel de Coussergues, vicaire général de Beauvais, s'applique à étaler tous les défauts des doctrines « subversives » de Lamennais, sans considérer ses qualités. Il commence ainsi : « Quel singulier spectacle vient de nous donner ce pauvre auteur, torturant toutes ses facultés et se débattant misérablement dans le piège où il est pris ! Qui se serait fait une idée de tous ces mots jetés au hasard qui s'embarrassent, s'entrechoquent et se détruisent mutuellement ? C'est un gouffre, un chaos où le sens

(1) *Ibid.*, p. 183.

commun s'abîme et se perd ». Puis, il ajoute : « Est-ce un enfant de la lumière ou en enfant de ténèbres qui nous prophétise de si étranges choses ? ». « L'homme, séduit et comme enivré par ses propres pensées, s'aveugle, s'enfonce chaque jour davantage dans les ténèbres où l'on conduit ses fausses lumières. Quelques esprits faux, quelques enthousiastes ignorans lui applaudissent, quelques dupes le suivent, et les rêveries les plus folles, toujours trop tard réprimées, trouvent, pendant un temps, des prosélytes » (1).

L'abbé Combalot, ancien disciple de Lamennais, se montre un ennemi acharné. Les deux lettres qu'il écrit de Lyon où il prêche l'Avent, à son maître, sont assez remarquables pour que j'en cite des passages, qui contiennent des appréciations curieuses sur M. de La Mennais et sur les *Affaires de Rome*.

« Les phases de votre génie formeront un jour l'un des chapitres les plus curieux et les plus lamentables de l'histoire des variations de l'esprit humain, car peu d'hommes en politique, en philosophie, en théologie même ont varié autant que vous, jusqu'au jour fatal où s'est consommée la ruine de votre foi.

» Je dois dire, cependant, que nul homme, peut-être, ne posséda plus pleinement que vous les défauts de ses qualités. Votre génie est inflexible et absolu, et vous êtes plus poète que philosophe.

» L'acte d'accusation que vous avez dressé dans les *Affaires de Rome* contre l'Église et contre son chef, et dans lesquelles vous avez ramassé, comme en un faisceau, tous vos blasphèmes, se résume ainsi :

(1) M. l'abbé CLAUSEL de COUSSENGUES, *Mémorial et ses doctrines subversives de la saine philosophie et de la foi*. Paris, Impr. d'Adrien Le Clère et C^{ie}, 1827, in-8°, p. 17, 24, 26.

» Le Pape et la hiérarchie pontificale ont vendu la doctrine de Jésus-Christ aux tyrans. Pour prix de l'or qu'ils reçoivent des rois de la terre, ils ont marqué le livre des Saints Évangiles du sceau du despotisme et de la servitude, et ils ont dit : Peuples, obéissez aux hommes à diadème, vos biens, vos vies, tout leur appartient : quoiqu'ils fassent, vous devez tout souffrir, sans résister, sans murmurer ; leur pouvoir est indéfectible, ils sont ici-bas les images de Dieu.

» Quiconque a lu attentivement les *Affaires de Rome* sera forcé de convenir que telle est la pensée dominante de cet ouvrage. C'est là le cauchemar de votre haine, et le cercle dans lequel tourbillonne incessamment votre raison tombée.

» Un examen sévère de l'opuscule sur les *Maux de l'Église* démontrerait, peut-être, que, déjà à cette époque, votre foi avait reçu de cruelles atteintes, et qu'il s'y était fait des modifications effrayantes ; mais quel abîme vous sépare aujourd'hui de Frascati ! Le savant religieux dans le sein duquel vous versiez vos amères douleurs vous regardait peut-être comme le triste Jérémie de ces tristes temps. Qu'il était loin de soupçonner que le livre, dont vous lui lisiez les pages brûlantes était conçu dans un ordre d'idées qui subiraient bientôt de profondes et nécessaires modifications.

» Catholique et prêtre encore à Frascati, vous êtes devenu l'ennemi de l'Église et du sacerdoce ; et voilà le sens littéral de ces paroles désespérantes ; il fut conçu dans un ordre d'idées qui ont dû nécessairement subir de profondes modifications.

» Méditez, Monsieur, l'épilogue sacrilège que vous avez placé à la suite des *Maux de l'Église*, et vous

avouerez vous-même que cette pièce de poésie est une production délirante qui suppose, non pas « des modifications suivies par une intelligence » mais une perturbation tellement profonde, qu'elle serait de nature à épouvanter l'enfer ».

L'abbé Combalot apostrophe encore son ancien maître : « Ce dernier opusculé, commencé à Rome ou à Frascati, pendant la halte de colère que vous y faisiez, en attendant l'examen de vos théories révolutionnaires, ressuscite, en les exagérant, les doctrines de l'*Avenir* et recèle le germe de l'erreur monstrueuse que vous voudriez substituer au protestantisme, pour n'avoir pas la honte de vous faire le disciple d'un moine apostat en cessant d'être celui de Jésus-Christ » (1).

Quel est cet abbé Combalot qui s'est montré le juge si sévère d'un homme comme Lamennais? Entre eux, les menaisiens le plaignaient comme un « pauvre homme », même après qu'il eut rompu — et encore de quelle façon ! — avec le maître de la Chênaie. « On a essayé de faire une renommée, comme orateur sacré, à ce missionnaire apostolique. En réalité, c'était un bretteur de la chaire, un matamore de l'éloquence religieuse (2) ».

M. Paul Vulliaud dit de l'abbé Combalot, au sujet de sa critique des *Paroles d'un croyant* : « L'orateur veut être grandiose, il est ridicule ; il veut être foudroyant, il est bouffon. Ce sont des mots noyés dans un insupportable jargon. Il ne lui suffit pas de jouer,

(1) *Première lettre* de M. l'abbé Combalot à M. F. de La Mennais, en réponse à son livre contre Rome intitulé : *Affaires de Rome*. Paris, Gaume Frères Debécourt, 1836, in-8°.

(2) Paul VULLIAUD, *Les paroles d'un croyant, de Lamennais*. Amiens, Edgar Malfère, in-16, 1928, p. 144, 145.

sans danger, au bravache, en s'attaquant aux *Paroles*, il ambitionne, lui, Combalot, de disqualifier la personne de l'auteur. Il essaie de le diffamer sous le rapport de la probité ! Ne lui reproche-t-il pas d'avoir, dans son livre sur les *Affaires de Rome*, inséré le mémoire que les pèlerins de l'*Avenir* avaient remis au Pape, sous prétexte que la rédaction en était de Lacordaire ! Lamennais aurait pu aisément divertir le monde aux dépens de son adversaire si délicat, en lui réclamant, à meilleur droit, le matériel qu'il avait « usucapé », de sa libre et pleine autorité : mobilier, lits, meubles, linge, argenterie, faïence, etc. (Lettre de Lamennais à Montalembert, p. 113). Ce qui lui faisait s'écrier un jour d'exaspération : « La soutane, il me semble, n'autorise pas le vol » (1).

» Bien que l'on soit décidé à toutes les indulgences, l'enquête, facile à conduire, sur les rapports de Lamennais et l'abbé Combalot, ne tourne pas en faveur de ce dernier .

» Si le solitaire de la Chênaie, ajoute M. Paul Vulliaud (2), ne répondit pas à la première ni à la deuxième lettre à M. l'abbé Lamennais, pas plus qu'il ne répondit à quelque contradicteur des *Paroles d'un croyant*, il trouva un défenseur aussi désintéressé qu'imprévu. L'abbé Goudard répliqua aux deux lettres de l'abbé Combalot par deux brochures. Je n'ai pu consulter que la première. Pour venger Lamennais, cet ecclésiastique a saisi l'arme la plus redoutable : le ridicule. Sa riposte est hilarante. Cependant le malheur veut que les deux prêtres ayant été personnellement liés, tous les faits que relate Goudard, au détri-

(1) Lettre à Eugène Boré. Cf. *Lamennais inconnu*, p. 391.

(2) *Op. cit.*, p. 146, 147, 148.

ment de Combalot, sont réels. Et Combalot fait peine à voir ! »

M. Michaud, dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* (1), donne des notices sur Lamennais, mais sans précision ni clarté ; on dirait qu'il a évité d'exprimer sa pensée, et qu'il s'est borné au récit de faits et des impressions d'autrui.

L'abbé Bautain se montre « l'adversaire le plus ferme et le plus redoutable » de Lamennais. Cet ecclésiastique, ancien universitaire et docteur en médecine, a écrit une censure de la doctrine menaisienne (2), où il prétend que le philosophe malouin « s'égare en des systèmes aussi erronés dans leurs principes que funestes par leurs conséquences » ; puis il ajoute « que tout cela ne l'étonne pas, étant la conséquence nécessaire de la doctrine du sens commun. Dans les *Paroles d'un croyant*, il trouve qu'il y a « ou une immense erreur ou un affreux mensonge ; ou M. de Lamennais ne comprend pas le christianisme, ou il le calomnie ».

« Nous ne suivrons pas l'auteur, continue l'abbé Bautain, dans le monde fantastique, où il lui a plu de se placer (3). Nous laissons de côté ses fictions, pour voir le monde et les choses dans leur réalité. Quelque brillants que soient ses tableaux, ils ne nous séduisent pas, et bien que nous admirions l'énergie naturelle et la naïveté étudiée de son style, nous voulons aussi et pardessus tout, la vérité ; et la vérité n'y est pas ! »

Des doctrines de Lamennais, il déduit comme uni-

(1) MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*. Paris, C. Desplaces, in-4°, t. XXIII, p. 63.

(2) *Réponse d'un chrétien aux paroles d'un croyant* par l'abbé BAUTAIN. Strasbourg, Paris, Dérivaux Lib., 1834, in-8°, t. II, p. 1 et 2.

(3) *Ibid.*, p. 4.

que conséquence « l'excitation du peuple à la haine et à la révolte ».

L'abbé Bautain affirme encore que « ces discussions qui se rapportent aux *intérêts du monde*, aux affaires du temps, *appartiennent aux hommes du monde et du siècle*. *Le prêtre est l'homme du ciel, le ministre d'un royaume qui n'est pas de ce monde*. Sa mission, à lui, est d'annoncer les vérités éternelles, les choses qui ne passent point » (1).

Cet abbé est enfin plus charitable et plus serein dans sa colère que les autres adversaires du prêtre breton, car il s'adresse au Seigneur en ces mots : « O Sauveur des hommes, qui avez prié sur la croix pour vos bourreaux, pardonnez à votre ministre égaré ! Non, il ne sait pas ce qu'il a fait ; il ne sait pas quel est l'esprit qui le pousse ! »

Madrolle est un autre adversaire de Lamennais ; ce Madrolle, que le professeur Lerminier a appelé le « Diogène de Sacristie », reproche à l'apologiste, non sans raison, d'avoir dit de l'Église ce que même les protestants n'avaient pas eu la hardiesse de dire au peuple. Il nie que Jésus-Christ ait été un novateur : « Il porte l'audace jusqu'au blasphème, dit-il, car il appelle novateur le Sauveur du monde, qui passa sa vie à montrer le danger des novateurs ».

Quant aux *Affaires de Rome*, M. Madrolle écrit (2) : « *L'Affaire de Rome* n'a pas même le mérite d'être hérétique ou séditieux, et nous ne savons si Rome daignera lui faire les honneurs de l'*Index*. Le parquet

(1) *Ibid.*, p. 7 et 8.

(2) *Logique d'un Fidèle*, où l'on présente l'histoire du parti et la réfutation des ouvrages de l'abbé de Lamennais, 2^e édit. Paris, Beau-Jouan, rue des Grands-Augustins, 18, in-8°, 1837, p. 130 et 141.

de Paris, en tous cas, ne fulminera point contre elle de réquisitoire. M. de Lamennais n'avait qu'un seul livre à faire, un livre impossible : la justification du changement absolu de l'auteur. Jusque-là, c'est-à-dire, à jamais, ses dix premiers volumes *ex professo* retomberont, de tout leur poids, contre ses rebelles, contre sa plume et contre lui-même. « M. de Lamennais, jadis écrivain, n'est plus aujourd'hui qu'un homme, mais le moins intéressant des hommes du jour, un homme tombé. C'est pourquoi nul ne s'offre à le soutenir. A quoi bon ? » Toutefois M. Madrolle laisse échapper des paroles chrétiennes : « Nous avons voulu, nous, lui tendre la main pour le relever ». Et il ajoute : « Car le meilleur service, le seul qu'on puisse rendre à son frère dans l'abîme, c'est de lui montrer qu'il y est, et pourquoi il y est ».

Il continue en disant : « Nous avons voulu surtout montrer à ceux qui seraient tentés de suivre M. de Lamennais « qu'en dehors de l'Église, comme il disait jadis lui-même, il n'y a pas plus de gloire que de salut », et que l'inévitable destinée d'un infidèle est de s'évanouir au milieu d'une foule d'indifférens à sa religion » (1). « En résumé, M. de Lamennais s'est fait illusion, au point de faire d'une question d'amour propre (le plus sot des amours, a dit M^{me} Deshoulières) une thèse d'amour de la patrie. Il a déplacé la question ; nous devons la rétablir. Au lieu d'*Affaire de Rome*, au-dessus de son livre, lisez : *Mon Affaire* ; au lieu de *Maux de l'Église*, lisez : *Mon Mal*. »

Après avoir examiné la critique de M. Madrolle et de l'abbé Bautain, feuilletons les *Annales religieuses*,

(1) *Ibid.*, p. 142.

philosophiques et littéraires (1), dans une lettre adressée à l'abbé Bautain, professeur de philosophie à Strasbourg, Isidore de Montméjan rabroue cet ecclésiastique de la manière suivante : « Il me semble que vous ne vous éloignez pas assez de la doctrine de M. de Lamennais sur la certitude ». Puis il passe à la discussion des doctrines du prêtre breton, montre ses erreurs en philosophie et en politique, et se demande si les remèdes qu'il indique pour guérir les maux qui affligent l'humanité sont efficaces. « N'auraient-ils pas l'inconvénient d'entraîner de plus grands maux encore qui peuvent servir à expliquer et non à justifier les nouveaux écarts de l'auteur de *l'Essai* ? *Les Paroles d'un croyant* est écrit tour à tour par un ange et par un démon. L'ange prêche la morale de l'Évangile, le démon prêche la révolte contre le pouvoir. M. de Lamennais procède de la même manière en politique qu'en philosophie, il ne s'arrête à aucune objection, ne va au-devant d'aucune difficulté ; il pose quelques principes souvent vagues et équivoques, et puis il déclame ».

La suite de cette critique est un ensemble de discussions et d'objections, sinon tout à fait justes, du moins pondérées ; après quoi, on revient au fameux orgueil de l'apologiste : « M. de Lamennais paraît avoir un tel dédain pour tous ses adversaires, il a l'air si sûr de ses idées, qu'il semble humainement impossible qu'aucun homme puisse le ramener à la vérité. Dieu, dont la voix puissante brise les cèdres, peut seul faire rentrer en lui-même cet esprit superbe et lui montrer tout le néant de sa vaine philosophie, et de sa politique plus vaine encore ».

(1) Aix, Poutier, oct. 1837, mars 1838, in-8°, t. I, p. 262, 337, 350.

Dans ses *Réflexions sur la chute de M. de Lamennais* (1), l'abbé Gerbet examine toutes les théories du maître de la Chênaie, mais il se garde bien de le traiter d'une manière trop rude, quoiqu'on ait voulu lui attribuer de la dureté de cœur envers son ancien maître. Il dit que la *Chute d'un ange* de M. de Lamartine est le pendant des *Affaires de Rome* de M. de Lamennais. En gémissant sur ces tristes défections, il ne faut pas s'en alarmer. « La plus obscure fille de Saint-Vincent de Paul, qui déserrerait la foi, serait quelque chose de plus sinistre qu'un grand talent qui tombe. Cette chute de la charité serait vraiment la chute d'un ange : quant au génie, ce n'est guère qu'un beau mortel, qui nous accoutume, depuis six mille ans, à ses faux pas ».

« Ces dernières années, ajoute le disciple du maître malheureux (2), ont vu un fait bien rare dans les annales de l'Église. En s'exilant loin d'elle, M. de Lamennais n'a été accompagné par aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux. Tous se sont rangés à la droite du Vicaire de Dieu, et ils n'ont suivi que de leurs regards tristes celui qui s'engageait à gauche, dans une route qui conduit on ne peut pas dire où. Est-ce là comme une scène du jugement dernier ? Nous devons garder, nous gardons avec amour, une espérance meilleure. Dieu voit dans le passé des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée, rien si ce n'est le désir que Dieu lit aussi dans le fond de notre âme,

(1) Paris, au bureau de l'Université catholique, in-8°, 1838, Préface.

(2) *Ibid.*, p. 1.

s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertulien tombé la grâce d'une larme.

» M. de Lamennais déclare aussi que le premier et principal mobile de sa résistance a été son attachement à des idées politiques incompatibles avec la doctrine proclamée par Rome. C'est pour retenir ces idées, qui aboutissent en dernière analyse, à présenter la République comme le seul gouvernement légitime, c'est pour cela qu'il s'est décidé à rompre avec l'Église catholique » (1).

Ce critique ajoute encore que Lamennais a été le juif errant de la politique, et qu'il a rendu visibles à tous les excès de son aveuglement. « Celui qui dans les dernières pages de l'écrit qu'il vient de publier, n'a pas craint, d'outrager par le plus brutal sarcasme, l'auguste vieillard que la chrétienté salue du nom de Père, a eu en moi un ancien ami, qui l'aimait d'une amitié née au pied des autels, et qui avait pour lui autant de dévouement, je crois, qu'aucun des amis nouveaux qui sont venus courtoiser sa révolte » (2). L'abbé Gerbet finit son discours en implorant à genoux le pardon et la pitié de Dieu pour « l'ange déchu ».

Après de longues discussions sur les doctrines de l'abbé breton, ce critique et ce disciple affectionné, comme il le professe de la manière la plus sincère et la plus touchante, continue (3) : « M. de Lamennais pour avoir rompu avec Rome, est forcé de marcher d'égarements en égarements. Par quelles raisons essaie-t-il de justifier cette rupture même ?

(1) *Ibid.*, p. 5.

(2) *Ibid.*, p. 7.

(3) *Ibid.*, p. 113.

» Les raisons qu'il allègue forment deux séries d'objections contre les jugements du Saint-Siège. Les unes ont pour but de mettre en contradiction avec ces principes les actes émanés de Rome. Les autres prennent leur point d'appui hors de la doctrine de l'Église dans des idées purement politiques ; le tribun a entièrement remplacé le prêtre ».

Pour montrer le mal que Lamennais a commis dans son acte de révolte, l'abbé Gerbet se reporte aux premiers chrétiens et dit qu'ils étaient des hommes doux et pacifiques(1). « Ils travaillaient en paix au soulagement des maux, à la destruction des abus, ils repoussaient les formes violentes, les insubordinations politiques, par sentiment et par devoir, par esprit d'ordre et d'obéissance. Plutôt que de troubler le monde, *ils savaient pardonner*, même à ceux qui les empêchaient de faire du bien ; leur plus sublime patience était de supporter avec calme les souffrances de leur charité. Cette charité priait, avertissait, tonnait quelquefois, mais ne rugissait pas. Cet esprit se perpétue dans l'Église, de l'aveu de nos adversaires ; car ils s'accusent de lâcheté ».

Ce que l'abbé Gerbet a dit n'est que trop vrai, mais si l'on veut être indulgent pour Lamennais et lui témoigner de la reconnaissance à cause de cette vérité pour laquelle il a tant lutté et souffert, on doit reconnaître qu'il n'était pas destiné à être un prêtre, mais simplement un écrivain, un politique ou un philosophe, à moins que Dieu ne se soit servi de lui pour faire avancer l'Église dans la voie du progrès et lui rappeler que Son règne n'est pas de ce monde, et qu'à la Papauté n'est confié que les soins des âmes.

La *Revue française* (2), après la publication des

(1) *Ibid.*, p. 163.

(2) T. I. Paris, juin 1837, in-8°, p. 247.

Affaires de Rome, remarqua que les griefs de M. de Lamennais étaient alors dirigés contre Rome ; ce qu'il reproche à l'Église c'est de « concevoir et d'interpréter l'Évangile d'autre manière que le peuple ». M. de Lamennais prophétise l'avènement d'un nouveau christianisme.

M. Georges d'Alcy, dans son ouvrage sur *Le clergé français à Rome* (1), fait l'histoire des « pèlerins de Dieu et de la liberté » à Rome et décrit aussi l'état d'esprit du plus illustre et le plus savant d'entre eux, leur chef et leur maître à tous, M. l'abbé de Lamennais : « Voulant, après la désapprobation de ses doctrines, préciser et définir les termes de sa soumission au Saint-Siège, il a été entraîné, par une pente inaperçue d'abord, et de discussion en discussion, à rétracter même sa rétraction ; et, devant ce redoutable juge qui s'appelle Église ; lequel n'est souvent que le clergé soupçonneux et jaloux, toujours présent... » (2)

Ce critique continue de la sorte et affirme que Lamennais « n'a pu tenir la foi jurée ». Mais il explique cette expression par les mots suivants : « Son âme était trop convaincue, son intelligence trop active, trop curieuse, trop entraînée vers la nouveauté, pour qu'il fût possible à l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, de dormir dans l'incertitude, de rester au deçà des limites qui lui étaient imposées, quand il croyait apercevoir, par delà, la justice et le droit, la vérité elle-même » (3).

M. Georges d'Alcy s'efforce de rester modéré et d'apprécier les faits à leur juste valeur. Il compare M. de Lamennais « à cet homme dont parle l'Évangile,

(1) Paris, Challamel édit., 1840, in-8°, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 13.

et qui prétendait redresser à lui seul, et sur le coup, un cèdre courbé par l'orage » (1).

Voici comment ce critique achève sa dissertation sur Lamennais : « L'Église fortement ébranlée par l'étreinte nerveuse du logicien, s'est un instant ployée à son gré ; mais revenant soudain et violemment sur elle-même, elle a fait perdre terre à l'audacieux lutteur, puis elle l'a rejeté loin par delà toute limite » (2). Si M. d'Alcy peint en peu de mots le sort malheureux du prêtre superbe, il ajoute que, « néanmoins, une grande impulsion avait été donnée et reçue », et que « l'Église se trouvait toute préparée à revenir à ses destinées réelles, pourvu que quelques travailleurs, moins passionnés et moins brusques, vinssent accomplir l'œuvre régénératrice, sans porter une atteinte sacrilège à l'inviolabilité du dogme, sans que le christianisme ait à souffrir de leurs efforts et de leur travail » (3). On voit que M. d'Alcy ne se porte pas aux extrêmes dans son jugement envers le grand apologiste, et que, tout en reconnaissant les torts de celui-ci, il souligne les bienfaits qu'il a rendus à l'Église.

Béranger (dans une lettre inédite du 17 novembre 1836), avec une incompréhension parfaite des choses catholiques et de la mentalité de son nouvel ami, engagea l'auteur des *Affaires de Rome* à en appeler au futur concile (4).

Paul Janet, dans sa *Philosophie de Lamennais* (5), exprime sa pensée à propos des *Affaires de Rome*, d'un ton calme et avec une grande considération pour

(1) *Ibid.*, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 14.

(3) *Ibid.*, p. 14.

(4) *La Mennais*, par F. DUINE, p. 211.

(5) Paul JANET, *La Philosophie de Lamennais*. Paris, Félix, Alcan, 1890, in-8°, p. 90.

l'apologiste. « Sans nous prononcer sur cette nouvelle déclaration de guerre, ni même sur le fond des choses, il nous semble, dis-je, que la cour de Rome a été bien dure, bien impérieuse, bien exigeante pour un grand homme qui, en définitive, n'avait jusque-là, comme catholique, commis aucun péché. Car la conception de la politique catholique, défendue par l'*Avenir*, était une thèse libre, au moins tant que Rome n'avait pas parlé, même l'annonce de la reprise du journal pouvait bien être une faute, mais enfin ce n'était pas une faute catholique, puisque l'Église n'avait encore rien dit ; c'était une imprudence et un manque d'égard, mais ce n'était pas encore un acte de révolte ».

L'Illustration (1), toutes considérations faites sur Lamennais et ses ouvrages, finit par s'exprimer en ces termes : « Peu d'hommes, en ce siècle, ont excité autant de haines acharnées et d'enthousiasmes ardents. Son nom appartient désormais à l'histoire et comptera sans aucun doute au nombre des premiers écrivains, des plus éminents philosophes et des plus grands poètes de notre époque ». On ajoute encore que, s'il s'est trompé, il l'a fait sincèrement.

Le duc de Broglie, parlant de Lamennais, avait dit que cet écrivain offrait une « curieuse et douloureuse étude de psychologie morale. Il faudrait la faire lire à tous ceux dont la foi s'ébranle et qui croient pouvoir trouver dans le doute et dans l'émancipation de la pensée un repos et une consolation quelconque » (2).

« Un nouveau système ! écrit un éminent critique.

(1) *L'Illustration*, t. XXIII, mars 1854. Paris, 60, rue Richelieu, in-fol., p. 141.

(2) E.-D. FORGUES. *Œuvres posthumes de Lamennais*. Paris, Paulin et Le Chevalier, 1859, in-8°. Correspondance, t. I. Introduction.

Se flatter qu'après dix-huit cents ans on sera plus habile que tous les pontifes, que tous les conciles et que tous les saints ! S'imaginer que l'Église en est encore à connaître les fondements de sa foi ! Cette seule pensée aurait dû frapper et retenir un esprit vraiment philosophe » (1).

M. P. Hazard n'emploie pas un langage véhément contre l'écrivain. Il se borne à examiner ses ouvrages et à s'exprimer ainsi à la fin de sa courte biographie : « Il n'est pas un de ses livres — même à choisir ceux qui nous semblent déparés aujourd'hui par une violence excessive dans la polémique ou entachés d'emphase — qui ne porte la marque d'une âme sincère et passionnée. Il n'en est pas un — même à choisir ceux qui semblent tous remplis de discussions théologiques et politiques — où l'on ne rencontre des pages exquises de poésie. Même si nous cessions de le lire, il survivrait encore. Car il y avait en lui je ne sais quelle force contagieuse qui a fortement agi sur ses contemporains ; Lamartine, un des premiers, en a subi la puissance ; ni Vigny, ni Hugo, ni George Sand ne l'ont ignorée. Il y a du Lamennais dans la pensée de toute la génération romantique » (2).

Les protestants ne pouvaient voir sans plaisir le coup de bélier lancé contre les murailles de la Babylone d'iniquité.

Cependant, le polémiste ne ménageait pas leur « système bâtard, inconséquent, étroit ». Il n'eut jamais

(1) *Confidences de Lamennais*. Paris, Perrin, 1886, in-8° (*Introduction aux lettres inédites par M. Eugène de la Gournerie*, p. 11).

(2) P. HAZARD, *Histoire de la littérature française*. Paris, Libr. Larousse, *Lamennais*, 1923-1924, in-4°, t. II, p. 231.

de sympathie pour les sectes illogiques et individualistes, si intéressantes qu'elles soient » (1).

Le jugement de l'Église anglicane est piquant à relever sur les lèvres du cardinal Newman, qui n'était alors que *fellow d'Oriel*. Il accorde que le pouvoir temporel nuit à la vie spirituelle de l'Église, et il pense que les objections huguenotes contre la théorie romaine de l'infailibilité ne sont pas vaines ; mais il sent dans le menaisianisme une odeur inquiétante et malsaine, encore que l'écrivain soit « puissant, original et instructif ! » (2).

Plusieurs ont vu les changements de leur esprit pour ne pas déconcerter les fidèles, qu'ils avaient affermis dans les certitudes divines et ne pas les jeter dans les voies dangereuses des infinies désillusions. Ce silence est grand. Cette œuvre, les *Affaires de Rome*, mettait en cause de hauts personnages et contenait des renseignements curieux ; l'art de narrer et de décrire s'y alliait au savoir-faire du polémiste et au style du prophète.

Dans son article, qu'on put lire quinze jours à peine après l'apparition des *Affaires de Rome*, Sainte-Beuve disait : « Le talent, ce don, cet instrument un peu particulier a gagné chez M. de Lamennais en souplesse, en variété, en grâce et en coloris, sans perdre en force » (3).

« Mon livre, écrivait M. de Lamennais à son ami Marion (18 novembre 1836) (4) a été lu avec intérêt et avec fa-

(1) F. DUINE, *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*. Paris, Garnier, 1922, in-8°, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 210.

(3) *Ibid.*, p. 208.

(4) *Ibid.*, p. 209.

veur, et si je tenais à cette vanité qu'on appelle gloire littéraire, j'aurais lieu d'être plus que satisfait ».

Quelques jours après, il disait au même ami : « Chateaubriand a été très bien pour moi. Béranger m'a écrit des choses beaucoup trop fortes pour être répétées. Bien d'autres, surtout parmi la jeunesse, ont été vivement touchés » (1).

Victor de Laprade, qui avait alors vingt-quatre ans, s'écriait : « J'étouffe à admirer cela tout seul » ; il s'indignait contre l'abbé Combalot, qui invectivait « contre le saint des saints » (2).

On considère généralement les *Affaires de Rome* comme le plus naturel et le plus gracieux des ouvrages de Lamennais et l'on répète volontiers les mots de Renan sur « le calme, la réserve de bon goût et la sincérité qui respirent dans tout ce livre » (3).

Un écrivain italien, Vincent Gioberti, de grande renommée, mais de jugement étroit pour tout ce qui concerne le progrès, a été un des ennemis implacables et ouvertement déclarés de Lamennais. Dans une lettre très longue, pleine d'invectives contre lui, ses ouvrages et ses doctrines, il exprime sa pensée sur les *Affaires de Rome*, de la manière suivante : « Les ouvrages de M. de Lamennais sont des météores éclatants, qui n'ont point d'avenir parce qu'ils manquent de cette solidité qui n'est pas moins nécessaire pour perpétuer la pensée du philosophe, que pour conserver celle de l'artiste. La parole mélodieuse s'éteint avec le souffle qui passe ; la vérité seule est immortelle » (4).

(1) *Ibid.*, p. 209.

(2) *Ibid.*, p. 209.

(3) *Ibid.*, p. 209.

(4) Vincent GIOBERTI, *Lettre sur les doctrines philosophiques et politiques de M. de Lamennais*. Bruxelles, 1842, in-12, p. 9.

« Il a plutôt le goût que le talent du paradoxe, et à cet égard il me paraît bien inférieur à Rousseau. Si l'on soulève le voile séduisant qui couvre ses conceptions, on s'aperçoit qu'elles sont presque toutes empruntées. Il excelle dans l'art des détails, et sait s'approprier à merveille les pensées d'autrui en leur donnant le cachet de son talent. Il brille comme écrivain et non pas comme penseur » (1).

« On se ressouvient du premier écrit, par lequel l'auteur signala son schisme (*Affaires de Rome*), de ce livre élégant et vide, rédigé en style de roman, où l'orgueil blessé se trahit par le sarcasme, et où en voulant prouver que l'Église a proscrit la liberté par la condamnation de la révolte, qui est sa plus grande ennemie, on le fait avec des raisons si pitoyables que le plus médiocre sophiste saurait faire mieux. Voilà la peine que Dieu inflige aux beaux esprits qui oublient la sagesse ; il les laisse déraisonner comme des radoteurs ou des enfants » (2). « Mais ce qu'il y a ici de plus singulier c'est l'éclatante contradiction de l'auteur avec ses propres doctrines. Comment en effet se serait-on attendu de voir un philosophe *humanitaire* qui, entraîné par le plaisir de donner un démenti à l'Église catholique, sape, sans s'en apercevoir, les fondements de son propre système ? Chose merveilleuse ! Un chrétien renonce à sa foi, un prêtre catholique abjure son caractère et son baptême pour exagérer les droits qui découlent de la fraternité humaine, et il anéantit en même temps les titres religieux et historiques, les seuls titres certains de cette vérité sublime ! Peut-on ne pas admirer, dans ce suicide de

(1) *Ibid.*, p. 13 et 15.

(2) *Ibid.*, p. 48.

l'erreur, la justice de la Providence ? » (1). Tout cela est fort, sans doute, mais il se plaît à ajouter encore : « Les ouvrages de M. de Lamennais n'auront guère meilleure fortune. Sauf les pages inspirées par le catholicisme, ils vivront peut-être comme un habile tissu d'images et de phrases, ou bien comme un tableau animé des extravagances et des contradictions de notre siècle » (2).

« Avant cette époque, rien n'était plus sacré pour M. de Lamennais que le père commun des fidèles. Mais il y avait alors en France des gens qui faisaient la cour à l'écrivain célèbre et l'appelaient saint Athanase et saint Augustin ; ces compliments lui tournèrent la tête et il se crut tout de bon un père de l'Église. Il ne savait pas que, ce qui a fait ces grands hommes, ce n'est pas le beau style, ni même le talent et le génie, mais la science sanctifiée par l'humilité.

» Rome ne donna pas dans le piège, car elle s'était aperçue que le nouveau docteur de la chrétienté, malgré ses talents, bronchait en théologie, et en catéchisme ; néanmoins elle le traitait avec son indulgence accoutumée. M. de Lamennais enhardi par l'enthousiasme des uns et la tolérance des autres, proposa enfin au pape ce que vous savez ; il ne s'agissait de rien moins que de changer en bulle la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Le pape fut effrayé, comme de raison, non pas de ce beau projet, mais de l'état cérébral de celui qui l'avait conçu, et crut devoir faire un acte de paternité, en rappelant à l'ordre le prêtre égaré, et en lui faisant poliment entendre que son

(1) *Ibid.*, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 8.

infaillibilité était un peu moins sûre que celle du successeur de saint Pierre » (1).

M. V. Gioberti ne se borne pas à faire un examen de la pensée et de l'ouvrage de Lamennais, il se plaît à le mépriser, à l'anéantir !...

« Alors tout fut perdu. Les yeux de Lamennais se dessillèrent tout à coup, et il acquit la conviction (2) que ce catholicisme, pour lequel il avait tant combattu, hélas ! était une fable. Ne pouvant plus se flatter d'être pape à Rome, il se résigna à l'être au moins dans un petit coin de Paris, et passa du côté du peuple, c'est-à-dire de quelques journalistes et écoliers, qui lui confièrent la tiare, sauf à le charger de mettre en beau style toutes leurs folies, et à faire bon marché de sa papauté.

» Oh ! si M. de Lamennais eût connu la véritable grandeur, il se serait conduit bien autrement, et sa position actuelle, même humainement serait digne d'envie. La souveraine grandeur consiste à se vaincre soi-même, et à sacrifier au devoir le sentiment de l'orgueil, qui est la plus forte et la plus enivrante des passions.

» Oui, si M. de Lamennais eût obéi à la voix de l'Église, s'il se fût humilié devant elle comme un enfant docile, il serait devenu grand, admirablement grand : il surpasserait en grandeur morale toutes les célébrités modernes et n'aurait d'égal que Fénelon. Au contraire, comme il est tombé ! Comme il est tombé cet ange de lumière, que le génie de la religion avait placé si haut !

» Qui n'aurait pitié de ce pauvre vieillard, dont le

(1) *Ibid.*, p. 64-65.

(2) *Ibid.*, p. 65-68.

talent est si beau, dont l'âme, malgré ses égarements, est si noble et si tendre, à le voir devenu la proie des factions et l'objet de leurs impies apothéoses ? »

Ici M. Gioberti s'attendrit et s'écrie : « Qui ne serait heureux de donner sa vie et tout ce qu'il y a de plus cher au monde, pour le tirer d'un tel état ?

» Et quel bandeau, grand Dieu, lui couvre la vue ! Il s'honore dans son aveuglement, de ce qui ferait rougir un autre homme, et croit monter au capitol, pendant qu'on le traîne aux gémonies ! N'est-ce pas là une espèce de folie et la plus déplorable de toutes ? » Les yeux du critique commencent à s'éclairer : « Mais faut-il désespérer de lui ? Est-il perdu sans ressource ? Devons-nous pleurer la mort d'un frère, sans qu'aucun espoir adoucisse nos larmes ? »

» Oh, non ! on serait trop malheureux si l'on pouvait le croire, et l'Église qui gémit comme nous, mais qui, à ses pleurs, mêle des prières, nous défend de renoncer à sa plus douce espérance ».

La compassion inspire encore ceci à l'écrivain italien : « Une des propriétés merveilleuses du christianisme, c'est qu'il offre toujours à ses enfants égarés des moyens sûrs et puissants pour recouvrer leur première grandeur, et surpasser encore, s'ils le veulent, leur ancien rang. Si Dieu permet quelquefois qu'une étoile se détache du ciel, pour nous faire trembler sur notre misère, il plaît aussi souvent à sa toute-puissance miséricordieuse de relever l'astre qu'il a perdu. Plus la chute de M. de Lamennais a été profonde, plus son retour sera beau et plein de gloire, de cette gloire pure et sainte du repentir chrétien, qui ne se fane point comme les renommées de ce monde, mais survit au temps et fleurit dans l'éternité ».

Les fautes de l'apologiste apparaissent de nouveau à l'esprit du critique et lui font ajouter : « Mais tout en gardant ce précieux espoir au fond de notre âme, il serait dangereux de fermer les yeux ou de se taire sur les scandales de M. de Lamennais. Ses égarements, depuis quelques années, sont si grands et si étranges, qu'ils ne doivent pas moins effrayer les amis de la liberté que ceux de la religion ».

L'abbé Charles Boutard a écrit trois volumes sur M. de Lamennais. Ce long ouvrage prouve la justesse de sa critique pondérée et inspirée de la vérité. Pas d'expressions violentes, pas d'enthousiasme, ni d'un côté, ni de l'autre. « Après la publication des *Affaires de Rome*, dit-il (1), il ne fut plus possible de douter de la défection de Lamennais. Cette défection peut-être, sans qu'il s'en fût rendu compte, était en germe dans son âme depuis qu'il avait quitté Rome, sans avoir réussi à conquérir le Pape.

Toujours défenseur de la doctrine catholique et la Papauté, l'abbé Boutard continue : « Ce livre, on le sent à chaque page, a été écrit par l'auteur bien moins pour se justifier que pour notifier en quelque sorte, par un acte authentique, sa scission avec le catholicisme. Il est bien étrange néanmoins qu'en reniant son Église avec cet éclat, il ne veuille pas s'apercevoir qu'il se renie lui-même. Qu'on rapproche, en effet, les *Affaires de Rome* de ses premiers ouvrages, et l'on constatera aussitôt que sans cesse il se contredit ».

L'abbé Boutard examine ensuite les faits et les causes qui produisirent en Lamennais le changement déplorable que l'on connaît. « Pas d'autre changement

(1) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie, ses doctrines*. Paris, Perrin, 1913, in-16, t. III, p. 125 et 126.

que celui-ci : le Pape Grégoire XVI avait désapprouvé le programme de l'*Avenir* et condamné les *Paroles d'un croyant*. A cause de cela, Rome, « centre du monde vers lequel il faut que tout gravite », est condamné à disparaître, et la Sainte Église du Christ dont Lamennais a chanté l'immortalité en des accents sublimes, doit s'éteindre misérablement. En vérité, pour amener une pareille catastrophe, même une erreur judiciaire, à supposer qu'elle fût commise par un Pape, ce serait trop peu (1).

» Au surplus, le jugement prononcé par Grégoire XVI, Lamennais le justifiait par sa défection. Le Souverain Pontife avait déclaré, dans sa première encyclique, que certaines idées de l'*Avenir* étaient, en principe, inconciliables avec l'enseignement traditionnel de l'Église. L'auteur des *Affaires de Rome* finit par dire la même chose ; seulement l'incompatibilité des deux doctrines, étant reconnue, il conclut que c'est la doctrine de qui Rome doit succomber.

» Le Souverain Pontife dans sa deuxième encyclique, avait condamné sévèrement un excès de libéralisme qui tendait à la négation de toute autorité ; l'auteur des *Affaires de Rome*, non seulement rejette pour son propre compte la plus haute autorité qui soit au monde, mais cette autorité, il la crible de sarcasmes et la livre au mépris.

» Enfin, le Souverain Pontife avait dénoncé comme dangereuse pour la foi, la théorie philosophique de la certitude. Et voici que cette théorie conduit l'auteur des *Affaires de Rome* à abjurer ses croyances et

(1) *Ibid.*, p. 127 et 128.

à soumettre l'Évangile même à l'interprétation de l'humanité.

» C'est à peine si l'histoire offre un second exemple d'une défection si prompte et si complète ».

Lamennais s'est trompé néanmoins, sur un point qui n'est pas sans importance. Il a écrit dans les *Affaires de Rome* : « Nous avons soumis au Saint-Siège une exposition exacte et nette de nos doctrines. Jamais que nous sachions, elle n'a été examinée » (1) Il a été bien établi, au contraire, à l'aide des documents conservés dans les archives du Vatican, que le Pape Grégoire XVI fit procéder canoniquement, à l'examen des doctrines de l'*Avenir*. Au nombre des consultants appelés à donner leur avis, se trouvaient : P. Orioli, conventuel ; le P. Rozaven, jésuite ; les prélats italiens Soglia et Frezza. « L'information ayant été toute secrète, le principal intéressé n'en eut pas une connaissance certaine, et il conclut trop précipitamment qu'elle n'avait pas eu lieu (2) ».

A lire ces pages, on voit que Lamennais n'a pas franchi d'un seul bond, comme beaucoup se l'imaginent, l'abîme qui sépare la foi de l'incrédulité. Il n'avait jamais songé à sortir de l'Église, et, s'il l'a fait, c'est après les événements douloureux que l'on connaît. Lorsqu'il préparait le réquisitoire éloquent des *Affaires de Rome*, il allait à la messe. On savait qu'il écrivait un nouvel ouvrage, et que cet ouvrage ne pouvait pas être l'apologie de l'Église, mais on n'en savait rien de plus, car il envoyait chaque jour les feuilles à la presse à l'insu de tout le monde. Une

(1) *Affaires de Rome*. p. 34.

(2) Cf. Paul DUDON, *Lamennais et le Saint-Siège*. Paris, Perrin, in-16, 1911, p. 175-176.

seule personne, paraît-il, aurait pu le détourner de cette publication, mais cette personne n'était plus auprès de lui pour parler à son cœur ; il était seul, tout seul ; cette personne ne pouvait être que son frère Jean. Au lieu d'une âme amie, « il se trouva des hommes sinistres qui se donnèrent, s'ils ne la reçurent pas, l'infamale mission de consommer la perte de l'infortuné » (1).

On sait d'ailleurs que son frère lui-même s'était allié à ses adversaires. Une lettre d'Élie de Kertanguy, adressée à Jean de La Mennais, est ainsi conçue : « Vous avez agi, peut-être, d'après les articles de l'*Univers Religieux* ? Mais l'*Univers Religieux*, c'est un courtisan, un valet, un platpied (*sic*)... Croiriez-vous que, pour se justifier d'avoir parlé, comme il l'a fait, son rédacteur a déclaré deux fois à deux de mes amis que c'était pour son journal une *affaire d'existence*, que, sans cela, il *aurait perdu des abonnés* ? Imbéciles ! Donc, si pour conserver vos abonnés, il vous fallait assassiner un ami, au coin d'une rue, vous l'assassineriez !... » (2)

Au sujet des journaux il faut ajouter que l'*Ami de la religion* (3), ayant pour directeur M. Picot, et l'*Univers Religieux*, avec l'abbé N. Migne, étaient hostiles à tout ce qui sortait de la plume de Lamennais. Mais le dernier fut plus insolent que tous les autres.

Encore des contradictions et des absurdités, sinon des faussetés, à l'égard de Lamennais ! *Les Superche-*

(1) Alfred ROUSSEL, *Lamennais d'après des documents inédits*. Rennes, Caillière, 1893, in-16, t. II, p. 216.

(2) *Ibid.*, p. 129.

(3) *L'Ami de la religion et du roi*, journal ecclésiast., polit. et littér., par M. PICOT, 1815-1859, in-8°, s'est transformée sous le titre de *l'Ami de la religion*, journ. polit., littér. universel, in-fol., 16 mars, 1859-1862.

ries littéraires dévoilées (1) est le titre d'un gros ouvrage où l'on s'évertue à étaler des connaissances inexactes ou fausses, dans le seul but de flétrir un génie.

« Le fondement de toute sa doctrine, l'autorité universelle, est faux.

» Le caractère de ses discussions politiques et religieuses ne l'est pas moins. C'est, d'une part, le désordre d'une imagination ardente et d'un cœur flatté et superbe ; et, d'autre part, l'ironie, le sarcasme, non envers les choses, mais envers les personnes sociales : armes funestes, propres à la philosophie, que les Pères de l'Église n'employèrent pas sans se repentir, et que Jésus-Christ et les apôtres n'employèrent jamais.

» M. de Lamennais ne peut guère compter comme publiciste. Comme théologien, cet écrivain n'a fait que suivre deux modèles, Pascal et le comte de Maistre. On pourrait, nous croyons, porter le défi de citer dans ses œuvres une seule pensée qu'on ne trouvât pas dans les œuvres des deux autres.

» Il réunit à la fois les formes originales d'un dissident, et l'allure franche d'un fidèle.

» En somme, il nous semble plus doué d'imagination que de jugement. Son talent est de hasard plutôt que de système. Il a fait d'assez beaux mélanges, des articles de journaux, des brochures, des pages, des pensées décousues assez belles. Il n'a pas selon nous, fait un bel ouvrage ».

Il est inutile de s'attarder davantage à analyser la critique effrontée de ces *Supercheries* ; je me bornerai à transcrire ce passage : « L'abbé de La Mennais est une sorte de Diderot catholique ; s'il continuait, nous

(1) Par M.-I.-M. QUÉRARD. Paris, l'Éditeur, rue Mazarine, 1847, in-8°, t. II, p. 367-368.

tremblerions qu'il ne devînt l'autre. Sa célébrité est supérieure à son génie. S'il n'y prend garde, elle se modifiera beaucoup avec le temps. L'illustre écrivain est un enfant gâté de louanges irréfléchies et prématurées : il y a tel journal encore aujourd'hui qui semble moins le mémorial de la vérité catholique, que celui de l'amour-propre de son idole. Si l'on trouvait que nous sommes bien hardis à juger cet homme avec autant de sévérité, nous répondrions qu'il l'a été bien davantage à juger ses propres maîtres. En l'attaquant, nous ne faisons que défendre l'autorité. C'est là l'excuse de notre hardiesse, comme c'est la cause de notre puissance. Notre jugement, tout téméraire qu'il paraisse, n'est pas de l'orgueil, mais de la soumission » (1).

On se plaît encore à étaler les inconstances doctrinales du malheureux apologiste : « Les convictions de M. de Lamennais, comme prêtre et comme écrivain, ont été tellement variables qu'on aura un jour de la peine à croire que des opinions si opposées aient appartenu au même personnage, tour à tour gallican sincère, libéral catholique, c'est-à-dire ultramontain et révolutionnaire » (2).

On critique de nouveau sur l'orgueil fameux du prêtre apostat, et l'on s'amuse à citer des vers :
*Ame promise au Christ, reviens à lui, crois-moi ;
Reviens et montre-nous ce que c'est qu'un bon prêtre,
Ce que c'est un mauvais, tu nous l'as fait connaître
Quand tu jetas aux vents les trésors de la foi.*

Un homme-Potence (3).

(1) *Ibid.*, p. 368.

(2) *Ibid.*, p. 369.

(3) *Ibid.*, p. 370.

On ajoute que ses meilleures pensées sont « prises, quelquefois copiées et décolorées, de M. de Maistre, de M. de Bonald et même de M. de Chateaubriand. M. de La Mennais a plus étudié les langues que l'histoire, plus la philosophie que la théologie, plus les livres et mêmes les hommes profanes que les hommes et les livres saints » (1).

Joseph Mazzini, après la lecture des *Affaires de Rome*, fit parvenir à Lamennais, au nom des ouvriers de Londres, une lettre datée du 22 novembre 1840 : « Vous avez senti que la vie de Dieu, intelligence et amour, n'était plus là, que pour trouver l'inspiration des choses futures et le dévouement pour les accomplir, il fallait descendre aux entrailles de la société, au sein de ce peuple d'où le Christ est sorti, et pour lequel il est mort, et vous êtes venu au milieu de nous. Restez-y toujours. Dieu et le peuple ne vous trahiront pas. Le peuple vous donnera son amour en échange de la sainte parole que vous lui prêchez. Et Dieu répandra sur votre vie et sur votre mort la bénédiction des grandes espérances et le calme prophétique qu'ignorent les méchants qui vous persécutent ».

Lamennais répondit à cette lettre par une prédiction pour l'Italie, prédiction qui, d'ailleurs, ne tarda pas à se vérifier.

Ernest Renan consacre un chapitre de ses *Études d'histoire religieuse* à l'examen de l'œuvre de Lamennais, relative à sa rupture avec Rome. « Il y a dans une des épopées de l'Inde, dit-il, une épisode étrange, où un solitaire, après avoir été chassé du ciel d'Indra, se crée par la force de sa pensée et l'in-

(1) *Ibid.*, p. 379.

tensité de ses mérites, un nouvel Indra et ses nouveaux cieux. Le curieux ouvrage, intitulé *Affaires de Rome* nous fait assister à un spectacle du même genre. C'est certainement une des choses les plus honorables pour Lamennais que le calme, la réserve de bon goût et la sincérité qui respirent dans tout ce livre. Jamais on n'a réglé ses comptes avec le passé d'une façon plus digne et plus discrète » (1). « Qu'un homme, ajoute-t-il (2), jeté dans un dédale de petites intrigues ait pu recueillir d'aussi fraîches impressions sur l'Italie et sur Rome en particulier, qu'au milieu de cette nullité calculée et de cette sécheresse du cœur qui caractérisent le peuple romain, il ait pu naître à une vie nouvelle et savourer des torrents de poésie, qu'un livre, consacré à faire l'histoire de fastidieuses disputes, renferme de délicieuses pages, pleines de goût de la solitude et de la vie intérieure, il y a là un signe évident de noblesse et d'élection.

« Au moment où la petitesse et l'envie liguées ensemble ourdissent contre Lamennais de ténébreuses manœuvres, il a le temps d'observer finement, de sentir avec délicatesse ; il a un souvenir pour de simples et pieux cénobites, pour son voiturin Pasquale. Il semble que l'Italie produisit sur lui cette recrudescence de poésie qu'elle amène souvent dans les âpres natures du Nord. Les mois de l'hiver 1832 qu'il a passés à la maison des Théatins de Frascati furent peut-être les plus recueillis et les plus pieux de sa vie. On ne comprendra jamais les songes de l'âge d'or qui traversèrent alors cette âme riche et pure ; l'incomparable éruption de l'année suivante bouillonnait déjà dans

(1) Paris, Michel Lévy, 1864, in-8°, p. 33.

(2) *Ibid.*, p. 34.

son sein ; la lutte contre les difficultés du dehors ne faisait que l'élever et l'attendrir » (1).

« Voilà les déceptions auxquelles s'exposent les cœurs généreux et sincères qui croient pouvoir associer le catholicisme avec les tendances modernes. Presque toujours l'Église elle-même se charge de leur faire sentir leur illusion et de leur apprendre que le parti qui réprouve toute idée libérale dans le sein du catholicisme est le seul conséquent. Quoiqu'il en soit, on ne put refuser à Lamennais le mérite d'avoir vu avec une singulière perspicacité l'avenir du catholicisme.

» L'état de l'Église de France est bien maintenant ce que le voulait Lamennais en 1825, et l'état général de l'Église tend de plus en plus vers le même idéal » (2).

Il n'y a, dans l'opinion du journal *Le Monde* (3), rien qui flétrisse Lamennais, qui avait été un de ses collaborateurs. Au contraire, on affirme qu'il passe par des phases successives et que « c'est un beau spectacle que celui du développement d'un esprit véritablement grand. Ainsi ce qu'en général on appelle et blâme comme des changements honteux en Lamennais, ce journal dit que c'est son évolution véritable.

« Il y a trente ans, le xviii^e siècle, en résumant en lui l'esprit moderne paraissait vainqueur sur tous les points ; le christianisme était abaissé autant que possible, et la papauté ne semblait plus qu'un rêve du passé ; il s'est trouvé un homme que les ennemis de la modernité et les partisans du catholicisme ont pris longtemps comme leur, ne distinguant pas ce qui était au fond de lui, et ce qui subsiste encore de ce qui

(1) *Ibid.*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 26-27.

(3) T. I, oct. 1836 – avril 1837, in-fol., n^o 37, jeudi 22 déc. 1836.

n'était qu'une acceptation momentanée de son esprit. Cet homme ils l'ont opposé avec orgueil à tous leurs adversaires ; ils se sont targués de ses attaques contre la philosophie, comme d'une victoire définitive. Ils ne se doutaient pas que M. de Lamennais servait alors même la philosophie et que le moment viendrait où M. de Lamennais serait philosophe. Eh bien ! cet homme qu'amis et ennemis ont proclamé le plus grand des catholiques, et le plus fervent rempart de la papauté ; le voilà dans ce livre, qui s'achemine vers Rome, pour soumettre ses idées au successeur de Pierre. Ne me parlez pas de ses voyages entrepris de notre temps pour faire de l'art ou de la science ; voici un pèlerinage plus grand et plus important, à mon sens, car il s'agit ici, non pas d'impressions et de souvenirs, non pas d'érudition et de poésie, mais de vie et de vérité. Ce voyage à Rome pourrait bien être la dernière ambassade qui ira consulter l'oracle, pour savoir s'il n'a pas cessé.

» Je ne sais pas si je m'abuse, mais le moment solennel où M. de Lamennais partit pour Rome me semble pour la foi catholique une épreuve comparable à celle que, dans les siècles éloignés, on tirait du feu et de l'eau pour les hérétiques et les pécheurs. Voilà un prêtre plein de foi, d'intelligence, de science et de génie, un prêtre dont le cœur palpite pour l'humanité, qui, après trente ans de travaux, de méditation et de prière, va s'approcher de son pape, du pontife suprême, du représentant du Christ sur la terre. Il lui porte le cri des misères du peuple et de ceux qui souffrent en ce monde ; il lui porte aussi l'appel à la vie et à la régénération. Hélas ! Que trouva-t-il ? Un fantôme, un mort. Quelle réponse à son zèle, quelle solu-

tion à ses problèmes lui donna-t-on de Rome ? Quel accueil lui fit-on ? Quelle parole sut lui adresser le chef de la religion à lui qui avait employé tant de génie à défendre cette religion ? »

Ces paroles sont émouvantes et l'on est tenté de bénir une âme généreuse qui sait trouver le moyen de défendre un homme que presque tous méprisent. Pour lui Lamennais n'a d'autre tort que de trop aimer les hommes et surtout le peuple et les malheureux, qui, à ses yeux, représentent Dieu. L'auteur de cet article est un peu dur envers le Souverain Pontife et il lui manque de respect : « Esclave ou non sur un trône pontifical, il le reçut avec un froid silence, lui fit quelques vaines caresses, puis il livra sa doctrine aux diplomates étrangers, se réduisant ainsi au rôle de bourreau, pour lui fermer la bouche et lui faire un baillon ! »

Pierre Leroux, auteur de cet article, termine son plaidoyer en faveur de Lamennais en rappelant aux lecteurs la doctrine du progrès et en montrant comment tout change et évolue, même ce qui semble en apparence immuable. « Que les ombres des grands hommes de notre révolution se réjouissent aussi car l'égalité et la liberté pour lesquelles ils ont combattu et souffert se réaliseront sur la terre ».

L'abbé Rohrbacher qui, après la dispersion de la maison de Malestroit, était rentré dans le diocèse de Nancy, écrivit à l'abbé Jean de Lamennais, au sujet des *Affaires de Rome*, que Mgr Donnet, promu récemment à l'archevêché de Bordeaux, y trouvait des choses admirables. « Il en a fait, disait-il, des extraits pour être bien au fait de la chose » (1).

(1) Alfred ROUSSEL, *Lamennais d'après des documents inédits*. Rennes, Caillière, 1893, in-16, t. II, p. 265.

Mgr Frayssinous jugeait l'auteur des *Affaires de Rome* de la manière suivante : « L'écrivain est un fou, et cependant un fou souvent sublime et même touchant » (1).

Comme on l'a dit, le grand tort de Lamennais fut de devancer son époque ; il était venu trop tôt pour être compris. Ce ne sont que les hommes de génie qui peuvent avoir de pareils torts, que souvent ils expient cruellement. Toutes les théories si bruyantes et si extravagantes alors, n'aboutissaient qu'à ce qui était considéré comme une utopie sacrilège, le socialisme chrétien.

Le baron d'Eckstein, en développant la pensée de Lamennais, achève sa dissertation par une longue excuse de ce qu'on a pu trouver de défectueux chez ce grand homme. Il justifie ses injustices et rappelle opportunément, concernant certaines expressions sévères atteignant les Souverains Pontifes eux-mêmes, que M. de Maistre, dans son livre du *Pape*, tient quelquefois le même langage.

« Le critique d'Eckstein a eu une place importante dans la dispute sur les affaires menaisiennes. Je m'étonne à bon droit que les historiens n'en tiennent pas compte, ou n'en fassent qu'une très rapide allusion. D'ailleurs, ces auteurs n'en restent pas là, en fait de négligence documentaire ! » (2).

Des critiques avisés avaient établi un parallèle entre la pensée de Ballanche, le théosophe lyonnais qui avait reproché à Lamennais son impatience surexcitée, parallèle que Sainte-Beuve avait déjà esquissé au point

(1) F. DUINE, *Lamennais*. Paris, Garnier, in-8°, 1922, p. 192.

(2) *Les paroles d'un croyant, de Lamennais*, par Paul VULLIAUD. Amiens, Édit. Edgar Malfère, 1828, in-16, p. 119.

de vue littéraire. Entre ces deux personnages il y avait une différence : Lamennais était un animateur, Ballanche un contemplatif, mais tous deux poursuivaient le même but : ils voulaient introduire le code moral de l'Évangile dans le code social des peuples.

« Un prêtre vient d'émouvoir l'Europe », proclame le professeur Lerminier, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1). « Qu'a-t-il donc fait ? Il a changé ; il a changé, non pas de Dieu, mais de manière de le servir, et il a fait de la Croix de Jésus-Christ un étendard de liberté. Au milieu des faiblesses et des indécisions de son siècle, de ses hypocrisies pusillanimes et de ses demi-mesures impuissantes, M. de Lamennais s'est comporté avec audace ; on le croyait abattu, il s'est levé, soumis, il s'est révolté. Il s'est préservé de l'imitation de Fénelon, il a été lui-même. Nous l'avions appelé révolutionnaire au service d'une vieille cause, il a embrassé la nouvelle. Il a jeté à la face de Rome un poème, un pamphlet, un tonnerre ; il a éclaté à l'improviste et avec un irrésistible fracas ; il a rempli les peuples d'espoir et les rois de stupeur : il a consterné l'Église en la désertant ; il s'est cru lui-même pour mieux croire à Dieu, il a été courageux, nouveau, grand, sublime, le seul prêtre de l'Europe ».

A l'égard de l'esprit de révolte dont on a accusé Lamennais, Lerminier ajoute : « C'est que cet homme a suivi sa nature, il a été docile à sa destinée et aux desseins que Dieu avait mis sur sa tête ».

Après des réserves et des éloges, Lerminier écrit encore : « Pape, il eût été moins grand que prêtre breton, que prophète de liberté, que vengeur de

(1) LERMINIER, *Revue des Deux-Mondes*. Paris, 1834, in-8°, t. III, p. 560-562.

l'Évangile et de Jésus-Christ. Laissez chanter le poète divin ; laissez-le devenir la proie fatale et l'harmonieux écho d'un génie qui ne s'appartient pas ; il est ravi hors de lui-même ; Christ le remplit et le subjugue ; il lui ordonne de proclamer son nom et sa vertu sur les ruines de son culte méconnu, de flageller ces pharisiens superbes, ces brocanteurs nouveaux qui encombre le temple, de fouiller ces sépulchres blanchis et d'en montrer à tous le vide et l'hypocrisie. Écoutez tous, rois et puissants de la terre, votre jugement et votre sentence ! Société égoïste et corrompue, tu seras traînée aux pieds d'un prêtre pour entendre ta condamnation... »

Puis il s'adresse à ceux qui ont contribué à la ruine de Lamennais. « Le croyant demandera compte à tous de la pratique de l'Évangile ; avez-vous été fidèles à votre maître divin, à son livre, à sa loi ? Vous êtes muets d'un étonnement stupide, parce que ce prêtre a jeté sur vous l'anathème : mais c'était son devoir, il ne pouvait pas être modérément chrétien. S'il a tout réprouvé, la société telle qu'elle est faite, la constitution de la propriété, l'organisation de l'industrie, l'église, l'armée, c'est qu'il est embrasé d'un immense amour du Christ et de l'Évangile. La passion qui l'anime le remplit de fureur contre les hommes qui rendent inutile la passion de son Sauveur. Oh ! que ce prêtre a souffert au pied de la croix ! C'est après y avoir usé ses genoux et rongé son cœur qu'il s'est levé pour donner des accens de colère et de vengeance à son amour des hommes et de Dieu ».

M. Lermnier, toujours avec une verve fouguese, fait comparaître devant son tribunal inexorable les adversaires de Lamennais. Sans mentionner son

adresse au Pontife, qui est vraiment audacieuse, et qui s'explique par ce fait que le professeur était un théosophe, opposé à l'Église catholique, je me bornerai à rappeler son jugement sur M^{lle} Blot, envers laquelle il use, non pas de mots grossiers comme ceux qu'il emploie envers le Pape, mais de termes qui font douter de son amour véritable pour le Christ au nom du quel il défendait Laménais. Il s'en prend ensuite à Elzéar Ortolan et à Lacordaire, qui a publié ses *Considérations sur le système philosophique de M. de Laménais* qu'il appelle « œuvre grave et digne d'attention » (1).

Émile Faguet (2) fut un des admirateurs de l'auteur des *Affaires de Rome*, et il s'exprime d'une manière sympathique qui, au milieu de cet orage d'invectives, nous fait respirer un air plus calme. « C'était une âme très pure, et très noble, dit-il, aussi éloignée des préoccupations intéressées et des voies du siècle qu'il soit possible, candide, crédule et naïve, simple et sans prétentions, très aimante, constante et délicieusement expansive dans ses affections, comme on le voit par sa correspondance ; aimant à être aimé, en ayant même un insatiable besoin, et dans le dernier degré de la stupéfaction quand elle ne rencontrait pas la sympathie qu'elle s'assurait qui lui était due. Scherer n'a pas eu tort de dire : « Il y a du Rousseau dans cet homme-là ». De tels hommes paraissent toujours méchants, ce qu'ils ne sont aucunement, et ce dont ils sont le contraire. C'est qu'il est rare qu'ils ne soient pas irritables. Leur candeur est pour eux une source perpétuelle de déceptions, et leur besoin

(1) *Ibid.*, p. 566.

(2) *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 2^e série. Paris, Société française d'Imp. et de Lib., 1898, in-8°, p. 84.

d'aimer une occasion d'incessantes meurtrissures, et, parce qu'ils s'aigrissent, ils ont l'air d'être nés aigris ».

M. Arthur de la Villerabel déclare que Lamennais est un grand écrivain et que ses œuvres représentent les phases multiples de son existence troublée, c'est-à-dire : « le chrétien vaguement sceptique, de la première heure, le prêtre pieux et mystique, le champion des grandes causes du catholicisme, docteur et joueur à la façon de Bossuet, poète au rythme biblique, puis le sacerdote fourvoyé, le controversiste haineux, le journaliste révolutionnaire, le pamphlétaire, en résumé, l'ange et le démon » (1).

« Il s'était combiné avec des intérêts sociaux innombrables dont il n'était pas facile de le dégager. Pour redevenir ce qu'il avait été à l'origine, était-ce simplement l'alliance avec les pouvoirs politiques qu'il fallait dénouer ? N'était-ce pas tout le système de la hiérarchie constituée par le moyen âge ? Et ne devait-on pas se rappeler que c'était ce retour à l'Église primitive qui avait été le mot d'ordre du protestantisme. L'établissement d'un catholicisme libéral ne pouvait donc se faire que peu à peu, par le fait des transactions nécessaires que le temps amène avec lui, mais non par une brusque évolution, comme celle qui captivait l'imagination et répondait aux passions ardentes de l'abbé de Lamennais.

» Mais dans le feu de la lutte, d'aussi froides réflexions avaient peu de chances d'être accueillies par lui, comme ses propositions révolutionnaires en avaient peu de l'être par la souveraine autorité » (2).

(1) *Confidences de Lamennais*. Lettres inédites de 1821 à 1848. Paris, Perrin et C^{ie}, in-8°, 1886. *Introduction*.

(2) *Ibid.*, p. 80 et 81.

« Sans méconnaître cependant la valeur plus ou moins plausible des arguments qu'on pouvait lui opposer, Lamennais croyait pouvoir se plaindre au moins de ce qu'à Rome sa doctrine n'avait pas même été examinée ». « La papauté rompait tout lien avec la pensée moderne, et ce qui était plus grave encore, avec les principes libéraux inhérents au christianisme ; car il y avait une part de vérité dans ce que disait Lamennais, à savoir que le christianisme, à son origine, était le parti des faibles, des pauvres, des misérables ; qu'au moyen âge, les papes avaient souvent protégé les peuples contre les rois ; enfin le principe libéral, à sa source, était un principe chrétien. L'encyclique de 1832 fut une rupture déclarée avec tous les besoins et tous les principes de la société moderne. Cette encyclique, renouvelée en 1867 par cette autre encyclique, connue sous le nom de *Quanta cura* suivie du *Syllabus* a créé le grave conflit dont les conséquences sont sous nos yeux, et qui met en face deux doctrines intolérantes, dont aucune ne peut triompher que par l'extermination de l'autre » (1).

« S'il est vrai de dire que Lamennais avait poussé trop loin ses idées, qu'il avait trop engagé le catholicisme dans la voie de la démocratie et de la révolution, le fond de sa thèse, cependant, qui recommandait la réconciliation de l'Église et de la liberté, était plus sage, plus pratique, plus chrétien même que la politique à outrance qui a prévalu dans l'Église ». « Quand on songe aux adresses, aux ménagemens, aux souplesses, à l'esprit de patience que l'Église catholique manifeste envers les puissances de ce monde, quand

(1) *Ibid.*, p. 81, 88, 89.

elle est en conflit avec elles, on se demande si quelque chose de cette douceur et de cette patience n'aurait pas pu être employée à l'égard d'un grand génie et d'une grande âme.

» Nous sommes loin de blâmer la condescendance de l'Église envers les pouvoirs humains, car les choses humaines sont les choses humaines, les affaires sont les affaires. Mais parmi les affaires humaines, ne faut-il pas compter aussi l'état des cœurs ? Atteindre un cœur dans ses plus chères convictions, briser une volonté qui ne demande qu'à se soumettre, mais demande aussi à ne pas être accablée, foulée aux pieds, est-ce bien conforme à la mansuétude chrétienne ? Ce que l'on demandait à Lamennais ce n'est pas la soumission, mais une soumission absolue, illimitée, sans aucune réserve. La soumission, Lamennais l'avait faite

» Vaincu et humilié, Lamennais se laissa aller, par une réaction facile à comprendre, mais moins facile peut-être à excuser, à un acte de révolte et de colère qui retentit dans le monde entier » (1).

M. A. Blaize, plus que tout autre, connaissait le véritable esprit de M. de Lamennais, ayant été un de ses parents, de ses amis et de ses admirateurs ; ses paroles garantissent les véritables intentions de l'auteur.

« Invoquer à l'appui d'une doctrine religieuse l'immobilité de l'esprit humain, nier le progrès intellectuel et moral, est une absurdité contre laquelle proteste l'histoire de la religion elle-même.

» Il en a été de même dans tous les temps. Socrate but la ciguë pour avoir enseigné l'existence d'un Dieu unique.

(1) *Ibid.*, p. 89, 90, 91 et 93.

» Caïphe et les princes des prêtres, ses complices, condamnèrent au nom du Dieu vivant, Jésus comme blasphémateur.

» L'esprit de nouveauté contre lequel l'autorité religieuse s'est toujours élevée avec tant de véhémence sans parvenir à le détruire, c'est l'esprit de vie qui anime l'humanité et la pousse à se rapprocher de plus en plus de la vérité incréée, dont la possession est le terme indéfini de ses aspirations. « Soyez parfaits, a dit Jésus-Christ, comme est parfait votre Père qui est dans les cieux ».

» S'il est impossible de ne pas admettre le progrès comme une loi naturelle de la société, il faut reconnaître qu'il éprouve partout un grand obstacle dans l'action exercée par la puissance cléricale. Celle-ci, s'attribuant, en vertu d'un privilège divin, la connaissance exclusive des vérités nécessaires, a toujours essayé de les circonscrire dans les formules arbitraires qu'elle impose comme conditions essentielles du salut, niant la raison humaine, la liberté de conscience, la tolérance civile et mettant en usage tous les moyens coercitifs dont elle dispose pour soumettre les âmes au joug de la foi » (1).

M. A. Blaize, dans son *Essai biographique sur Lamennais*, s'est fait un devoir de défendre un homme que presque tout le monde, dans le camp religieux, a accusé et détesté, sans vouloir juger ses actions et leur valeur réelle.

« M. F. de Lamennais, écrit-il (2), a laissé après lui de profondes sympathies et des haines implacables.

(1) *Essai biographique sur M. F. de Lamennais*, par A. BLAIZE. Paris, Garnier Frères, 1858, in-8°, préface, p. VII, VIII, IX, X.

(2) *Ibid.*, p. v-vi.

Si la démocratie le glorifie comme un de ses plus dignes apôtres, le parti ultramontain le poursuit comme un ennemi.

» La calomnie n'est qu'un péché véniel, et même, suivant les circonstances, un acte méritoire, n'est-ce pas, mes Pères, quand elle a pour objet la plus grande gloire de Dieu, c'est-à-dire l'avantage de votre compagnie ? » Ici, M. Blaize se rapporte aux Jésuites qui n'ont jamais cessé de le haïr. « Parce qu'il a mis son génie et son grand cœur au service de la vérité, M. de Lamennais est traité par vous de téméraire, d'impie, d'apostat, de possédé du démon de l'orgueil et d'une légion d'autres diables. Vous aurez beau faire, vous userez vos dents venimeuses à mordre ce grand nom sans l'entamer ; il est déjà trop loin dans la gloire.

» Les ultramontains font un crime à M. de Lamennais de ses variations et ils se gardent bien d'en rechercher les motifs, ils évitent prudemment de se placer sur le terrain de la discussion où paraîtrait leur faiblesse ; la colère les pousse aux plus violentes injures : « Catilina est sorti de Rome », s'écriait naguère dans un pamphlet théologique l'archevêque de Toulouse.

» Il est très facile, sinon très loyal, d'attribuer à la mauvaise foi ce qui n'a été que le développement progressif de la raison ; de présenter comme la violation du devoir ce qui n'en est que la plus haute expression, car le plus grand sacrifice qui puisse être imposé à l'homme par sa conscience c'est d'abjurer publiquement ses erreurs » (1).

(1) *Ibid.*, p. VII.

Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes, est un autre défenseur de Lamennais, défenseur dans le sens de la justice et de la charité chrétienne. « Lamennais souffrit beaucoup pour Rome, avant de souffrir de Rome » (1).

« L'homme qui se fit l'initiateur de ces grands mouvements qui ont conduit la société actuelle au point où elle est plus près de son salut... ou de sa ruine, ne fut certes pas un esprit vulgaire. Lamennais eut le regard perçant. Il vit de loin, de trop loin peut-être, car lui seul, appercevant parfois ce qu'il indiquait aux autres, il passa aux yeux du grand nombre pour un visionnaire.

» Les exagérations de Lamennais furent les plus habituellement inconscientes : elles furent le résultat de son tempérament fougueux, ennemi déclaré des compromis ; quant à sa bonne foi, nous la croyons indiscutable ; il s'est trompé souvent et souvent sur les matières les plus graves, il l'avouait le premier, mais il ne songea point à tromper. S'il patronna l'erreur, c'est lorsqu'elle se fut affublée, à ses yeux, du manteau de la vérité et qu'il la prit pour la vérité elle-même. Ses erreurs involontaires ne démontrèrent que trop éloquemment sa thèse favorite, à savoir, l'incurable infirmité de la raison individuelle » (2).

« Sa condamnation à Rome fut poursuivie, par certains de ses adversaires, avec un acharnement qui n'avait pas pour mobile, à leur insu peut-être, l'amour de la vérité ! Rome résista longtemps à la fougue intempérante de ces esprits médiocres qui ont trouvé

(1) Alfred ROUSSEL, *Lamennais d'après des documents inédits*, Rennes, Caillière, 1893, in-16, t. I, p. VIII.

(2) *Ibid.*, p. XI, XII.

pour éviter les écarts de la pensée, l'excellent moyen de ne jamais penser eux-mêmes et qui par suite sont d'autant plus sévères pour les autres qu'ils ignorent « les angoisses de la recherche de la vérité », dont parle Saint Augustin qui les connut ; ce qui, outre sa grande âme — car une grande âme est généreuse — le rendit toujours indulgent pour son prochain.

» Tous le harcelaient sans pitié, ajoute encore l'abbé Roussel, avec une sorte de rage qu'ils prenaient pour un saint zèle. Ils auraient voulu le piétiner, si cela eût été dans leurs moyens, mais le moucheron doit se contenter de tourmenter le lion, il ne saurait l'écraser » (1).

L'abbé Ricard, dans son ouvrage qui a pour titre *L'École Menaisienne*, ouvrage digne de la plus grande admiration pour l'esprit de justice qui le qualifie, de sincérité et de vérité, écrit sur l'auteur des *Affaires de Rome* : « Le Tertullien moderne, comme l'ancien, avait réveillé, dans son Église particulière, l'amour de Rome, et voilà que, comme son modèle des temps antiques, il se retourne et lance, avant de se retourner, un défi superbe au Vatican » (2).

« Savoir se taire, ajoute-t-il, devant ce qu'on regarde comme une injustice, savoir se taire devant le triomphe de l'intrigue, devant les joies haineuses de qui vous a renversé et vous piétine à plaisir, c'est d'une grande âme cela.

» Puisqu'il se croyait victime, pourquoi Lamennais n'a-t-il pas su s'en donner l'auréole et la magnifique abnégation ? » (3).

(1) *Ibid.*, p. xiii et xiv.

(2) Paris, E. Plon, 1883, in-12, p. 330.

(3) *Ibid.*, p. 334.

Le comte d'Haussonville, dans son Introduction aux *Lettres inédites de Lamennais*, a dit : « De son vivant, il fut maintes fois calomnié avec une âpreté où les rancunes personnelles se donnaient carrière, et, après sa mort, il n'y eut, pendant un demi-siècle, écrivain pieux qui ne se crut obligé d'accoler à ce nom quelque qualification flétrissante. Puis, avec le temps, et sous l'influence d'idées nouvelles dans le monde catholique, une réaction s'est opérée en faveur de Lamennais, et meilleure justice lui a été rendue. On s'est rappelé que, durant toute la première moitié de sa vie, il avait été un grand serviteur de l'Église, et l'on a reconnu que, s'il l'a répudiée avec éclat durant la seconde, il a eu cependant cette singulière fortune que depuis sa mort, quelques-unes de ses doctrines théologiques et sociales ont été consacrées par elle. En effet, lorsqu'il se posait en champion fougueux de l'infailibilité pontificale, il ne faisait que devancer la décision doctrinale promulguée par le concile du Vatican, et lorsque, avant de verser, comme il devait le faire plus tard, dans la démagogie, il se bornait à convier le peuple « au banquet d'espérance », lorsqu'il abjurait les catholiques de ne point montrer à la démocratie un visage systématiquement hostile, il ne faisait également que devancer les instructions de Léon XIII. Aussi le ton des autres catholiques qui se sont occupés de lui le plus récemment s'est-il modifié de façon singulière. C'est ainsi que M. l'abbé Roussel, dans son *Lamennais d'après les documents inédits* et M. l'abbé Boutard, dans son *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, ouvrage tout à fait remarquable, récemment couronné par l'Académie française, ont tous deux parlé de l'auteur des *Affaires de Rome* non

seulement avec égards, mais avec sympathie, et que, tout en portant sur lui le jugement qu'il est impossible à un prêtre de ne pas porter, ils ont plaidé en sa faveur les circonstances atténuantes. Dans un camp bien différent, M. Spuller lui a consacré une biographie qui est presque un dithyrambe, car il a découvert dans le prêtre breton un ancêtre de la Troisième République » (1).

La baronne Cottu (2), écrit que Lamennais lui avait beaucoup parlé de la cour de Rome, et, tout en reconnaissant sa faute, dit qu'il y a eu « une grande maladresse et peut-être un coupable mouvement de passions envieuses dans la conduite de quelques membres du haut clergé envers cet illustre accusé ».

Qui peut nier que ce grand penseur ait eu la vision de ce que devrait être la religion pour les hommes et de l'esprit qui s'emparera de la science et de la philosophie pendant ce siècle ? Il conçoit l'amour envers l'humanité d'une manière plus élevée qu'on ne l'avait conçue jusqu'alors dans le monde politique et social.

Il sentait que c'est l'amour qui a créé le genre humain, qui l'a sauvé et qui lui fera goûter le bonheur éternel.

Sa religion se rattache à celle de saint François d'Assise, de saint Augustin et de tous les Pères de l'Église qui ont eu des visions célestes sur la Vérité et qui ont joui des flots d'amour qui inondent l'âme humaine qui cherche Dieu. Et la recherche de la vérité est le fond du caractère de Lamennais, et la défense de cette vérité, qu'il ne peut nier, car elle est le désir profond de son âme, elle est la seule cause de sa ruine, de ce qui l'a fait appeler « l'ange déchu ».

(1) *Lettres inédites de Lamennais à la baronne de Cottu, 1818-1854*, avec Introduction et notes par le comte de HAUSSEVILLE. Paris, Perrin, 1910, in-16.

(2) *Ibid.*, p. XLVI.

CHAPITRE III

Lamennais et le Romantisme

M^{me} de Staël et Chateaubriand sont les deux principaux initiateurs du mouvement romantique en France. Il est vrai que, avant eux, Jean-Jacques Rousseau, opposant le sens propre au sens commun, ruina les doctrines du xvii^e siècle, donnant ainsi origine au romantisme. Mais son influence ne s'exerça qu'après la Révolution.

La Nouvelle Héloïse (1761), *Paul et Virginie* (1787), *Adolphe* (1816) marquent l'aube du romantisme ; mais ce fut le *Génie du christianisme* qui restaura la religion nationale, faisant revivre le Moyen Age avec ses institutions, ses coutumes, ses cérémonies, ses monuments et ses souvenirs. Chateaubriand avait le don d'évoquer et de ressusciter les vieux âges, de révéler les beautés de la religion chrétienne. Il ressuscita, en effet, le Moyen Age, et préluda à la renaissance du lyrisme. La jeune école romantique voulait exprimer non seulement le beau, que Platon appelait « la splendeur du vrai » (1), mais le caractéristique.

(1) Christian MARÉCHAL, *Lamennais et V. Hugo*. Paris, Arthur Savaète édit., in-16, p. 112.

Ce fut le romantisme, si puissant alors, qui mit le Moyen Age à la mode ; les meilleurs écrivains ne surent pas se soustraire à son influence, témoin Michelet, Augustin Thierry, Montalembert, pour ne citer que ces trois historiens. « En littérature, l'école de la Chênaie fut une alliée de l'école romantique, et presque une succursale de ce second cénacle, qui groupait autour de Victor Hugo des écrivains tels que Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Antony Deschamps, Sainte-Beuve » (1).

Beaucoup de critiques ont étudié Lamennais sous des aspects divers, mais le plus souvent on n'a pas montré son esprit romantique. L'amour de la nature, qu'il manifesta dès son enfance, l'amour de la mer immense, du ciel profond, des bois sombres est manifeste chez lui. La Chênaie et ses paysages exercèrent une action considérable sur le développement intellectuel et la formation morale de l'apologiste. Ce fut dans ces lieux qu'il s'habitua à la méditation. Les harmonies de la nature l'inclinèrent à une tristesse qui ne devait plus l'abandonner. L'Océan qu'il aimait tant, avait laissé dans son âme quelque chose de son infini et de sa mélancolie. Ce fut dans l'océan que, pour la première fois, il sentit Dieu, comme il le dit lui-même : « Je crus voir l'infini et sentir Dieu » (2). Il était jeune encore, et pourtant il observa que les personnes présentes à la même scène ne voyaient pas ce qu'il voyait : et il n'avait que huit ans !

« Ami passionné de la nature, Lamennais rêva

(1) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Paris, Perrin, 1908, in-16, t. II, p. 93.

(2) Mgr. RICARD, *L'École Menaisienne*. 2^e édit. Paris, Plon et C^{ie}, 1883, in-12, p. 46.

toujours des champs » (1). Son individualité, son amour des pauvres, du peuple, des choses humbles, enfin cette mélancolie qui est le fond de son caractère, sont les éléments du romantisme. « Il me faudrait le repos des champs, disait-il, le grand air, la nature que j'ai toujours tant aimée. Mais je n'ai pas la plus petite cabane, et il n'est pas en ce monde un coin de terre où je puisse m'asseoir sans qu'on ait le droit de me dire : Va-t-en » (2).

Il aimait la vie simple et la sincérité : « Je regrette nos bons paysans, écrit-il ; ce ne sont pas des ingrats, ceux-là. Je n'ai jamais rencontré d'hommes au milieu desquels j'aimasse mieux à vivre et à mourir » (3).

Dans les *Affaires de Rome*, parlant du Tyrol, il dit : « La nature vous y apparaît seule avec ses œuvres, toujours les mêmes et toujours nouvelles. Autour de vous le silence, ou le bruit monotone d'un torrent qui se brise sur des rochers, du vent qui bruit entre les feuilles des pins, du murmure à travers les hautes herbes des pâturages, quelquefois aussi la voix d'un pâtre, dont les chants fantastiques se mêlent dans le lointain au son des clochettes et aux mugissements du troupeau. Une impression de calme extraordinaire pénètre vos sens, au milieu de ces tranquilles scènes et de cette solitude majestueuse ».

L'habitude qu'il avait de plonger son regard sur l'océan lui fit éprouver un sentiment douloureux au milieu des montagnes pendant son retour de Rome, et son âme paraît se sentir resserrée, car il ajoute :

(1) Alfred ROUSSEL, *Lamennais et ses Correspondants inconnus*. Paris, Pierre Téqui, 1912, in-16, p. 420.

(2) *Ibid.*, p. 419.

(3) *Ibid.*, p. 420.

« Toutefois les proportions gigantesques des masses qui vous environnent y rapetissent trop peut-être les autres objets et particulièrement l'homme. C'est un des défauts des pays purement de montagne : ils manquent d'une certaine harmonie suave, d'horizons vastes et onduleux ; on s'y sent resserré, faible et comme opprimé par je ne sais quelle force pesante et fatale » (1).

Ce furent donc deux génies bretons, Chateaubriand et Lamennais qui commencèrent le mouvement de régénération religieuse en France. *Le Génie du christianisme* fut le premier pas : le Christ n'était plus l'infâme de Voltaire et de Diderot, mais la figure noble qui, depuis vingt siècles à peu près, éblouit le monde par la splendeur de sa doctrine et de sa divinité. Chateaubriand ne fut pas le seul à préparer la voie à Lamennais ; il faut rappeler de Maistre dont les *Considérations sur la France* sont un des ouvrages les plus éloquents qui soient sortis de la plume d'un défenseur de la religion catholique ; et de Bonald, qui écrivit *Législation primitive*. L'école spiritualiste représentée par Royer-Collard et par Cousin, rendit aussi un service incontestable. Mais ni les uns, ni les autres, sans Lamennais, n'auraient exercé sur la société l'influence décisive qu'eut celui-ci pour ramener dans la voie du salut.

L'influence qu'exerça Lamennais sur les esprits de son temps est évidente. Son alliance avec un grand génie faillit un jour faire dériver le cours des lettres françaises. Ce génie était Victor Hugo. A deux reprises Lamennais sut faire de Hugo un chrétien.

(1) LAMENNAIS, *Affaires de Rome*. Paris, Pagnerre, 1844, in-8°, p. 124-125.

« Un livre, après le *Génie du christianisme*, contraignait les esprits vers Dieu. Ce que Chateaubriand, ouvrant les portes du temple, avait fait dans le domaine de l'art pour la pensée chrétienne, Lamennais, armé d'une dialectique redoutable, l'accomplissait dans l'ordre philosophique et social : à l'indifférence du siècle il opposait la nécessité de la religion ; à l'orgueil de la raison abstraite, l'obligation pour la raison vivante de se soumettre ou de mourir » (1).

Maintes fois, Lamennais sut émouvoir le grand poète qui devait un jour donner à la littérature humaine *La Légende des Siècles*, et ses lettres les plus intimes, comme ses œuvres, portent la trace de cette émotion. On sait comment des pensées graves et religieuses vont désormais se mêler aux tendresses passionnées du jeune poète amoureux. Lamennais fit plus que prodiguer au jeune poète ses exhortations et ses conseils, il le protégea, même indirectement, et quand celui-ci était affligé, c'était vers Lamennais qu'il cherchait un refuge, car il était sûr que son appel serait entendu, et les consolations efficaces. « Nul mieux que Lamennais ne savait opposer la paix des espérances éternelles à ces désolations intérieures qu'il connaissait si bien, les ayant lui-même éprouvées. C'est alors qu'il obligeait ceux qu'il voulait guérir à détourner les yeux de ce monde matériel qui met l'âme en désordre, quand elle s'y laisse absorber, pour les reposer dans la contemplation de ce qui ne passe point » (2).

Victor Hugo est sensible aux encouragements de Lamennais et il lui exprime la joie et la consolation qu'il doit à ses conseils, le charme même qu'il éprouve

(1) Christian MARÉCHAL, *Lamennais et Victor Hugo*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 43.

à voir son âme, si forte et si profonde dans ses ouvrages, devenir si douce et si intime dans ses lettres. Le génie breton sut gagner au catholicisme l'âme d'un grand écrivain, qui devait apporter au monde un rayon divin de poésie et d'amour. « C'est donc toujours sur les traces et selon les conseils de Lamennais, qu'après avoir voulu faire de la poésie *idéaliste*, puis de la poésie *utile*, l'auteur des *Nouvelles Odes* veut écrire des poésies *vraies* » (1).

« C'est à la suite de Lamennais, sous l'influence directe de sa théorie de l'inspiration, que Victor Hugo adopte pour la première fois cette attitude qu'il ne quittera plus désormais, du poète-prophète, flambeau de l'humanité, devant laquelle il porte la lumière du vrai. Nourri de ses doctrines, pour répondre — au nom même de sa pensée mieux comprise — à ceux qui avaient voulu s'en faire les interprètes en littérature à l'heure de l'épanouissement du premier Cénacle, en 1824, Hugo met aux pieds de Lamennais la *littérature nouvelle* » (2).

Avec Victor Hugo le poète qui a adressé à Dieu des hymnes d'adoration, qui a aimé l'univers, qui a compris la nature et l'humanité, qui a acquis le sens du divin dans les choses, et a senti qu'en Dieu seul se résolvent tous les conflits, ce poète de la liberté s'est inspiré de Lamennais. A partir de 1817, la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de Lamartine reflète exactement celle de Lamennais. « D'abord, l'arrachant aux incertitudes de la philosophie humaine, Lamennais lui avait montré dans la foi la lumière à laquelle aspiraient ses impatiences ; il l'avait

(1) *Ibid.*, p. 62.

(2) *Ibid.*, p. 75.

habitué à lire Dieu dans l'univers, à découvrir par tout présente, partout agissante, la Providence, et, par suite, à comprendre la richesse et la fécondité des croyances qui nous la révèlent » (1).

« Lamennais conduit encore Lamartine de l'exclusive préoccupation du bonheur et du salut personnels aux inquiétudes politiques et sociales, et d'abord au libéralisme chrétien » (2).

« Sans doute il n'existe pas de *philosophie de Lamartine* ; qu'importe, du reste, et qui jamais a supposé que l'originalité du poète était là ? Mais qu'on trouve chez lui un foyer religieux intense, un perpétuel souci de vivre et de penser en Dieu, voilà le caractère propre, original, voilà le génie même et l'immortelle beauté de sa poésie : Lamennais dont l'œuvre entière est un admirable commentaire du nom divin, Lamennais alluma cette flamme ; il l'a plus de vingt ans colorisée des formes de sa pensée : voilà qui n'enlève rien au mérite incontesté du poète, inventeur sur ce thème, de rythmes et de sentiments. L'essentiel est que cet élan divin, qui l'a consacré poète chrétien, nous conduise à la foi, nous hâte vers la liberté, nous mène d'une moins imprudente ardeur vers les fruits sociaux les plus parfaits de cette religion d'amour et de sacrifice qui vit, chante et gémit en lui » (3).

L'existence intérieure de Lamartine fut un drame comme celle de Lamennais, un drame chrétien, où Dieu s'incarne dans les vers du poète, dans l'être et dans la pensée de l'apologiste.

» Les plus religieuses des âmes, les consciences même

(1) Christian MARÉCHAL, *Lamennais et Lamartine*, p. 365.

(2) *Ibid.*, p. 366 et 367.

(3) *Ibid.*, p. 368.

les plus scrupuleuses, se liront toujours dans son œuvre et continueront à frémir au souffle de ce poète dont Lamennais fut l'inspirateur » (1).

Lamartine esquissa même le programme du *parti social* d'après l'idéal du solitaire de la Chênaie, qui, dans l'intimité, souriait de cette idée chimérique.

Les disciples de Lamennais ne se trompent pas sur l'intimité des rapports doctrinaux qui existèrent entre Lamartine et Lamennais. « Si vous n'aviez pas été prêtre, jamais Rome ne vous eût inquiété. A-t-on jamais censuré Lamartine ou Chateaubriand ? », écrivait Eugène Boré au malheureux penseur de la Thébaïde sylvestre en novembre 1834.

« Au fond, entre le poète et le pamphlétaire, il n'y avait qu'une différence de tempérament. L'un agissait sous l'impulsion d'une ardeur impatiente, l'autre était dirigé par la prudence du parlementaire » (2).

Comme Lamennais, le grand poète signale cette ardeur de l'âme affranchie à parcourir l'infini, et, « reine de l'espace et de l'éternité », à « concevoir de Dieu l'inconcevable essence » (3).

Comme lui encore, il signale l'impuissance à jamais déplorable, « la désolante imperfection du langage » humain à rendre ce que l'âme éprouve (4).

Avec Lamennais qui considère l'utilité comme le signe indéniable de la vérité et de la réalité, il déclare : « Il n'y a d'utile que ce qui est, et tout ce qui est utile ne manque pas d'être » (5).

(1) *Ibid.*, p. 369.

(2) *Les Paroles d'un Croyant*, par Paul VULLIAUD. Amiens, édit. Edgar Malfère, 1928, p. 36.

(3) *Lamennais et Lamartine*, par Christian MARÉCHAL. Paris, Lib. Bloud, 1907, p. 89.

(4) *Ibid.*, p. 89.

(5) *Ibid.*, p. 146.

Tous deux réclament la liberté de la presse, Lamennais parce qu'elle n'est « qu'une manifestation de la parole », et, comme elle, « un bienfait divin », le plus actif instrument que les hommes aient reçu « pour hâter le progrès de l'intelligence générale » (1) ; Lamartine, parce qu'elle « est la voix de tous dans un âge et dans une forme sociale où tous ont le droit d'être entendus ; elle est la parole même de la société moderne ». C'est elle qui doit fonder « l'ère rationnelle ou le gouvernement de la raison publique... ; car elle est la justice divine, manifestée par la parole humaine » (2).

Sainte-Beuve, en octobre 1832, notait discrètement les emprunts de Lamartine à Lamennais, et cette communauté de doctrines trop aisément explicables pour un critique aussi bien informé (3).

La rupture avec le catholicisme, et la formation d'une doctrine sociale chrétienne sont deux faits communs aux deux écrivains. « Non qu'on puisse rendre Lamennais responsable de cette rupture, et qu'il n'ait rien fait pour la provoquer ; mais Lamartine interprète comme lui les deux Encycliques, il n'y voit pas seulement une discipline qu'au nom de l'opportunité politique, l'Église avait le droit d'imposer alors à ses prêtres : il en fait, bien à tort, un énoncé doctrinal fixant définitivement le catholicisme en dehors des conditions de la vie moderne et de voie du progrès humain. Il se croit donc, comme Lamennais et pour les mêmes raisons, obligé, pour sauvegarder l'intégrité de sa thèse sociale chrétienne, de se séparer de

(1) *Ibid.*, p. 242.

(2) *Ibid.*, p. 242.

(3) *Ibid.*, p. 254.

Rome ; et c'est ainsi que dans le fait se trouvent liées deux attitudes qui sont bien loin de s'impliquer mutuellement en droit » (1).

« Sainte-Beuve, au moment où Lamartine allait écrire le *Voyage en Orient* et terminer *Jocelyn*, Sainte-Beuve encore dans l'intimité de Lamennais et bien informé par suite des relations qui l'unissaient à Lamartine, notait soigneusement — sans les expliquer d'ailleurs — les analogies de pensée qu'il constatait entre ces deux illustres amis, en même temps que la nuance de caractère qui les séparait. A défaut du *Voyage* et de *Jocelyn*, c'est de la *Politique rationnelle* qu'il rapprochait les *Paroles d'un croyant*, mais il voulait moins avertir des analogies lointaines entre ces deux œuvres, que des rapports actuels beaucoup plus étroits et sensibles qui l'avaient frappé dans ses entretiens avec eux » (2).

La différence signalée par Sainte-Beuve entre l'impatiente ardeur de Lamennais et la prudence politique de Lamartine n'en existait pas moins. Aussi, quoiqu'il leur eût fait déjà et dût leur faire dans la suite des emprunts considérables, la publication des *Paroles d'un croyant*, le 30 avril 1834, avait irrité Lamartine. Elle avait ruiné pour un temps son espoir d'organiser le parti social » (3).

De son côté Lamartine ne cachait pas sa sympathie pour Lamennais : « Ce que j'aime en lui, confiait-il à Sainte-Beuve vers cette époque, c'est qu'il est né martyr » (4).

(1) *Ibid.*, p. 259.

(2) *Ibid.*, p. 310.

(3) *Ibid.*, p. 312.

(4) *Ibid.*, p. 317.

Ce qui devait entraîner Lamennais hors de l'Église, entraînait Lamartine à sa suite. « *Les Affaires de Rome*, qui parurent le 5 novembre 1836, et consacrèrent définitivement aux yeux du public les résultats d'une évolution douloureuse, ce livre qui séparait Lamennais de l'Église, fit aussi une brisure en Lamartine : tant la pensée de Lamennais, en matière religieuse et sociale, guidait la sienne. L'ouvrage avait paru le 5 novembre.

» Je lis l'abbé de Lamennais qui vient de m'envoyer son livre, écrivait Lamartine au comte de Virieu, le 27 Novembre. J'ai du respect pour cet homme, bien que son esprit excessif en tout ne se combine jamais avec le mien, modéré par bon sens et par praticabilité. Mais c'est une conscience de martyr, toujours prête à s'immoler à ce qu'il croit la vérité, une conscience qui, comme la mienne, ne le laisse pas dormir, mais qui l'éveille en sursaut quelquefois au milieu d'un rêve qu'il prend pour une réalité. C'est un grand athlète antique qui ne craint pas d'ôter son habit et de combattre nu devant le peuple. Nous en verrons d'autres ». Déjà cette lecture avait puissamment ébranlé le poète : « Ma tristesse est entre Dieu et moi, écrivait-il à son ami, et non entre la nature et moi. C'est le combat de l'esprit qui souffle et qui renverse dans mes vaines pensées celles que j'aurais voulu le plus précieusement conserver telles que je les avais reçues ; c'est cette forte voix intérieure à laquelle on résiste quelques années et qui crie à la fin si haut en vous qu'il n'y a plus de milieu entre le crime d'étouffer la conscience ou la nécessité dure d'obéir à ce qui vous semble la voix céleste » (1).

(1) *Ibid.*, p. 320-321.

L'influence de Lamennais fut donc sensible sur tous les écrivains romantiques, y compris George Sand, Balzac et tant d'autres. Mais le christianisme de ceux-ci n'est pas la religion que le grand apologiste avait défendue dans l'*Essai*, c'est un christianisme évolutif, ou pour mieux dire, théosophique. Le *Spiridion* de George Sand en est un exemple. Par son socialisme humanitaire et ses descriptions de la nature, qu'elle regarde avec ravissement, G. Sand prouve clairement l'influence qu'exerça sur elle Lamennais, avec lequel elle était en rapports d'amitié.

Mais ces initiateurs s'éloignent beaucoup du maître. La philosophie de Balzac est le résultat d'une assimilation de l'homme et de l'animal. Les Saint-Simoniens conçoivent un christianisme évolutif, chimérique, fantastique. On s'écarte de la religion pure et vraie de l'Évangile qu'avait défendue Lamennais pour tomber dans l'erreur.

Lamennais fut un des inspireurs du romantisme, car il sut élever les cœurs vers le ciel, et remplir les âmes des étincelles d'amour dont la sienne était pleine. Que de fois il pressa longuement sur son cœur les malheureux qui recouraient à lui ! Il leur ouvrait les portes de son âme aimante pour qu'ils vissent que ce cœur de prêtre, semblable à celui du Divin Maître, était grand comme le monde.

CONCLUSION

Par les *Affaires de Rome*, Lamennais s'est fait le rapporteur de son propre procès, en prenant le public pour juge entre lui et le Pape. Son erreur principale est de s'être révolté avec d'amers sarcasmes contre la politique et les procédés de la cour de Rome, contre le Pape qu'il avait défendu jadis, oubliant que celui qui résiste à l'autorité, résiste à Dieu lui-même. Il aurait dû savoir que le successeur de saint Pierre, comme pontife, reçoit des rayons supérieurs aux clartés de notre monde, et que ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles du ciel. Il a oublié que de la colline des *Vates* partent comme du Sinaï et du Thabor les foudres et les éclairs destinés à exterminer toutes les hérésies et à illuminer la marche de la civilisation à travers les siècles.

Comme tout bon chrétien, Lamennais aurait été obligé de fléchir et de suivre la doctrine invariable qui se transmet de génération en génération, comme un trésor auquel on ne peut rien ôter ni ajouter, qui sera ce qu'elle est, et qui est ce qu'elle fut.

Par son nouveau système, ce génie malheureux croyait apporter le salut à l'Église, sans songer qu'elle

a vu s'écrouler tous les systèmes de ceux qui ont vécu avant lui. Le salut de l'Église ne lui vient pas des nouveaux systèmes des hommes ; c'est d'en haut qu'elle reçoit l'esprit de conseil comme l'esprit de vérité, selon la promesse du Sauveur : « Je vous enverrai le Consolateur qui vous enseignera toute la vérité et vous annoncera les choses à venir ». Ce sont les sociétés qui vivent par l'Église et non l'Église qui attend la clarté des hommes. Il est douloureux de voir ce grand apologiste tomber de si haut ! Ce nouveau Tertullien a rempli de tristesse les âmes amies et les autres de terreur, sinon de sentiments pires. Si vraiment il avait été animé de l'Esprit du Christ, qui n'a jamais prêché la révolte et qui, dans son Discours sur la Montagne, dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés », il aurait dû se résigner pour recevoir à la fin sa couronne de gloire. Si s'humilier est un devoir pour tout croyant, à plus forte raison, c'en est un pour un prêtre dont la vie doit être le modèle vivant du Christ. Peut-être n'avait-il pas bien choisi sa mission ; voilà pourquoi il se trouva mal à l'aise : sa vocation ne devait pas être celle de prêtre. Cependant, on sait avec quelle ardeur il prêchait à ses disciples et avec quelle foi il célébrait la messe. Que de contrastes dans cette créature malheureuse, qui s'est laissée entraîner aux solutions extrêmes par la pitié autant que par la colère !

Pour comprendre le caractère âpre de Lamennais il faut considérer qu'il perdit sa mère à sept ans, ce qui laissa dans son cœur une plaie saignante et profonde ; et qu'il vécut ensuite sous le règne de la Terreur. Puis, son éducation et son instruction déré-

glées lui firent perdre même la foi, qu'il acquit de nouveau bien tard. Lamennais fut un moraliste, un poète, un grand écrivain, mais il ne fut pas le serviteur humble de Dieu, prêt à tout, même à souffrir les épreuves les plus douloureuses. Il s'est trompé par un excès de saint zèle. Personne ne peut douter de sa bonne foi, et quiconque oserait le faire, serait coupable d'injustice et d'ingratitude, car les bienfaits apportés par cet illustre écrivain sont innombrables. Une créature si noble, un homme si honnête à tout égard, mérite le plus grand respect, et même quand on le juge, on doit se demander si l'on est digne de le faire. Que ceux qui travaillent pour la même cause, à l'abri de toute tempête, se gardent au moins de lancer l'anathème ou de prodiguer l'ironie à ceux qui ont eu le courage de s'exposer à tous les coups, de résister sur la brèche !

La fin de la vie de cet homme infortuné nous offre un spectacle devant lequel on reste troublé. Est-ce désespoir ? est-ce abandon à la Providence qui, seule, peut comprendre les secrets du cœur humain ? La sépulture hideuse et grandiose de Lamennais restera à jamais dans la mémoire des hommes. Il parut aux uns s'être abîmé dans la fosse commune, comme dans l'enfer, aux autres il semble que nul acte plus haut accompli par un cœur plus noble n'avait encore glorifié la sainte pauvreté. Cette fière attitude devant la mort a été mal comprise. On regarde cette disposition volontaire comme le premier châtiment, en attendant les peines éternelles. On sait au contraire que, pendant sa maladie, Lamennais absorbait toute sa pensée en Dieu. La veille de sa mort, il eut comme une vision de l'éternelle béatitude ; il en parlait à M. Barbet avec effusion.

Ainsi il s'endormit, non au pied du poteau, où l'on avait rivé sa chaîne, mais pour ne plus se réveiller ici-bas.

Sa faible santé justifie un peu son esprit rebelle ; il résistait mal à des échecs répétés et à la surexcitation nerveuse qu'entretenaient en lui les incidents de la lutte où il se trouvait engagé. Il éprouva même la douleur amère de se voir abandonné presque par tous ses amis et ses disciples. Gerbet, de Coux et Montalembert avaient rompu avec lui immédiatement après la publication des *Paroles d'un croyant*. Lacordaire avait fui, causant une inguérissable blessure au cœur du maître malheureux. De toute part le glaive était tourné vers lui et ceux mêmes qui auraient dû l'en arracher et y mettre à la place le baume de Dieu, qui auraient dû le soutenir, s'éloignèrent de lui. L'âme du pauvre apologiste était affligée et aigrie, car, de toute part, elle était en butte à l'ingratitude, et pourtant beaucoup de ses amis lui devaient la foi, d'autres leur vocation ecclésiastique, tous l'amour, ou mieux encore, la passion de la vérité ; tous avaient grandi à l'ombre de ses ailes.

Que l'auteur des *Affaires de Rome* ait eu des ennemis et même des calomniateurs, on le sait de source sûre ; il le dit lui-même dans une lettre à Vuarin, « le prêtre aux principes inflexibles », en ces termes : « Des pretres ont bien pu fabriquer des lettres infâmes et les faire circuler dans toute la France sous mon nom. Il est vrai que je les ai forcés à se rétracter publiquement » (1). « L'infortuné se plaignit toujours

(1) A. ROUSSEL, *Lamennais et ses correspondants inconnus* (correspondance Vuarin). Paris, Pierre Téqui, 1912, in-16, p. 355.

de n'avoir trouvé qu'ingratitude et trahison, en retour de son dévouement si longtemps inlassable, et de l'amour dont il ne cessait de couvrir l'humanité toute entière, a remarqué Alfred Roussel. Il exagéra sans doute les torts que l'on pût avoir envers lui, mais il est certain que ses plaintes ne furent pas toujours sans motif, ni ses récriminations sans sujet » (1).

Non seulement ses livres, mais ses intentions étaient interprétés avec malignité. « Il me semble, disait-il, avec trop de raison, qu'on pourrait un peu penser, que ce n'est pas pour mon plaisir que je me condamne à une vie si dure, et que je m'expose à tant d'attaques, de haine et d'injures passionnées. Que m'en reviendra-t-il sur la terre ? Il serait juste, ce me semble, de supposer que la conscience est pour quelque chose dans ce que je fais » (2).

Quelques-uns ont même essayé de noircir ce grand homme dans sa vie privée, mais leurs attaques se sont retournées contre eux.

Quant à son orgueil, qui a été la cause de sa ruine, il trouve des défenseurs. L'abbé Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes, raconte que le chanoine Mathurin Houet, supérieur de cet Oratoire, dernier disciple survivant de Lamennais, avait conservé pour son ancien maître l'estime la plus profonde et l'affection la plus vive. Tout en déplorant les écarts de l'infortuné philosophe, il ne mit jamais en doute sa sincérité. L'anecdote suivante en fait foi : « Un jour qu'on parlait de Lamennais en sa présence, quelqu'un vint à dire : « Il n'était pas de bonne foi ! ». Houet,

(1) *Ibid.*, p. 420.

(2) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Paris, Perrin, 1908, t. II, p. 63.

demeuré silencieux jusque-là, tressaillit à cette parole et s'écria avec l'accent de la conviction la plus profonde : « Comment ! M. de Lamennais n'était pas de bonne foi ? Mais c'était l'homme le plus franc, le plus loyal que j'ai jamais rencontré », et il jeta un regard d'indignation sur celui qui s'était attiré cette vive réplique (1).

On sait que Lamennais joignait au désintéressement rare, une charité évangélique pour les pauvres et les malheureux. Même après sa révolte il s'asseyait au chevet des malades pendant des semaines entières.

Lamennais ne perdit jamais la foi en Dieu, et il trouva toujours des mots tendres pour les malheureux. Il subit profondément l'action extérieure des choses. Même aux heures les plus difficiles, il a découvert dans le spectacle de la nature, dans un sentiment très vif de ses beautés et de ses harmonies un charme bien-faisant et consolateur.

L'abbé Charles Boutard a dit que la vie de l'illustre écrivain « est un drame dans lequel se concentre tout un siècle ». « Il mérite bien d'être étudié l'homme qui, par la puissance de son génie, ajoute ce critique, a su prévoir les grandes transformations religieuses, politiques et sociales qui se sont accomplies ou achèvent de s'accomplir sous nos yeux ; le triomphe de la démocratie, l'avènement de la République, la chute du pouvoir temporel, la séparation de l'Église et de l'État.

» On est en droit certainement de lui reprocher des erreurs et des fautes, pourvu que l'on reconnaisse que

(1) A. ROUSSEL, *Lamennais d'après des documents inédits*. Rennes, Caillère, 1893, in-16. Introduction, p. III.

ses erreurs ont été sincères et que ses fautes ne furent pas sans excuse » (1).

Après la publication des *Affaires de Rome*, la gloire de Lamennais n'était plus à son apogée. Il ne distribuait plus à des intelligences d'élite le pain de la science humaine et divine, il ne songeait plus à faire d'eux des champions de la vérité évangélique. On ne l'appelait plus le nouveau Bossuet, mais le second Tertullien ; sa bouche ne s'ouvrait plus pour louer Dieu, elle restait muette et son cœur saignait en silence.

Je pense que peu d'hommes ont compris l'immolation pour la vérité de cet apologiste ardent que Clarisse Vigoureux, fouriériste, a osé appeler « le serpent du sanctuaire » (2).

Lamennais avait pensé que l'Église devait se placer sans tarder à la tête des peuples, afin de les diriger dans l'évolution sociale à laquelle nous assistons aujourd'hui. Sur le refus de l'Église, il cessa de croire à la mission providentielle de celle-ci et tourna d'un autre côté son espérance. Il oubliait que l'Église, comme Dieu qui lui prête son immortalité, j'allais dire son éternité, attend son heure avec patience.

Dans son amour pour la création, il y a du panthéisme, dans ses visions de la vie d'outre-tombe, il y a de la théosophie, mais en réalité, Lamennais ne fut jamais, même après sa chute, ni un panthéiste, ni un théosophe. Lamennais a changé plus d'une fois ; du catholicisme autoritaire et ultramontain de *l'Essai de l'indifférence*, il a passé au catholicisme libé-

(1) Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie, ses doctrines*. Paris, Perrin, 1908, in-16, t. I, Avant-propos.

(2) Paul VUILLIAUD, *Les Paroles d'un croyant, de Lamennais*, p. 114.

ral de l'*Avenir*, puis au christianisme révolutionnaire des *Paroles d'un croyant*, pour aboutir à la religion progressive des *Affaires de Rome* et du *Livre du peuple*.

Si le temps n'a pas réalisé toutes les espérances de Lamennais, il a du moins mis en lumière la justesse de ses vues. Son influence comme écrivain lui a survécu. Il traitait à tout instant avec impétuosité, puissance et intérêt, et pendant des heures entières, n'importe quel sujet élevé. Une simple question faisait jaillir un flot d'idées dont le courant spontané rappelait celui d'un frais ruisseau dans les prairies brûlées de l'été. Son livre de révolte restera donc comme un des témoignages de l'orgueil humain. « Je romps et ne plie pas » (1) est la devise de cet homme né pour être grand. Lamennais fut victime de sa force de logicien, qu'il mit au service d'un principe faux. Journaliste, il finit par être un pamphlétaire; prêtre, il finit par être un révolutionnaire. En perdant la foi, il perdit tout, comme un astre qui perd la lumière.

On peut ranger Lamennais au nombre de ceux qui ont beaucoup souffert pour le triomphe de la justice et de la vérité. Faut-il croire ce que rapporte Alfred Roussel : « Il a été révélé à une sainte religieuse que M. de Lamennais est sauvé » ? (2) En tout cas, comment ne pas plaindre un pauvre voyageur déjà fatigué par un long voyage, qui va s'enfoncer dans un désert où il ne rencontrera plus que tristesse, amer-

(1) RICARD, *L'École menaisienne*, Paris, Plon et C^{ie} édit., 1883, in-12, p. 389.

(2) A. ROUSSEL, *Lamennais d'après des documents inédits*, Rennes, Caillière, 1893, in-16, t. I. Introduction, p. VII.

tume et désolation ?... Si Lamennais est un modèle toujours vivant de l'orgueil humain, il est aussi un modèle d'âme audacieuse, éprise de vérité et de justice ; or de tels amants imposent et imposeront toujours le respect.

Vu :
Le Doyen
de la Faculté des Lettres,
P. TRAHARD.

Vu et permis d'imprimer :
Dijon, le 9 novembre 1932
Le Recteur,
E. SPENLÉ.

LISTE CHRONOLOGIQUE des ouvrages principaux de Lamennais

- Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le XVIII^e siècle, et sur sa situation actuelle.* Paris, Société typographique, in-8°, 1808.
- Tradition de l'Église sur l'institution des évêques.* Paris, Société typographique, 3 vol. in-8°, 1814 (en collaboration avec son frère, l'abbé J.-M. de Lamennais).
- Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Paris, Garnier, 4 vol. in-18, 1817-1823.
- Défense de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Paris, Société typographique, in-8°, 1821.
- De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.* Paris, Bureau du *Mémorial catholique*, 2 vol. in-8°, 1825-1826.
- Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église.* Paris, Librairie classique élémentaire et catholique de Belin-Mandart et Devaux, in-8°, 1829.
- Paroles d'un croyant.* Paris, Garnier Frères, in-8°, 1833 (à l'index).
- Troisièmes mélanges.* Paul Daubrée et Cailleux, in-8°, 1835.
- Affaires de Rome.* Paris, Pagnerre, in-8°, 1844 (à l'index).
- Le Livre du peuple.* Paris, Garnier Frères, in-8, 1837 (à l'index).
- Du passé et de l'avenir du peuple.* Paris, Garnier, in-32, 1841.
- Esquisse d'une philosophie.* Paris, Pagnerre, 4 vol. in-8°, 1840-1846 (à l'index).
- Discussions critiques.* Paris, Pagnerre, in-8°, 1841 (à l'index).
- Amschaspands et Darvands,* Paris, Pagnerre, in-8°, 1843 (à l'index).
- L'Imitation de Jésus-Christ,* traduction nouvelle. Paris, Pagnerre, in-16, 1845, 14^e édit.
- Les évangiles,* traduction nouvelle. Paris, Garnier Frères, in-12, 1846 (à l'index).
- Une voix de prison.* Paris, Garnier Frères, in-32, 1846.
- La Divine Comédie de Dante Alighieri.* Paris, Paulin et Le Chevalier, 3 vol., in-8°, 1855.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CONSULTÉS

Livres

- ALCY (Georges d'). — *Le clergé français à Rome*. Paris, Challamel, édit. 1840, in-8°.
- BAUTAIN (abbé). — *Réponse d'un chrétien aux « Paroles d'un croyant »*. Strasbourg-Paris, Librairie Dérivaux, 1834, in-8°.
- BLAIZE (Ange). — *Essai biographique sur M. de Lamennais*. Paris, Garnier Frères, 1858, in-8°.
- *Œuvres inédites de Lamennais (avec Introduction)*. Paris, E. Dentu, 1866, 2 vol. in-8°.
- BOUTARD Charles (abbé). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Paris, Perrin, 1913, 3 vol. in-16.
- CLAUSEL de Coussergues, (abbé). — *Mémorial et ses doctrines subversives de la saine philosophie et de la foi*. Paris, impr. d'Adrien Le Clère et C^{ie}, 1827, in-8°.
- COMBALOT (abbé). — *Deux lettres à M. de Lamennais*, Paris, Débecourt, 1837, in-8°.
- DUDON (Paul.) — *Lamennais et le Saint-Siège*. Paris, Perrin, 1911, in-16.
- DUINE François (abbé). — *Lamennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*. Paris, Garnier, 1922, in-8°.
- FAGUET Émile. — *Politiques et moralistes au XIX^e siècle*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie 1898, in-18.
- FEUGÈRE (M.-A.) — *Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence d'après des documents inédits (1782-1817), étude sur sa vie et sur ses ouvrages, suivi de la liste chronologique de sa correspondance*. Paris, Bloud, 1906, in-8°.
- FORGUES (Eugène et Emile.) — *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles, avec Introduction et notes, 1819-1853*. Paris, G. Charpentier, 1886, in-8°.

- FORGUES (Émile.) — *Œuvres posthumes de F. de Lamennais (selon le vœu de l'auteur)* in 2 vol. Paris, Paulin et le Chevalier, Nouv. Édit. Paris, Didier, 1863, in-8°.
- GERBET (abbé). — *Réflexions sur la chute de M. de Lamennais*. Paris, au bureau de l'université catholique, 1838, in-8°.
- *Des doctrines nouvelles de M. de Lamennais*. Société nationale pour la propagation des bons livres, 1838, in-18.
- GROBERTI (Vincent.) — *Lettre sur les doctrines de M. de Lamennais*. Bruxelles, Méline, Cans et C^{ie}, 1842, in-12.
- GOURNIÈRE (La). — *Introduction de lettres inédites de J.-M. et F. de Lamennais* adressées à Mgr Bante, recueillies par M. Henri de Courcy, Nantes, V. Porest et Grimaud, 1862, in-12.
- HAZARD (Paul). — *Histoire de la littérature française*. Paris, Larousse, 1923-1924, t. II, p. 231.
- JANET (Paul). — *La philosophie de Lamennais*. Paris, Félix Alcan édit., 1890, in-18, p. 90.
- LACORDAIRE (abbé). — *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*. Paris, Dérivaux, 1834, in-8°.
- *Lettre sur le Saint-Siège*. Paris, Débecourt, 1838, in-8°.
- *De la liberté de l'Italie et de l'Église*. Paris, Vve Poussielgue-Rusand, 1860, in-8°.
- LATREILLE. — *Joseph de Maistre et de la Papauté*. Paris, Hachette, 1906, in-16.
- *Lamartine, poète politique*. Paris, A. Picard, 1924, in-8°.
- LAVEILLE (Mgr Auguste). — *Un Lamennais inconnu*. Lettres inédites à Benoît d'Acy. Paris, 1898, in-16.
- MADROLLE. — *Logique d'un fidèle*, 2^e édit. Paris, Beau-Jouan rue des Grands-Augustins, 18, 1837, in-8°.
- MAISTRE (Joseph de). — *Le Pape*. Lyon, Pélagand, 1873, in-12.
- MARÉCHAL (Christian). — *Lamennais et Lamartine*. Paris, Librairie Bloud, 1907, in-16.
- *La jeunesse de Lamennais* (contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au xix^e siècle, d'après des documents nouveaux et inédits). Paris, 1913, in-8°.
- *Lamennais et Victor Hugo*. Paris, Arthur Savaète édit., in-16.
- POUX (Pierre.) — *Sainte-Beuve-Volupté*. Paris, Soc. d'édition « Les Belles Lettres », 1927, 2^e vol. in-16.

- RENAN (Ernest). — *Études en tête du livre du peuple*. Paris, Lévy, 1862, 1 vol. in-8°.
- *La vie de Jésus*. Paris, C. Lévy, 1863-1883, in-8°.
- *Études d'histoire religieuse*. Paris, Michel Lévy, 1864, in-8°.
- RICARD (Mgr). — *L'École menaisienne*, 2^e édit. Paris, Plon et C^{ie}, 1883, in-12.
- RIO (A.-F). — *Épilogue à l'art chrétien*. Paris, Hachette, 1872, in-8°.
- ROUSSEL (Alfred, abbé). — *Lamennais d'après des documents inédits*. Rennes, Caillère, 1893, in-16.
- *Lamennais et ses correspondants inconnus*. Paris, Pierre Téqui, 1912, in-16.
- SAINTE-BEUVE. — *Portraits contemporains*. Paris, Calman-Lévy, 1876, 5 vol. in-18.
- *Port-Royal*, 3^e édit. Paris, Hachette, 1867-1871, in-8°.
- SACY Sylvestre. — *Variétés littéraires, morales et historiques*, 2^e édit., t. II. Paris, Didier et C^{ie}, 35, quai des Augustins, 1859, in-16.
- SPULLER. — *Lamennais*. Paris, Hachette, 1892, in-16.
- VILLERABEL (A. Du Bois de la). — *Confidences de Lamennais*. Lettres inédites de 1821-1848. Paris, Perrin, 1886, in-8°.
- VULLIAUD Paul. — *Les Paroles d'un croyant de Lamennais*. Amiens, Édit. Edgar Malfère, 1928, in-16.
- ZADEL. — *L'abate Lamennais e gli Italiani del suo tempo*. Torino, Gobetti, 1925, in-16.

Journaux et Revues

- Amateur (l') d'autographes*, juin-juillet 1876, p. 99 et 1862, in-8°.
- Ami (l') de la religion*, journal ecclésiastique, politique et littéraire par M. Picot. 1815-1859, in-8°.
- Annales de Bretagne*. Paris, Champion, in-8°.
- Annales de la philosophie chrétienne* par A. Bonnetty, 1830-1862, in-8°.
- Annales politiques et littéraires* par Planche 5-6, in-4°.
- Annales religieuses, philosophiques et littéraires*. Aix, chez Pontier, 1837, in-8°.
- Biographie universelle*. Michaud, Lyon-Vitte et Perrusel, 1844, 14 vol. in-4°.
- Bon sens (le)*, journal populaire de l'opposition constitutionnelle 15 juillet 1832-3 mars 1839, in-fol.

- Catholique (le)*, magasin religieux, in-8°.
- Catholique (le)*, journal des faits et des intérêts religieux dans tout le monde chrétien, 1838, in-4°.
- Constitutionnel (le)*, journal politique et littéraire, 29 octobre 1815-1823, juillet 1817, in-fol.
- Contemporain (le)*, 1^{er} mai 1882, p. 782, journal de la semaine, in-fol.
- Courrier (le)*, 21 juin 1819 – 14 mars 1851, in-4° et in-fol.
- Défenseur (le)*, journal religieux, politique et littéraire, 1^{er} mars 1820 – 27 octobre 1821, 6 vol. in-8°.
- Drapeau catholique (le)*, 1^{re} série, 1836-1837.
- Echo de la jeune France*, 1836, t. IV, avril 1833 – juin 1837, 6 t. in-8°.
- Eclair (l')*, 18 février 1902.
- France littéraire (la)*, juillet 1840, Dir. Ch. Malo, 1832-1836, 28 vol. in-8°.
- Gazette de France*, décembre 1827, août 1848.
- Gazette des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1837-30 septembre 1845, in-fol.
- Grande Encyclopédie*. Paris, t. XXII, in-4°.
- Journal des Débats politiques et littéraires*, 1814-1864, in-fol. et in gr. fol., 30 octobre et 5 novembre 1858, deux articles par Prévost-Paradol. 31 décembre 1834, article sur le *Journal des Débats*, par Sylvestre de Sacy.
- Illustration (l')*, in-fol., Paris, 60, rue Richelieu, t. XXIII, 1854.
- Invariable (l')*, nouveau *Mémorial catholique* par O'Mahony, de Bonald, de Haller. Fribourg, octobre 1831 – juillet 1838, 12 vol. in-8°.
- Lessico Ecclesiastico Illustrato*, G.-B. Picozzi Genova, Valardi editore, 1904.
- Mémorial catholique*, par les abbés Gerbet, de Salinis, de Lamennais, O'Mahony et autres, 15 janvier 1824-1830, in-8°.
- Mois littéraire*, avril 1911, lettres à Guéranger. Juillet 1901, lettres de Lamennais à Emmanuel d'Alzon, publiées par M. Geoffroy de Grandmaison.
- Monde (le)*, 1836-1837, in-fol.
- Monde illustré (le)*, journal hebdomadaire, 18 avril 1857, in-fol.
- Moniteur universel (le)*, 5 mai 1789-1865, in-fol. depuis le 1^{er} janvier 1853, gr. in fol.
- Monopole Universitaire (le) dévoilé à la France catholique et libérale*, sous la présidence de l'abbé Rohrbacher. Paris, 1848.

National (le), feuille politique et littéraire, 3 janvier 1830 – décembre 1851, in-fol.

Peuple Constituant (le), journal quotidien, réd. en chef Lamartine, Barbet, 27 février – 2 juillet 1848, in-fol.

Populaire (le), septembre 1833 – 4 octobre 1835, in-fol.

Presse (la), juillet 1836-1866, in-fol.

Quotidienne (la), 1792-1847, in-4° et in fol.

Rassegna Nazionale, Firenze, Lamennais e la Santa Sede (Biblioteca Marucelliana).

Revue bleue, plus tard politique et littéraire, in-4°.

Revue catholique, 1835-1851, in-8°.

Revue contemporaine, 1885, in-fol., 25 août 1885, article par Eugène Forgues.

Revue chrétienne, par Édouard de Presseusé, in-8°, 1854, recueil mensuel. Paris, au bureau de la Revue.

Revue de France (la). Paris, La Renaissance du livre, 1921, gr. in-8°.

Revue de l'histoire des religions, publiée par F. Reville, Paris, Leroux, in-8°.

Revue de Paris, 1867, in-8° (littérature, histoire, philosophie, chronique).

— octobre 1851 – janvier 1858, in-8°.

Revue du clergé français, 15 mai 1896, Laveille, *Lamennais directeur des âmes*, p. 508.

Revue de l'histoire de l'Église de France. Paris, Letouzey, mars 1911, in-8°.

Revue des Deux-Mondes, 15 octobre, 1^{er} novembre 1905, in-8°, lettres à Vuarin publiées par M. Victor Giraud.

— 15 août 1857, article par Renan.

— 1^{er} octobre 1836 et 1843, article par Sainte-Beuve.

— 1^{er} mars 1889, article par Paul Janet.

— 1^{er} et 15 mars 1889.

— 1^{er} novembre 1828, article de Buloz François.

— *Les adversaires de M. de Lamennais*, article par Lermnier, 1^{er} septembre 1834.

Revue européenne, par les rédacteurs du *Correspondant*, 1831-1835, in-8°.

— février 1859 – décembre 1861, gr. in-fol.

Revue Internationale (1859), lettre à l'abbé Clausel de Montals, le 28 juillet 1820, dont l'original est conservé aux archives du séminaire de Saint-Sulpice, in-8°. Genève, réd. Derota.

Revue politique et littéraire du mois. Paris, 1849, réd. Destigny, in-8°.

Revue républicaine, par A. Marchais et Dupont, 10 avril 1834-juin 1835, in-8°.

Semeur (le), 1846, in-fol.

Siècle (le), juillet 1836-1866, in-fol.

Spectateur (le), journal, fondé le 29 février 1848, sous le titre
L'Assemblée nationale, septembre 1857 – janvier 1858,
in-fol.

— 1829, prospect. in-8°.

Supercheries Littéraires dévoilées (les), M. Quérard, t. II.
Paris, l'Éditeur, rue Mazarine, 1847, in-8°.

Univers (l'), journal religieux, politique et littéraire, 1836,
in-fol.

Vert Vert (le), journal politique du matin et du soir, 1832,
in-fol.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
AVANT-PROPOS : Les origines du livre	9
CHAP. I : Les idées et les doctrines	28
CHAP. II : Les jugements sur les <i>Affaires de Rome</i>	58
CHAP. III : Lamennais et le Romantisme	115
CONCLUSION	126
